U d'/of OTTAWA
39003002515608

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdelouisbo00boui

1-7-67

ŒUVRES

DE

L. Bouilhet

Il a été tiré de ce livre :

25 exemplaires sur papier de Hollande.
25 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

ŒUVRES

DE

LOUIS BOUILHET

FESTONS ET ASTRAGALES

MELÆNIS

DERNIÈRES CHANSONS

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXX

BIBLIOTHÈQUE
Ottaviensis

PQ
.B63F4

FESTONS

ET

ASTRAGALES

A mon ami Pascal Mulot.

FESTONS

ET

ASTRAGALES

Candaule.

J'ai lu dans quelque auteur qu'un prince de Lydie,
Candaule, cet époux de sa femme orgueilleux,
Comme elle était, un soir, par le somme engourdie,
Fit demander Gygès, son favori joyeux.

Levant le dernier voile, avec sa main hardie,
Il découvrit un corps fait pour le lit des dieux,
Et des genoux d'ivoire à la gorge arrondie
L'étranger promena son œil luxurieux.

Nous qu'en ses légions la poésie enrôle,
Nous sommes tous pareils au Lydien Candaule.
La muse nous livra ses trésors inconnus;

Dans des baisers divins nous avons bu l'ivresse,
Mais nous voulons encor, pour prix de sa tendresse,
Aux Gygès curieux étaler ses flancs nus!

Clair de Lune.

A mon ami A. Pigny.

I

Soulevant le rideau des ombres,
La pâle lune, lentement,
Des fleuves noirs aux forêts sombres
Étale son rayonnement,

Et sur le vert tapis des mousses
Où la nuit épand sa fraîcheur,
On sent planer deux choses douces.
La solitude et la blancheur.

Jour timide, aube solitaire
Qui nous console du soleil;
Baiser pur effleurant la terre
Sans interrompre son sommeil.

Plus d'oiseaux, la biche est couchée,
Le flot, à peine, ose frémir;
On dirait une sœur penchée
Qui regarde sa sœur dormir.

Et si la brise familière
Écarte les rameaux discrets,
On voit des gouttes de lumière
Trembler aux feuilles des forêts.

Tandis qu'ouvrant, au bord des grèves,
Son noir calice où dort l'amour,
S'épanouit la fleur des rêves,
Qui se fane quand vient le jour.

II

Et pourtant, ô lueur, ô caresse, ô mystère,
Sourire étincelant que reflètent les eaux,
Silences argentés de la nuit solitaire
Qui flottez comme un voile aux pointes des roseaux,

Grâce des monts, douceur des horizons énormes,
Blanc duvet de colombe, au dos des mers jeté,
O splendeurs! vous tombez des régions difformes
D'où le regard de Dieu s'écarte épouvanté.

C'est un monde effrayant plein de visions mornes,
Qu'un cratère éternel a fait rugueux et noir.
Là, des déserts sans fin suivent des mers sans bornes,
Comme la lassitude, après le désespoir.

Aucun pas n'a marqué ces plaines désolées,
Ou, si l'être s'obstine et s'y veut hasarder,
C'est quelque peuple affreux grouillant dans les vallées
Qui nous ferait mourir, rien qu'à nous regarder.

Comme un lépreux qui râle, étendu sur sa claie,
La nature enchaînée à ce sombre univers
Au pied des monts géants, pleure, et, par chaque plaie,
Va roulant sa sanie au noir égout des mers.

Et peut-être, ô terreur, quand du haut de la nue,
La nuit verse sur nous le silence et la paix,
La planète que ronge une angoisse inconnue
Pousse un long cri de mort qu'on n'entendra jamais.

III

Le poète, en ses mains hardies,
Prend son grand luth, et de ses doigts
Tombent des larges mélodies
Sur les sept cordes à la fois!

C'est une musique superbe
Où résonne tout l'univers,
Depuis la chanson du brin d'herbe,
Jusqu'au dithyrambe des mers.

La nature écoute, saisie...
Et, comme un ruisseau de cristal,
Descend la douce poésie
Des sommets bleus de l'idéal,

Tandis qu'en bas de joyeux groupes
Étendus sur la berge en fleurs,
Boivent, en y plongeant leurs coupes,
L'oubli du monde et des douleurs.

Seule, au balcon que l'oiseau frise,
La vierge, sous ses rideaux blancs,
Croit entendre, au loin, dans la brise,
La sérénade des galants,

Et rêve, avec de molles poses,
A celui qui, chantant pour eux,
Donne plus de parfums aux roses
Et plus d'amour aux amoureux !

IV

Et pourtant, ô tendresse, ô délire, ô cantiques,
Hymnes qui du grand ciel savez faire le tour,
Poëmes qui chantez avec des voix antiques
L'éternelle jeunesse et l'éternel amour,

Ballades, secouant le tambourin des rimes,
Strophes, mètres dansants, sonnets d'espoir chargés,
O transports !... Vous tombez, malgré vos cris sublimes,
Des cœurs les plus perdus et les plus ravagés !

Là hurlent des désirs qui n'auront pas leur proie,
Là, saignent des douleurs qui se cachent au jour,
Là, sur toute croyance, incessamment tournoie
Le doute, oiseau des nuits, maigre comme un vautour.

Partout, le ciel de plomb, partout, le sable aride,
Pas une source fraîche, aux haltes du chemin,
Si l'on y voit germer quelque oasis timide,
Le simoun, en passant, l'emportera demain.

Nul pas n'a mesuré ces vastes solitudes
Dont un sphinx éternel garde le seuil poudreux,
Tandis qu'au fond, dressant leurs mornes attitudes,
Les souvenirs muets se regardent entre eux

Et cet écho charmant d'où tant de joie émane,
Qu'il fait rêver du ciel les peuples attroupés,
C'est ton grelot qui tinte, ô sombre caravane,
Des désirs haletants et des espoirs trompés!...

La Terre et les Étoiles.

A Agénor Brady.

Roulant dans la nuit solitaire,
Les astres dirent à la terre :
« Où vas-tu, monde audacieux?
Comme un point perdu dans l'espace,
Ton orbe étroit tremble et s'efface,
Mais toujours on connaît ta place,
Au bruit que tu fais dans les cieux!

« O terre dont le flanc tressaille,
Quel enfantement te travaille?

Quel volcan soulève tes mers?
A l'heure des brises glacées,
Pourquoi ces plaintes insensées
Qui, dans l'ombre des nuits, poussées,
Réveillent le grand univers?...

« Dans ta rumeur et ta fumée,
Comme dans un cercle enfermée,
Tu roules ton noir tourbillon.
Et l'on dirait une carène
Que sur la mugissante arène
Le vent des mers toujours entraîne,
Sans boussole et sans pavillon!

« N'as-tu plus tes blondes campagnes,
Tes bois penchés sur tes montagnes,
Tes océans mélodieux?
Et tes fleurs et tes ruches pleines,
Et tes si charmantes haleines,
Que pour s'égarer dans tes plaines,
Les anges s'enfuiraient des cieux!

« Cesse tes cris, monde en démence!
Laisse en paix, sur ton dos immense,
Flotter au vent tes cheveux d'or.
Doux était ton chant solitaire...
Tu souriais avec mystère ..
Souris encore, ô belle terre!
O belle terre, chante encor!... »

Et la terre dit aux étoiles :
« Tournez, mes sœurs, planez sans voiles !
Jetez aux cieux votre lueur !
Moi, je suis l'ardente ouvrière
Qui, dans l'ombre ou dans la lumière,
Marche, les pieds noirs de poussière,
Et le front baigné de sueur !...

« Plus de soirs joyeux, plus d'aurore !
Comme un fruit que le ver dévore,
Mon flanc porte un hôte inconnu ;
L'homme, en ses courses incertaines,
A broyé l'herbe de mes plaines,
Et pour tirer l'or de mes veines,
Dans mon sein plongé son bras nu.

« Avec sa rame, avec sa sonde,
Il a heurté la mer profonde,
Et déchiré son manteau bleu !
Sans souci du ciel qui se venge,
En trône il a pétri sa fange,
Et j'ai cru, dans sa force étrange,
Qu'il allait créer comme Dieu.

« Mes monts chancellent, mon sol ploie,
La foudre sur mon front flamboie,
Chaque jour hâte mon déclin,
Ma couronne a ses fleurs fanées,
Et j'ai vu les mers déchaînées

Dans mes campagnes étonnées,
Déborder comme un vase plein.

« Pourtant dans ma douleur amère,
J'aime l'homme, ainsi qu'une mère
L'enfant qui la frappe et la mord.
Chantez, mes sœurs! Comme en un rêve
Moi je vais au vent qui s'élève,
Il faut que ma route s'achève
Jusqu'à l'écueil ou jusqu'au port!... »

Les Rois du Monde.

A Alfred Guerard.

I

Et le cèdre, debout sur le mont solitaire,
Disait : Béni soit Dieu, qui du sein de la terre
Fait monter comme un flot la séve dans mes flancs;
Béni soit le Seigneur qui, pour moi seul au monde,
Garde dans ses trésors et la fraîcheur féconde,
Et les rayons étincelants!

Je suis le fils aîné de la nature immense.
Les germes des humains dormaient dans le silence,
Que déjà j'étendais mes bras audacieux;
Les forêts d'aucun cri ne tressaillaient encore,
Et la brise, agitant mon feuillage sonore,
Fut le seul bruit, un jour, qui monta jusqu'aux cieux.

Dès que l'homme créé sortit de la poussière,
Devant ma majesté puissante et séculaire
Il inclina la tête, apprit à me bénir,
Et cachant tous ses dieux sous mon écorce dure,
Il fit de mes rameaux, durant la nuit obscure,
Tomber les voix de l'avenir.

Sous mes pieds immortels, les familles humaines
Ont vécu leur saison, comme l'herbe des plaines.
Du temps qui détruit tout, seul j'ai bravé l'affront;
Et quand l'orage passe, en ébranlant les villes,
Les siècles, plus nombreux que mes feuilles mobiles,
Tremblent confusément, suspendus à mon front.

Gloire à Dieu! gloire à Dieu!... je suis le roi du monde!
La vie, à mon flanc noir, glisse lente et profonde;
Dans le granit des monts j'enfonce mes cent piés.
Le nuage, en passant, se déchire à ma cime,
Et je reste, ici-bas, comme un pilier sublime
Sur qui les cieux sont appuyés!

II

Et l'homme, sur son front posant le diadième,
Disait : — Béni soit Dieu dont la bonté suprême
Mit tant de force en moi !
Mon génie à toute heure allonge mes domaines ;
Sur tous les océans et par toutes les plaines,
Je suis, je suis le roi !

Les saisons, dépouillant les campagnes vermeilles,
Pour ma soif et ma faim répandent leurs corbeilles
Sous mes plafonds sculptés.
Pour moi fermente l'or aux veines de la mine,
Pour moi le flot salé polit la perle fine
Dans les immensités.

A chacun des désirs dont mon âme tressaille,
Esclave obéissant tout un monde travaille
Et ne s'arrête pas.
Et comme des lions qu'a muselés le maître,
Les éléments soumis, en me voyant paraître,
Bondissent sur mes pas.

Les fleuves murmurants font tourner mes machines,
Le feu grince et se tord dans mes noires usines,
L'air se plie à ma loi.

Et quand je veux, un jour, visiter mon empire,
Je dis aux vastes mers : « Soulevez mon navire ! »
Aux vents : « Emportez-moi ! »

Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! ma volonté féconde
Est un moule puissant où je jette le monde
Pour qu'il garde mon pli.
Et quand je passe, calme et portant mon idée,
La montagne se range, et la mer débordée
Se refoule en son lit.

III

Le cèdre au front superbe est couché dans la plaine,
L'homme s'est endormi dans son tombeau glacé.
Sur leurs débris sans forme, où le ver se promène,
Un bruit mystérieux lentement a passé :

« A nous, à nous ! les temps et l'avenir sans bornes !
A nous, fils de la mort et frères du destin !
Nous peuplons du néant les solitudes mornes,
Et Dieu, de l'univers, nous fait un grand festin !

La mort, la mort nous aime : au sein de la nuit sombre
Elle ouvre les cercueils avec sa froide main ;
Elle nous dit : « Mes fils, que faites-vous dans l'ombre ?
La tombe est-elle vide, et n'avez-vous pas faim ?

Je vous apporterai de belles jeunes filles,
Pâles comme des lis, et des enfants tout blonds!
Car c'est pour vous, ô vers, que croissent les familles,
Ainsi que des troupeaux parqués dans les vallons! »

Et puis, la mort nous quitte et s'en va par la terre;
Elle franchit les monts et passe les grands flots,
Traînant, comme un butin, le cèdre centenaire,
Ou prenant le navire avec les matelots.

Gloire, gloire au Seigneur! il fit du ciel immense
Un dais d'azur et d'or à notre royauté.
Où le monde finit, notre empire commence,
Solitaire et profond comme l'éternité.

Toujours retentira la chute monotone
Des siècles, l'un sur l'autre, en la nuit emportés.
Et tomberont, sans cesse, au souffle de l'automne,
La feuille des forêts, et l'homme des cités.

Jusqu'à ces jours lointains de pâle solitude
Où, sur la terre morte étalant notre orgueil,
Nous rongerons le monde en sa décrépitude,
Comme un cadavre froid qui n'a pas de cercueil!

A une petite fille

ÉLEVÉE AU BORD DE LA MER.

Pourquoi pleurer, ma petite,
Lorsque le jour est fini?
Fais silence! et dors bien vite,
Comme un oiseau dans son nid!

Au bruit des vents de décembre,
Songe, songe, entre tes draps,
Comme il fait bon dans ta chambre,
Et comme on a froid là-bas!

Loin des flots et du rivage,
Dans mon pays, quelquefois,
Un enfant qui n'est pas sage
Est pris par le loup des bois;

Mais ici!... quelle voix gronde
Et se roule, dans la nuit?...
C'est la mer, la mer profonde!...
Jeanne, ne fais point de bruit!

Dès que Dieu, sous le ciel sombre,
Rallume ses astres d'or,
Les flots écoutent, dans l'ombre,
Si le petit enfant dort.

Ton cri qu'on pourrait entendre
Au fond de l'abîme amer
Ferait venir pour te prendre,
Les grands poissons de la mer!

Ils ont des écailles bleues,
Des yeux ronds, ouverts toujours,
Et, du revers de leurs queues,
Font couler les vaisseaux lourds.

Ils viendraient, au clair de lune,
Se traînant sur le galet,
Frotter leur narine brune
A la barre du volet...

Puis, malgré ta voix timide,
Par la chambre se roulant,
Quelque bête au dos humide
T'emporterait en soufflant.

Où seraient ta couche blanche,
Ton oreiller de satin,
Et ta mère qui se penche
Pour t'éveiller le matin?...

Tu n'auras, pauvre Jeannette
(Ainsi le veut le bon Dieu),
Que le sable pour couchette,
Et les flots pour rideau bleu.

Pourquoi pleurer, ma petite,
Lorsque le jour est fini?...
Fais silence!... et dors bien vite,
Comme un oiseau dans son nid!

Intérieur.

La mère de famille a quitté la maison,
Elle dort maintenant sous la colline verte.
Le père s'est assis dans la salle déserte,
Tandis qu'à l'âtre éteint fume un maigre tison;

Le père s'est assis, les coudes sur la table,
Et pressant dans ses mains son front chargé d'ennui;
Ses trois fils aux bras forts, rangés autour de lui,
Ne sauraient soulever le fardeau qui l'accable.

Mais la petite fille a neuf ans, pour le moins.
La petite descend, va, vient, court, se trémousse,
Elle commande aux gens et grossit sa voix douce,
Ménagère à l'œil bleu, qui jouait dans les foins!

Puberté.

O vierge! ta beauté semble un champ de blé mûr
Dont le vent fait rouler les vagues inquiètes!
Parmi les brins serrés, passant leurs folles têtes,
Brillent le pavot rouge et le bluet d'azur;

Au zénith éclatant pas un nuage obscur;
L'aube seule aux épis suspend ses gouttelettes;
Mille désirs charmants, comme des alouettes,
Volent par les sillons et poussent leur cri pur.

Vierge! voici le temps qu'on va lier les gerbes;
Bientôt retentiront les chansons dans les herbes,
Et les rondes, le soir, sous les cieux étoilés,

Car, sur ses larges reins attachant sa ceinture,
Demain, le moissonneur à la brune figure
Va promener sa faux par l'épaisseur des blés!

Néera.

Corydon le pasteur, assis au bord de l'onde,
Un soir chantait cet hymne à Néère aux longs yeux :

« — Tout aime, ô Néera, tout aime dans le monde,
Et l'homme a su l'amour par l'exemple des dieux !
L'atelier des sculpteurs est plein de cette histoire ;
Les marbres ont manqné pour l'étaler au jour.
Cachant son front divin sous des cornes d'ivoire,
Jupiter, près d'Europe, a mugi son amour.
Au fond des antres frais où croît l'algue salée,
Parmi les galets blancs et les rouges coraux,
Thétis abandonna, dans les bras de Pélée,
Sa gorge humide encor de l'écume des eaux.
Tout aime, ô Néera, jusqu'à Phébé la blonde,
Phébé, qui hait l'hymen, et qu'on croit vierge encor ;
J'ai vu, sur les buissons que sa lumière inonde,
Pendre son blanc cothurne avec son carquois d'or.
Ses pieds nus, en silence, effleuraient la bruyère,
Sans réveiller la biche ou le faisan vermeil,
Car elle allait trouver, près de la source claire,
Le jeune Endymion, qu'a surpris le sommeil.
Latmus ! tes noirs sommets que le cèdre domine,
Tes rochers ont frémi quand, belle de pudeur,

La déesse des nuits dont la tête s'incline,
Argenta d'un baiser les lèvres du pasteur.
Vierge! il est temps d'aimer quand on est jeune et belle;
Ne sens-tu rien bondir dans ta poitrine en feu?...
— Berger, dit Néera, mon cœur n'est pas rebelle,
Et j'attends, pour faiblir, qu'il me descende un Dieu! »

Printemps.

Lève-toi! lève-toi! le printemps vient de naître.
Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil.
Tout frissonne au jardin, tout chante, et ta fenêtre,
Comme un regard joyeux, est pleine de soleil.

Les larges espaliers, couverts de boutons roses,
De leur haleine douce embaument le ciel pur.
Seule, la vigne est nue, et, près des fleurs écloses,
Comme un serpent transi rampe au long du vieux mur.

Du côté des lilas aux touffes violettes,
Mouches et papillons bruïssent à la fois;
Et le muguet sauvage, ébranlant ses clochettes,
A réveillé l'amour endormi dans les bois.

Puisque avril a semé ses marguerites blanches,
Laisse ta mante lourde et ton manchon frileux;
Déjà l'oiseau t'appelle, et tes sœurs les pervenches
Te souriront dans l'herbe en voyant tes yeux bleus.

Viens, partons! Au matin, la source est plus limpide;
N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs;
Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide,
Et te parler d'amour sous les poiriers en fleurs!

Chanson d'amour.

Allez au pays de Chine,
Et sur ma table apportez
Le papier de paille fine
Plein de reflets argentés!

Pour encre et pour écritoire,
Allez prendre à l'Alhambra
Le sang d'une mûre noire
Et l'écorce d'un cédrat!

Au fond des vertes savanes
Où l'oiseau pousse son cri,
Ramassez dans les lianes
La plume d'un colibri!

Puis, pour sécher l'écriture,
Par les prés et les sillons,
Recueillez la poudre pure
Qui tombe des papillons!

— Alors, de ma main fidèle,
Peut-être oserai-je, un jour,
Tracer le doux nom de celle
Qui me fait languir d'amour.

Flux et Reflux.

Toujours, dans son grand lit d'algues et de corail,
L'océan, sous les cieux, fait osciller ses ondes,
Tantôt poussant au bord les vagues en travail,
Tantôt les refoulant dans ses cryptes profondes.

La lune sourit d'aise à son balcon nacré,
Elle guide, d'en haut, ces ardeurs inquiètes,
Et caressant le monstre au poitrail azuré,
Lui jette, pour licou, son écharpe à paillettes.

— O lune, la beauté qui connaît ma douleur,
Comme toi, sur les flots, se penche sur ma vie;
Elle est douce et terrible, et, selon son envie,
Fait descendre ou monter les vagues de mon cœur!

La Louve.

Marcia, la vieille louve,
Au fond de son antre couve
Plus d'une jeune beauté,
Et, quand la rue est obscure,
Répand au loin, dans Suburre,
Son fol essaim qui murmure
Par les chaudes nuits d'été.

Elle a la belle Grecque, enivrante sirène,
La fille de Lesbos aux soupirs cadencés,
Qui suspend ses doigts blancs à sa lyre d'ébène,
Et danse aux carrefours la danse ionienne,
Avec un bandeau d'or sur ses cheveux dressés.

Elle a l'ardente Latine,
Qui sous une mitre incline
Son front bruni du soleil,
Nymphe au sourire magique,
Glissant sous le blanc portique,
Avec sa fauve tunique
Et son brodequin vermeil.

Elle a pour nos plaisirs, la Gauloise superbe,
Le front ceint de gui pâle, aux feuillages amers;
Son pied nerveux bondit sans faire plier l'herbe.

Ses longs cheveux épars semblent l'or d'une gerbe,
Et son regard farouche est bleu comme les mers.

Elle a ses négresses folles
Qui, sur leurs noires épaules,
Enlacent des serpents verts.
Elle a l'Arabe indolente
Qui, la nuit, dort sous la tente,
Et le jour boit, haletante,
A la source des déserts!

— Mais la plus belle, amis, c'est la blanche Chrétienne,
Qui pleure et ne veut pas, et rougit tour à tour,
Et qui de son Dieu mort pressant l'image vaine,
Demande à deux genoux les tigres de l'arène,
Quand on la jette nue aux baisers de l'amour!

Kuchiuk-Hanem

SOUVENIR.

A. G. Flaubert.

Le Nil est large et plat comme un miroir d'acier,
Les crocodiles gris plongent au bord des îles,
Et, dans le bleu du ciel, parfois un grand palmier
Étale en parasol ses feuilles immobiles.

Les gypaëtes blancs se bercent dans les airs,
Le sable, au plein midi, fume dans les espaces,
Et les buffles trapus, au pied des buissons verts,
Dorment, fronçant leur peau sous les mouches voraces;

C'est l'heure du soleil et du calme étouffant.
Les champs n'ont pas un cri, les cieux pas une brise;
— Dans ta maison d'Esneh, que fais-tu maintenant,
Brune Kuchiuk-Hanem, auprès du fleuve assise?

Le mouton qui te suit, de henné tacheté,
Sur la natte en jouant agace ton chien leste;
Et ta servante noire, accroupie à côté,
Croise ses bras luisants tatoués par la peste.

Le joueur de rebec dort sur son instrument...
Dans ton lit de palmier, maintenant tu reposes!
Ou sur ton escalier tu te tiens gravement,
Avec ton tarbouch large et tes pantalons roses!

L'émeraude, à ton front, allume un rayon vert,
Ta gorge s'arrondit sous une gaze fine,
Et tes cheveux, poudrés par le vent du désert,
Ont une odeur de miel et de térébenthine.

— Mais une ombre obscurcit ton regard éclatant.
Tu te sens, dans ton cœur, triste comme une veuve,
Et tu penches la tête, écoutant... écoutant
Passer le bruit lointain des canges sur le fleuve!

La Vierge de Sunam.

On dit qu'au vieux David, pâle et transi par l'âge,
Tandis qu'autour de lui fumaient les trépieds d'or,
Et que des grands lions la dépouille sauvage
S'enroulait à son sein, sans l'échauffer encor,

Pour réveiller le maître, en sa couche glacée,
Un serviteur fidèle, un soir, vint amenant
Superbe et demi-nue, et la tête baissée,
La brune Abizaïg, la vierge de Sunam;

Sur sa gorge ondoyante et dans sa chevelure
On répandit les flots de la myrrhe et du nard,
Comme la jeune épouse, elle ôta sa ceinture
Et se glissa, timide, aux côtés du vieillard;

Des filles d'Orient aux formes enivrantes
C'était la plus ardente et la plus belle à voir,
Avec ses longs cheveux qu'en vagues odorantes
Sur le grand moribond, elle laissa pleuvoir.

Les tympanons d'airain frissonnaient autour d'elle,
Tandis que, suspendue aux lèvres du vieux roi,
La vierge souriait, comme la fleur fidèle,
Dont les bras embaumés pressent un tombeau froid.

Et versant à l'entour, les parfums de la nue,
La nuit, la nuit a vu, de ses prunelles d'or,
Ce qu'il faut de baisers et d'ardeur inconnue
Pour rallumer une âme et réchauffer un mort.

Vierge, je ne suis pas le vieux roi centenaire!
Le temps n'a point encor fait blanchir mes cheveux,
A peine quelques jours, j'ai paru sur la terre,
Et je vois mon berceau, quand je tourne les yeux.

Pourtant, comme un vieillard, j'ai l'âme froide et nue,
Voilà que tout mon cœur est éteint maintenant,
Et je m'en vais mourir, car tu n'es pas venue,
O brune Abizaïg, ô vierge de Sunam!

1848.

Quand vous m'avez quitté, boudeuse et mutinée
Secouant mes baisers, comme un arbre ses fleurs,
Je restai seul, debout, près de la cheminée,
Me forçant au sourire, et me sentant des pleurs.

C'était le premier doute et le premier nuage
Dans ce beau ciel d'amour qu'un souffle peut ternir,
Et me croyant bien fort, et me posant en sage,
J'avais raillé vos saints que j'aurais dû bénir;

A vos preuves de Dieu, mon oreille était sourde,
Je heurtais votre foi d'un sarcasme moqueur...
L'homme est lâche et brutal, l'homme a la main trop lourde
Pour toucher à votre aile, ô croyances du cœur!

Pardon, j'en suis puni plus qu'on ne saurait dire.
J'ai vu jaillir l'éclair de vos grands yeux si doux;
Pour garder ma raison, j'ai perdu maint sourire,
Ah! montrez-moi l'autel, que j'y tombe à genoux!

Votre loi? j'y consens! Votre Dieu? je l'adore!
A vos saints préférés j'offre mes encensoirs,
Même on vous passera, pour deux baisers encore,
Vos dominicains blancs et vos jésuites noirs.

Dans votre amour profond, je vais creuser ma grotte,
Et, loin des bruits du monde, entre vos bras de lait,
L'ermite, chaque jour, de sa lèvre dévote,
Sur l'émail de vos dents dira son chapelet.

J'irais, prêtre docile à toute fantaisie,
Avec le gui du chêne ou la tiare d'or,
Du Teutatès de Gaule au Bhagavat d'Asie,
Des cabires persans aux dieux glacés du Nord.

Que s'il vous fait plaisir d'être mahométane,
Allah!... de Mahomet j'espère les sept cieux.
Si vous aimez Brahma, je serai le brahmane.
Mon culte est ta croyance, et mes dieux sont tes dieux!

L'Hallali.

Toutes les passions, comme une meute infâme,
Ensemble, sur mon cœur, ont bondi par milliers :
Molosses haletants, dogues à l'œil de flamme,
Tout hurle et tout aboie à travers les halliers ;

J'ai franchi les ravins, et, comme un cerf qui brame,
J'ai rougi de mon sang la ronce des sentiers.
L'hallali furieux sonne au fond de mon âme.
J'entends le bruit des cors et le pas des coursiers.

Déjà les chiens maigris font cercle à la curée ;
Tous, les jarrets tremblants et la langue tirée,
De ma chair qui palpite attendent un lambeau...

Il est temps ! il est temps ! — Toi qui suivis la chasse,
Viens ! de ta blanche main je veux le coup de grâce.
O femme au doux sourire, apprête ton couteau !

A une Femme.

Quoi! tu raillais vraiment, quand tu disais : Je t'aime!
Quoi! tu mentais aussi, pauvre fille!... A quoi bon?
Tu ne me trompais pas, tu te trompais toi-même,
Pouvant avoir l'amour, tu n'as que le pardon!

Garde-le, large et franc, comme fut ma tendresse.
Que par aucun regret ton cœur ne soit mordu :
Ce que j'aimais, en toi, c'était ma propre ivresse,
Ce que j'aimais, en toi, je ne l'ai pas perdu.

Ta lampe n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme.
Comme le grand convive aux noces de Cana,
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme,
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna.

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne, au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

S'il fut sublime et doux, ce n'est point ton affaire.
Je peux le dire au monde et ne te pas nommer;
Pour tirer du néant sa splendeur éphémère,
Il m'a suffi de croire. Il m'a suffi d'aimer.

Et maintenant, adieu! suis ton chemin, je passe!
Poudre d'un blanc discret les rougeurs de ton front;
Le banquet est fini, quand j'ai vidé ma tasse,
S'il reste encor du vin, les laquais le boiront!

J'aimai. Qui n'aima pas? La vie est un voyage,
J'eus vingt ans comme un autre, et j'ai passé par là.
Fut-elle blonde ou brune, insouciante ou sage?
Que vous fait le trépied, si mon âme y brûla?

Puis j'appris qu'à tromper les femmes sont habiles,
J'ai bu ta lie amère, ô vin des passions!
Je pouvais, à mon tour, m'en aller par les villes,
Criant ma foi perdue et mes illusions.

Oui, j'ai su votre mal, ô faiseurs d'élégies,
Et, par mon cœur qui saigne averti que j'aimais,
J'ai blanchi bien des nuits des feux de mes bougies,
Mais j'eus cette pudeur de n'en parler jamais.

Parce qu'une amoureuse, un beau soir, est parjure,
Ce n'est point un obstacle à barrer mon chemin:
Des plis de mon manteau je cache ma blessure,
Trop fier pour mendier, du cœur ou de la main.

Et puis, à parler net, où donc est la vergogne
De suspendre sa lyre auprès d'un cotillon?
L'art saint me paraît propre à toute autre besogne
Qu'à broyer la céruse avec le vermillon.

Je n'aime point l'auteur à la flamme éternelle
Qui s'offre en holocauste et périt chaque jour,
Parasite imprudent dont l'estomac rebelle
N'est pas solide assez pour digérer l'amour.

Je déteste surtout le barde à l'œil humide
Qui regarde une étoile en murmurant un nom,
Et pour qui la nature immense serait vide,
S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon.

Ces gens-là sont charmants, qui se donnent la peine,
Afin qu'on s'intéresse à ce pauvre univers,
D'attacher des jupons aux arbres de la plaine
Et la cornette blanche au front des coteaux verts.

Certe, ils n'ont pas compris tes musiques divines,
Éternelle nature, aux frémissantes voix,
Ceux qui ne vont pas seuls, par les creuses ravines,
Et rêvent d'une femme au bruit que font les bois.

Ceux qui tout ruisselants des larmes de l'aurore,
Ceux qui tout parfumés par la brise du soir,
Ont gardé dans leur cœur assez de place encore
Pour quelque souvenir d'alcôve ou de boudoir.

Poètes, à vos luths! tout le reste est folie!
Assez de Thibaudiers ont de la passion.
L'avenir est plus haut, Italie! Italie!...
Qu'Énéas a bien fait de planter là Didon!

Poètes, à vos luths! l'art est ce fleuve antique
Où Thétis aux yeux verts trempa son fils naissant,
Il faut y plonger nu, pour que le flot magique
Nous fasse autour du cœur un bouclier puissant.

La foule a ses transports, ses amours et ses haines,
Ne mêlons point notre âme à ce tumulte humain,
Aux convives joyeux, le choc des coupes pleines,
A nous la lyre d'or, au pilier du festin!

Inque suum furtim musa trahebat opus!
OVIDIUS.

I

Au temps que j'étais pur et tout léger d'années,
Quand, pensif écolier, je rêvais dans les bois,
Toutes les nuits, alors, de roses couronnées,
S'inclinaient sur ma couche, avec de douces voix.

Alors les vents du ciel berçaient de leur haleine
Mon sommeil étoilé de blanches visions,
Et tout mon cœur était comme une ruche pleine
Où chantaient les amours et les illusions.

Alors flottaient au loin des vierges gracieuses,
Essaim au pas léger dont j'entendais le bruit,
Elles me regardaient, sous leurs tresses soyeuses,
Avec des yeux brillants et noirs comme la nuit.

Puis partant, dans un songe, au pays des sultanes,
Je suivais la houri pâle et le front voilé,
Qui sur les golfes bleus, au branle des tartanes,
Mord, en rêvant d'amour, l'ambre du narguilé.

Je suivais par les bois, les vallons, les collines,
Ces amants, sous la lune, égarés deux à deux,
Tandis que sous leurs pieds le sable des ravines
Craquait, et que le vent sifflait dans leurs cheveux.

J'enviais dans mon cœur les jours de la jeunesse
Les transports, les serments et donnés et repris;
Cette félicité qu'ont avec leur maîtresse
Les beaux étudiants, dans leur chambre à Paris.

Et de ces mille voix, ineffable harmonie,
De tous ces fronts charmants, penchés sur mon sommeil,
Une voix m'arrivait plus douce et plus bénie,
Un front, plus que tout autre, était pur et vermeil.

Enfant aux cheveux blonds, enivrante et timide,
Femme, par la douceur, ange, par la beauté,
Dont l'âme rayonnait dans un regard humide,
Comme à travers les flots un beau soleil d'été.

Je la voyais toujours la dernière accourue
A mon chevet joyeux, où depuis j'ai pleuré;
Quand fuyait de ses sœurs la troupe disparue,
Elle disait : « Enfant, c'est moi qui t'aimerai!

« C'est moi qui t'aimerai, par les sentiers du monde!
Moi, qui consolerai ton cœur, dans le chemin!... »
Et, tous deux, à la classe où la tristesse abonde,
Nous descendions légers et la main dans la main.

Bientôt tout frémissait — vision fantastique —
Livres, plumes, papiers, travaux de chaque jour,
Et du cahier qui tremble, et du poème antique
Sortaient de jeunes voix qui me parlaient d'amour.

Enfant, elle courait dans les vers de Virgile,
Comme dans les sentiers pleins d'oiseaux et de fleurs,
Et nous cherchions, au fond de l'amoureuse idylle,
Un vieux chêne ignoré pour y cacher nos pleurs.

Là nous causions tout bas, là mes mains inquiètes
En de riants tableaux ébauchaient l'avenir,
Je dressais des villas et de belles retraites
Où, le soir, en rêvant, je l'écoutais venir.

Si bien que j'oubliais et le thème et la classe,
Et quand sonnait la cloche à l'appel argentin,
Le vieux maître disait, bondissant à sa place :
« Oh ! l'enfant paresseux qui dort sur son latin ! »

II

Maintenant, j'ai connu, j'ai vu, je sais le monde;
Les fantômes menteurs se sont évanouis,
Je n'ai plus, dans la nuit, de troupe vagabonde
Qui verse à mon sommeil ses rêves inouïs.

L'odalisque est trop loin, la villa n'a pas d'hôte.
Dans la chambre à Paris, l'amour n'est pas venu,
Aucune femme encor, me suivant côte à côte,
N'a soutenu mon pas, sur les chemins perdu.

Pourtant j'ai rencontré la vierge au doux visage,
La vierge aux cheveux blonds, qui n'a pas oublié.
Toujours, j'ai vu son ombre, à l'heure du naufrage,
Toujours son cœur fidèle, à mes destins lié.

C'était vous ! c'était vous ! ô ma muse ingénue !
Bel ange aux rameaux verts, nymphe au cothurne d'or,
O vous qui, réchauffant mon âme froide et nue,
M'avez bercé, le soir, comme un enfant qui dort.

Vous qui m'avez donné les coupes d'ambroisie,
Pour oublier le monde et ses rêves d'un jour;
Vous dont le luth divin, vous dont la poésie
M'a consolé de tout, et même de l'amour.

Car, lorsque je pleurais, sur mon âme en ruine
Vous êtes descendue, ô colombe de Dieu!
Et j'ai senti mon cœur bondir dans ma poitrine,
Et s'élargir mon front sous vos baisers de feu.

Double incendie.

Hier, le feu prit à la maison de celle
Qui, l'an passé, m'entourait de ses bras;
Les pieds dans l'eau, trempé jusqu'à l'aisselle,
J'ai fait la chaîne et je songeais tout bas:

Combien de fois, au seul bruit de mes pas,
Le portier chauve a tiré sa ficelle,
Quand ma beauté dont l'œil noir étincelle
Discrètement m'attendait sous les draps.

Oh! dans ce temps de jeunesse hardie,
C'était encore un plus large incendie
Qui brûlait là, de minuit jusqu'au jour.

Et maintenant tout s'éteint, tout s'efface.
Car j'ai versé dans cette même place,
L'eau sur la flamme et l'oubli sur l'amour!

Savez-vous pas...

Savez-vous pas quelque douce retraite,
Au fond des bois, un lac au flot vermeil,
Où des palmiers la grande feuille arrête
Les bruits du monde et les traits du soleil?
— Oh! je voudrais, loin de nos vieilles villes,
Par la savane aux ondoyants cheveux,
Suivre, en rêvant, les écureuils agiles,
Et voir sauter, sur les branches mobiles,
L'ara de pourpre et les bengalis bleus!

Savez-pas, sur les plages lointaines
Où n'ont jamais passé les matelots,
Une île heureuse aux suaves haleines,
Bouquet de fleurs effeuillé sur les flots?

— Oh! je voudrais, seul avec ma pensée,
Jetant au vent la poussière des jours,
Sentir mon âme aux vagues balancée,
Et m'endormir sur l'onde cadencée
Comme un enfant que l'on berce toujours!

Savez-vous pas, loin de la froide terre,
Là-haut! là-haut! dans les plis du ciel bleu,
Un astre d'or, un monde solitaire
Roulant en paix sous le souffle de Dieu?
— Oh! je voudrais une planète blonde,
Des cieux nouveaux, d'étranges régions,
Où l'on entend, ainsi qu'un vent sur l'onde,
Glisser la nuit, sous la voûte profonde,
Le char brillant de constellations!

Où fuir? où fuir? Par les routes humaines
Le sable est dur et le soleil est lourd.
Ma bouche ardente a tari les fontaines
Et l'arbre est mort où j'ai cueilli l'amour.
— Oh! je voudrais, loin du temps et des choses,
Débarrassé de tout lien charnel,
Courir joyeux dans les métamorphoses,
Puis me plonger à la source des causes,
Où l'Infini flotte dans l'Éternel!

La Plainte d'une momie.

A A. Préault.

Aux bruits lointains ouvrant l'oreille,
Jalouse encor du ciel d'azur,
La momie, en tremblant, s'éveille
Au fond de l'hypogée obscur.

Elle soulève sa poitrine,
Et sent couler de son œil mort
Des larmes noires de résine
Sur son visage fardé d'or.

Puis au cercueil de planche peinte
Heurtant ses colliers de métal,
Elle pousse une longue plainte,
Et miaule comme un chacal.

« Oh! dit-elle, avec sa voix lente,
Être mort, et durer toujours!
Heureuse la chair pantelante
Sous l'ongle courbe des vautours!

« Heureux les morts qu'un vent d'orage
Plonge au fond des gouffres salés,
Et qui s'en vont, de plage en plage,
Reluisants, verdis et gonflés!

« Heureux trois fois ceux qu'on enterre,
Tout nus, dans les sables mouvants,
Et dont le corps tombe en poussière
Qui tourbillonne aux quatre vents!

« Ils vivront! ils verront encore,
A la nature se mêlant,
Les frissons roses de l'aurore
Sur le lit bleu du ciel brûlant.

« Et, sous des formes inconnues,
Oublieux du néant glacé,
Ils secoûront au vent des nues
Les cendres noires du passé.

« Hélas! hélas! la destinée
M'accablant d'honneurs importuns,
Garde ma forme emprisonnée
Dans l'éternité des parfums.

« Mon cercueil, sous la crypte blanche,
Ne tient plus à ses clous d'airain,
Et les vers ont troué la planche,
Comme un crible à passer du grain.

« Sur ma poitrine recouverte
De symboles religieux
Le temps, avec sa lèpre verte,
A rongé la face des dieux.

« Seul, au milieu de ce qui tombe,
Je reste immobile et jaloux,
Et je dis au vers de la tombe :
O vers, pourquoi m'oubliez-vous ? »

« Ici, jamais ni vent, ni pluie
N'ont rafraîchi mon front poudreux ;
Depuis vingt siècles je m'ennuie
A regarder, de mon œil creux,

« Le sphinx de pierre, aux froides griffes,
Accroupi dans mon antre obscur,
Avec l'oiseau des hiéroglyphes
Qui ne s'envole pas du mur.

« Pour plonger dans ma nuit profonde,
Chaque élément frappe en ce lieu :
— Nous sommes l'air ! nous sommes l'onde !
Nous sommes la terre et le feu !

« Viens avec nous ! la steppe aride
Veut son panache d'arbres verts.
Viens, sous l'azur du ciel splendide,
T'éparpiller dans l'univers !

« Nous t'emporterons par les plaines,
Nous te bercerons à la fois,
Dans le murmure des fontaines,
Et le bruissement des bois.

« Viens!... la nature universelle
Cherche, peut-être, en ce tombeau,
Pour le soleil, une étincelle,
Pour la mer, une goutte d'eau

« Alors, me réveillant dans l'ombre,
Je roidis mes membres perclus.
Sous les bandelettes sans nombre
Mes pieds maigres ne marchent plus.

« Et, dans ma tombe impérissable,
Je sens venir avec effroi,
Les siècles lourds comme du sable
Qui s'amoncelle autour de moi.

« Ah! sois maudite, race impie,
Qui de l'être arrêtant l'essor
Gardes ta laideur assoupie
Dans la vanité de la mort!

« Un jour, les peuples de la terre
Brisant ton sépulcre fermé,
Te retrouveront tout entière,
Comme un grain qui n'a pas germé.

« Et, sous quelque voûte enfumée,
Ils accrocheront, sans remords,
Ta vieille carcasse embaumée,
Auprès des crocodiles morts!... »

A Maxime Du Camp.

Lorsque tu sortiras des ondes libyennes,
Le front tout jaune encor des baisers du soleil,
Et roulant dans ton cœur mille choses lointaines
A raconter, le soir, près du foyer vermeil.

Poète aux pieds légers, aux courses vagabondes,
Nous qui restons ici, nous te demanderons
La tente et le désert tordant ses vagues blondes,
Et les grands aigles roux qui volent par les monts.

Nous te demanderons les haltes sur la plage,
L'ombre des grenadiers dont tu mordais les fruits,
Et comment le chameau, suant sous son bagage,
Étend son col velu pour boire l'eau des puits.

Nous te demanderons les chevaux hors d'haleine,
Les burnous blancs gonflés comme une voile au vent,
Et la fille aux pieds noirs qui danse dans la plaine
Avec son cliquetis de médailles d'argent.

Mais toi, triste et rêveur comme après les voyages,
Écoutant tout ce bruit qui monte des cités,
Tu nous diras : — Amis, où sont mes beaux feuillages
Au souffle des déserts largement agités?

Où sont mes longs troupeaux dont les touffes de laine
Pendent au flanc des monts comme de blancs frimas,
Et la source où descend la lionne africaine,
Et les ravins profonds, que l'on ne passe pas?

Oh! qui m'emportera loin du pays de France!
Qui de vous me rendra, sous le palmier jauni,
Le hamac paresseux où le corps se balance,
Et mon rêve ébauché que je n'ai pas fini?

Je veux, je veux encor me perdre dans l'espace
Au dos des chameaux bruns et sous les cieux ouverts,
Pour savoir si le sable a bien gardé ma trace,
Et si l'écho punique a retenu nos vers!

A Pradier.

I

Pradier, ta tombe est close, et la foule écoulée
A quitté le gazon des morts silencieux;
La muse maintenant de sa douleur voilée,
Va commencer pour toi l'hymne religieux!

D'autres ont mis leur nom sur la strophe légère,
D'autres ont la couleur, ou la note au son pur,
Mais ta pensée, ô maître, est de bronze ou de pierre,
Et, comme un corps vivant, jette son ombre au mur.

Le bloc âpre et rugueux, sous ta main souveraine,
Ondulait comme un dos de léopard dompté;
Et la forme, à ta voix, touchant le socle à peine,
S'élançait dans sa grâce et sa virginité.

Quand les marteaux sonnaient en cadence rapide,
Quand l'atelier vivait, fourmillant et joyeux,
Et que, couvrant les murs de sa neige solide,
La poussière du marbre étincelait aux yeux,

C'était ton heure à toi! ta passion! ta vie!
A ton front élargi le sang battait plus fort,
Et ton âme flottait, dans l'idéal ravie,
Comme un vaisseau qui chante en s'éloignant du port.

Tu t'exilais du monde au milieu des déesses,
Chœur immobile et blanc qui souriait toujours,
Bacchantes au sein nu, Dianes chasseresses,
Et nymphes dans le bain tordant leurs cheveux lourds.

La beauté qui périt, le sentiment qui passe,
S'arrêtaient dans ton œuvre immortels, radieux;...
Car tu sors, ô Pradier! de cette forte race
Qui peupla le ciel vide et nous tailla des dieux!

II

Amis, ne pleurons pas! au pays bleu des âmes,
Il est, il est peut-être un asile écarté
Où les maîtres divins qu'ici-bas nous aimâmes
Vivent pleins de jeunesse et de sérénité.

Leur front calme est orné de guirlandes fleuries,
Le soleil de l'idée inonde leur regard.
Ils suivent lentement de longues galeries,
Et vont causant entre eux, de la forme et de l'art.

Sculpteurs, musiciens, et peintres et poètes,
Ils sont là tous, rêvant au passé glorieux;
L'œuvre de leur génie a peuplé ces retraites,
Et leurs créations s'agitent autour d'eux.

Polyclète y sourit près de Junon la belle;
A tes pieds, ô Vénus! Cléomène est assis;
Le satyre, échappé des mains de Praxitèle,
Ouvre sa bouche avide aux raisins de Zeuxis;

Stasicrate, en sueur, sculpte au loin sa montagne,
Miron suit, dans les prés, ses génisses d'airain,
Et le vieil Amphion, chantant par la campagne,
Fait danser les rochers sur le mode thébain.

C'est là qu'il est monté parmi les statuaires;
Il habite un beau temple, aux murs étincelants,
Et, timides encor, près des déesses fières,
Nissia, puis Sapho, s'avancent à pas lents.

Entrez!... vous qui mêlez aux lignes solennelles
Les langueurs du contour et le pli gracieux,
Filles des temps nouveaux, vous êtes immortelles,
A côté des Vénus, Pradier vous place aux cieux!

Sur un Bacchus de Lydie

Placé en face d'une statue de Flore.

O Bacchus Lydien, dont la barbe est frisée,
J'aime ton front tranquille orné d'un cercle d'or,
Tandis qu'à quelques pas, humide de rosée,
La déesse des fleurs sous la brise se tord.

La main, que l'œil devine et que la robe cache,
Entre ses seins pointus presse des lis mouillés;
Et frissonnant à l'air, le torse se détache
De l'étoffe aux plis droits qui tombe sur ses piés.

Elle est jeune et lascive et ferme sa paupière,
De son regard oblique elle appelle le tien;
Mais tu ne parais pas entendre sa prière,
Et tu restes pensif, ô Bacchus Lydien!

Elle a beau devant toi se pencher et sourire,
Le temps n'est pas venu de tes transports divins;
Tu dédaignes, ô roi, l'amante de Zéphyre,
Car la fleur sera morte à la saison des vins.

Il te faut, Iacchus, pour que ton cœur s'allume,
Les thyases dansants sous le ciel étoilé,
Tandis qu'un thyrse aux mains, sur le sable qui fume,
Tu fais voler ton char de tigres attelé!

Il te faut, Iacchus, les cortèges superbes,
La flûte, le tambour frémissant sous les doigts,
La ménade en sueur qui tombe dans les herbes,
Et d'un bruit de grelots fait retentir les bois.

Il te faut, Iacchus, les hurlements nocturnes,
Les longs cheveux flottants autour des longs baisers,
Et le sang de la vigne, à la lèvre des urnes,
Et, sur l'Hébrus neigeux, des membres dispersés.

Car tu n'es pas le dieu des amours printanières,
Malgré ton front candide et tes regards sereins,
Et ton lit nuptial est fait sur les bruyères,
Avec la peau d'un monstre écorché par tes mains!

Berceau.

Lacte ferino!

A l'ombre d'un figuier superbe,
Près d'un fleuve aux bords inconnus,
Deux enfants sont couchés dans l'herbe,
Frais, souriants, et demi-nus;

Le grand ciel bleu les environne,
Un dernier rayon du soleil
Semble poser une couronne
Sur leurs fronts joints par le sommeil;

Et la brise qui vient des ondes,
Parfumée aux fleurs des roseaux,
Baise, en passant, leurs têtes blondes
Que touche l'aile des oiseaux!

Ils se réveillent... ô mystère!...
Du fond des antres sans chemins
Une louve, rasant la terre,
Vient lécher leurs petites mains.

Et tous deux, sous la bête énorme,
Les doigts crispés au poil tordu,
Tètent sans peur le pis difforme
Que les louveteaux ont mordu.

Courbe, ô figuier, ta large voûte
Sur ce grand berceau des déserts;
Leur cri faible qu'un monstre écoute
Promet César à l'univers!

Fleuve obscur dont l'eau solitaire
Doit s'enorgueillir tant de fois,
Tibre, où boira toute la terre,
Viens jouer aux pieds de tes rois!

Et toi, par la forêt profonde,
Sous la lune au fauve reflet,
Hurle, ô louve, on noirait un monde
Dans chaque goutte de ton lait!

Ton museau pointu qui grommelle
Domine les peuples tremblants,
Rome tressaille à ta mamelle,
L'avenir vagit sous tes flancs!

Les Flambeaux.

Du sage qui médite et pèse, en soupirant,
Les choses de la vie,
L'huile onctueuse, au bord du vase transparent,
Éclaire l'insomnie.

Couronné de verveine, et tout léger d'espoir,
Entre ses mains joyeuses,
L'hyménée, en chantant, secoue au vent du soir
Les torches résineuses.

Berçant sur le festin son gracieux essor,
La lampe parfumée
Semble voguer dans l'air, comme un navire d'or
A la poupe enflammée.

La taverne, accroupie au pied du Quirinal,
Rayonne sur la rue,
Et fait voir au passant, sous son rouge fanal,
La courtisane nue.

Le feu de l'atrium, en ses bonds indécis,
Tremble, sous le portique,
Et jette un gai reflet aux pénates assis
Près du foyer antique.

Le hardi nautonnier qui, sur les flots amers,
Creuse un sillon d'écume,
A le phare éclatant, dont la brise des mers
Tord l'aigrette qui fume.

Les dieux ont les soleils qui gravitent, sans bruit,
Loin du monde où nous sommes;
Mais le puissant César, pour éclairer sa nuit,
Fait allumer des hommes!

Il ordonne; et, soudain, comme d'un linceul noir,
Couverte de résine,
La victime enflammée illumine, le soir,
Les jardins de Sabine.

On entend dans les airs, parmi les chants joyeux,
Monter les cris sans nombre
De ces flambeaux vivants qui luttent sous les feux
Et qui hurlent dans l'ombre.

Sabine, cependant, guide un rapide char,
Par la longue avenue,
Ou laisse errer ses doigts sur le luth de César,
Rêveuse et demi-nue...

Le danseur Bathylle.

La belle Métella, femme du vieux préteur,
Est pâle maintement, et porte dans son cœur
Un mal secret qui la déchire;
Par le bois d'orangers qui borde sa villa,
Elle marche au hasard, la belle Métella,
Comme une bacchante en délire.

Pour sonder jusqu'au fond l'avenir incertain,
Vingt fois l'urne d'albâtre où roule le destin
Sous ses doigts tremblants s'est vidée;
Et vingt fois Métella, chez les magiciens,
A mêlé, dans la nuit, les sorts campaniens
Aux enchantements de Chaldée.

Elle aime, et ce n'est pas le chevalier romain,
Bien qu'il soit jeune et fier, et qu'il presse, en chemin,
Une cavale au frein sonore,
Qu'il ait sa place au cirque, auprès des sénateurs,
Que sa bague étincelle, et qu'au jour des honneurs,
D'olivier son front se décore.

Ce n'est pas le consul, au long manteau rayé,
Si beau qu'à son aspect, du peuple émerveillé
Tombe le murmure frivole,
Alors que précédé du licteur éclatant,
Avec sa robe blanche, il balaye, en montant,
Les blancs degrés du Capitole.

Ce n'est pas le tribun, l'homme au pouvoir hautain,
Qui d'un mot de sa bouche arrête le destin,
Ni l'édile aux dons magnifiques,
Ni le riche patron, de qui mille clients
Autour de la sportule humbles et suppliants
Sans cesse assiègent les portiques.

Si Métella soupire et n'a plus de sommeil,
Ce n'est point le soldat bruni par le soleil
Qui trouble sa nuit inquiète,
Ni le poète grec aux vers ingénieux,
Ni l'esclave gaulois, prince par ses aïeux,
Qui porte une urne sur sa tête.

L'image qui bondit sous ses yeux enflammés,
C'est le danseur Bathylle, aux cheveux parfumés,
Bathylle aux poses languissantes,
Bathylle qui s'envole, et qui glisse, et qui fuit,
Et fait battre le cœur des matrones, au bruit
De ses cymbales frémissantes.

Bathylle qu'aux Romains la Grèce, un jour, céda,
Si gracieux, alors qu'il danse la Léda,
Sous une tunique de femme.
Ou quand son corps mobile, en cercle se tordant,
Tourne comme une roue, et dans son vol ardent
De tout un peuple emporte l'âme.

Mais Bathylle est cruel, et ne se donne pas;
Il veut un sang illustre et de nobles appas
Pour une faveur qu'il accorde;
Et plus d'un sénateur aux antiques aïeux
Triomphant d'être père, élève sous ses yeux,
Quelque petit danseur de corde!

Vesper.

Écoutez, écoutez, sous les forêts profondes
La cigale causeuse a fini son refrain;
Seuls, les lourds chariots traînant les gerbes blondes,
Font tinter dans le vent leurs clochettes d'airain.

Les hôtes écailleux de la mer taciturne
Sur la vague d'azur montrent leurs dos glissants,
Et la fleur qui s'endort jette au pâtre nocturne,
Comme un dernier adieu, ses parfums languissants.

Les grands bœufs sont couchés sur les larges pelouses,
La fumée, en tournant, s'échappe des hameaux...
Toi, tu souris d'espoir derrière les coteaux,
Vesper, astre cruel, teint du sang des épouses!

Cigognes et Turbots.

A Asinius Sempronius Rufus.

Salut, Sempronius, mortel inimitable!
O toi qui le premier fis servir sur ta table
La cigogne au pied rouge et le turbot marin.
L'artiste, éternisant ta divine effigie,
Devait tailler pour toi les marbres de Phrygie
Et graver tes traits sur l'airain.

Pour te montrer plus grand aux nations béantes,
Père des bons festins et des sauces piquantes,
Ton siècle s'épuisa dans ton enfantement.
Les destins dès longtemps préparaient ta venue,
Et quelque astre inconnu dut briller sous la nue
A ton premier vagissement!

Avant toi, les Romains, dans leur instinct vulgaire,
De la chair des troupeaux et des fruits de la terre
Rassasiaient leur faim, digne de vils pasteurs;

Et l'écuelle de bois et la salière antique
Ornèrent, trois cents ans, cette table rustique
Où ruminaient les sénateurs.

Quand ils se rassemblaient pour sauver la patrie,
Souvent l'odeur de l'ail emplissait la curie,
Jusqu'au portique sombre où s'inclinaient les rois,
Et laissant à moitié quelque brouet immonde,
Ils s'élançaient, d'un bond, à l'empire du monde,
Gorgés de raves et de pois.

Au retour des combats, après quelque victoire,
Leur nef jetait au port sa cargaison de gloire,
Tétrarques, chefs vaincus, étendards en lambeaux...
Mais ils se trompaient tous, honneur à toi, grand homme,
Ta voile triomphante a rapporté dans Rome
Des cigognes et des turbots!

Plus fort que ce marin dont le croc d'abordage
Éventrait à grand bruit les vaisseaux de Carthage,
Aux hérissons de mer tu lanças tes réseaux,
Et, conquérant gourmet, ceint de myrte et de lierre,
Avec tes cuisiniers tu parcourus la terre,
Pour assiéger des nids d'oiseaux!

Rome alors, ô Rufus, méconnut ton génie,
Et l'on dit que le peuple, avec ignominie,
Refusa la préture à tes vœux obstinés...

Mais que t'importe, à toi, le bruit que fait la foule?
Sa rumeur éphémère est un flot qui s'écoule,
Tes beaux jours ne sont pas sonnés!

Ils viendront, ils viendront, quand, sur la capitale,
Soufflera mollement la brise orientale;
Quand, sous sa mitre d'or, le pâle citoyen
Traînant par le forum sa démarche indolente,
Secoûra les parfums de sa robe volante,
Comme un satrape assyrien.

Ils viendront quand, la nuit, l'impériale orgie
Jettera sous les cieux sa lueur élargie
Ou de sa chaude haleine embaumera les mers;
Et tu t'éveilleras, et ton ombre sacrée
Viendra planer parfois sur les rocs de Caprée,
Au bruit des nocturnes concerts.

O martyr des festins! le luxe d'Italie
Vengera largement ta mémoire avilie,
Et tu pourras surgir de la poudre du sol,
Le jour où fumera, sur la table romaine,
Un sanglier sauvage, à la sauce troyenne,
Plein de langues de rossignol.

A un enfant.

Enfant aux cheveux blonds que le rire accompagne,
Ne vas pas, ne vas pas jouer sur la montagne,
Et ne quitte jamais le seuil de ta maison,
Pour suivre les troupeaux à la molle toison.
Reste, petit enfant, reste auprès de ta mère,
Car ce serait pour elle une douleur amère,
Et les nymphes, tes sœurs, gémiraient bien longtemps,
Si, voyant tes yeux bleus et tes cheveux flottants,
L'aigle, de Jupiter le messager fidèle,
Sur ton front qui s'étonne abattait sa grande aile,
Et, malgré ton effroi, t'emportait jusqu'aux cieux,
Pour verser le nectar dans la coupe des dieux!

A un jeune homme.

Jeune homme au cœur léger, ne touche point la lyre,
Va demander ta joie aux rêves d'ici-bas.
La pensée est un glaive, et sa pointe déchire
La main de l'imprudent qui ne la connait pas.

Au temps que Jupiter, de la voûte éthérée
Descendait, à l'odeur de l'hécatombe en feu,
Quelqu'un vit, sur l'autel, dans la coupe dorée,
Un reste de nectar oublié par le dieu.

Cet homme, entre ses doigts, prit la patère sainte,
Et flaira, curieux, le breuvage divin :
C'était un doux parfum de rose et d'hyacinthe,
Plus sucré que le miel et plus fort que le vin.

Il y trempa, sans peur, sa lèvre téméraire;
Mais il goûtait à peine au liquide immortel,
Qu'il sentit dans son corps circuler le tonnerre,
Et tomba, tout en poudre, aux marches de l'autel!

Tou-Tsong.

Le long du fleuve Jaune, on ferait bien des lieues,
Avant de rencontrer un mandarin pareil.
Il fume l'opium, au coucher du soleil,
Sur sa porte en treillis, dans sa pipe à fleurs bleues.

D'un tissu bigarré son corps est revêtu;
Son soulier brodé d'or semble un croissant de lune;
Dans sa barbe effilée il passe sa main brune,
Et sourit doucement sous son bonnet pointu.

Les pêchers sont en fleurs; une brise légère
Des pavillons à jour fait trembler les grelots;
La nue, à l'horizon, s'étale sur les flots,
Large et couleur de feu, comme un manteau de guerre.

C'est Tou-Tsong le lettré! Tou-Tsong le mandarin!
Le peuple, à son aspect, se recueille en silence,
Quand, sous le parasol qu'un esclave balance,
Il marche gravement au son du tambourin.

Dans ses buffets sculptés la porcelaine éclate;
Il a de beaux lambris faits de bois odorants;
Ses cloisons sont de toile aux dessins transparents,
Et la nappe, à sa table, est en drap d'écarlate.

Il laisse le riz fade à ceux du dernier rang;
Le millet fermenté pour le peuple ruisselle;
Il mange, à ses repas, le nid de l'hirondelle,
Et boit le vin sucré des rives de Kiang.

Puis, sillonnant le lac, au pied des térébinthes,
Sur la jonque bizarre il se berce en rêvant,
Ou, dans le pavillon qui regarde au levant,
Cause avec ses amis, sous les lanternes peintes.

Le Barbier de Pékin.

A mon ami Alfred Foulongne.

Hao! Hao! c'est le barbier
Qui secoue au vent sa sonnette!
Il porte au dos, dans un panier,
Ses rasoirs et sa savonnette.

Le nez camard, les yeux troussés,
Un sarrau bleu, des souliers jaunes,
Il trotte, et fend les flots pressés
Des vieux bonzes, quêteurs d'aumônes.

Au bruit de son bassin de fer,
Le marchand qui vient sur sa porte,
Sent courir, le long de sa chair,
Une démangeaison plus forte.

Toute la rue est en suspens...
Et les mèches patriarcales
Se dressent, comme des serpents
Qu'on agace avec des cymbales.

C'est en plein air, sous le ciel pur,
Que le barbier met sa boutique :
Les bons clients, au pied du mur,
Prennent une pose extatique.

Tous, d'un mouvement régulier
Vont clignant leurs petits yeux louches;
Ils sont là, comme en espalier,
Sous le soleil et sous les mouches.

Souriant, les doigts allongés,
Il flatte les épaules nues,
Et ses attouchements légers
Ont des puissances inconnues :

Le patient, dans son sommeil,
Part pour le pays bleu des rêves;
Il voit la lune et le soleil
Danser, sur de lointaines grèves.

Il écoute le rossignol,
Roulant des notes, sous les branches;
Ou, par les cieux, il suit au vol
Un couple d'hirondelles blanches.

Cependant, glissant sur la peau,
La lame où le jour étincelle
Court, plus rapide qu'un oiseau
Qui frôle l'onde avec son aile;

Et quand le crâne sans cheveux
Luit comme une boule d'ivoire,
Le maître, sur son doigt nerveux,
Tourne, au sommet, la houppe noire.

Chacun s'arrête; le barbier
Sait mainte histoire inattendue;
Ni mandarin, ni bachelier
N'a la langue aussi bien pendue.

La foule trépigne, à l'entour,
Et, par instants, se pâmant d'aise,
Chaque auditeur, comme un tambour,
Frappe, à deux mains, son ventre obèse.

Mais, point de trêve! il faut marcher!
Debout! comme une tête ronde,
Son bon rasoir, sans s'ébrécher,
En trois coups raserait le monde.

Toujours plus beau, toujours plus fort,
En gardant ses libres allures,
Il fauchera, jusqu'à la mort,
Les barbes et les chevelures.

Puis, dans sa tombe on placera
Brosses, bassins et savonnettes,
Et, sous la nue, il frisera
La tresse blonde des comètes!

Le Dieu de la Porcelaine.

Il est, en Chine, un petit dieu bizarre,
Dieu sans pagode, et qu'on appelle Pu;
J'ai pris son nom dans un livre assez rare
Qui le dit frais, souriant et trapu.

Il a son peuple au long des poteries,
Et règne en paix sur ces magots poupins
Qui vont cueillant des pivoines fleuries
Aux buissons bleus des paysages peints.

Il vient, à l'heure où commencent les sommes,
Quand, sous leurs toits, les vivants sont couchés,
Pour réjouir tous les petits bonshommes
Que le vernis tient au vase attachés.

De l'un à l'autre, il va chanter ses gammes,
Flaire, en passant, le carmin des bouquets,
Ou parle bas avec de belles dames
Qu'on voit sourire à leurs gros perroquets.

Et si, dès l'aube, une maîtresse active
Jette à ses pots son regard empressé,
Elle voit bien, tant la couleur est vive,
Que le dieu Pu dans l'armoire a passé.

— Petit dieu Pu, dieu de la porcelaine,
J'ai, sur ma table, afin d'être joyeux
Lorsque décembre a neigé dans la plaine,
Un pot de Chine, aux dessins merveilleux :

Dans un verger, causent des femmes graves,
Et, sur son banc fait de roseaux tressés,
Un mandarin tend l'oreille à deux braves
Qui sont debout, depuis sept ans passés.

Pousse ma porte, en tes courses nocturnes!
Crains-tu, chez moi, quelque outrage odieux?
J'ai l'ongle long des lettrés taciturnes,
Et mon chat blanc ne mange pas les dieux.

Foule à tes pieds, et, s'il te plaît, écrase
Mes plats d'argile et mes grès rabougris;
Mais de tout choc garde, aux flancs de mon vase,
La glu d'émail où le soleil s'est pris.

Sur les oiseaux passe tes mains savantes,
Lisse la barbe aux magots rondelets,
Songe au matou, veille aux doigts des servantes,
Rends souple et fin le crin dur des balais.

Et, l'œil tourné vers Pé-Tche-Li la sainte[1],
Je te promets de boire à ta santé,
Sous les rayons de ma lanterne peinte,
Un peu d'eau chaude, avec beaucoup de thé.

1. Pé-Tche-Li, première province de l'empire.

Le Lion.

A Eugène Delattre.

Quand, dans le vieux Paris, les mignons pleins de joie
Secouaient, en passant, l'ambre de leurs cheveux,
Certe, ils gardaient encor, sous la cape de soie,
La foi des chevaliers et l'honneur des aïeux;
Dans le coffre aux onguents ils cachaient une épée,
La dague étincelait au bout des colliers d'or,
Et ces enfants d'amour, prêts à toute équipée,
Au nombre des plaisirs avaient compté la mort.

Quand les roués dansaient, aux jours de la Régence,
Blancs de poudre, et musqués, sous un gilet fleuri,
Ils sauvaient la débauche à force d'élégance,
Et n'avaient pas de cœur, tant ils avaient d'esprit.
Quand les beaux muscadins, de leurs jaunes bottines
Frappaient, en sautillant, le pavé des faubourgs,
Ils faisaient leur toilette au pied des guillotines,
Réglaient la carmagnole au rythme des tambours,
Et, secouant le sang de leurs dentelles fines,
De l'humide abattoir ils volaient aux amours.
L'incroyable, appuyé sur sa pomme d'agate,
Portait la République au pli de sa cravate.

Le fringant officier, du temps de l'Empereur,
Quand son sabre traînait, en sonnant, sur les dalles,
Pouvait montrer, du moins, aux nations rivales,
La blessure à son front et la croix sur son cœur.

Tous, page aux cheveux blonds, marquis à l'habit rose,
Ceux de quatre-vingt-treize et de mil huit cent deux,
Esprit, grâce ou fierté, tous avaient quelque chose
Dont le monde longtemps se souvint après eux.

Mais lui, qu'a-t-il gardé, le lion ridicule,
Le Richelieu bourgeois, le don Juan roturier,
Grotesque conquérant à la barbe d'Hercule,
Marquis de Carabas, dont le père est meunier!
Dites? quel est son droit? quel laquais en démence
Sur des coussins de pourpre enivra son enfance?
Au peuple que son char éclabousse en chemin
Quel blason montre-t-il, sur un vieux parchemin?
Lui, qui siffla jadis les nobles d'un autre âge!
Lui, que berça Juillet, au branle du canon.
Valet qui des grandeurs a fait l'apprentissage,
Insolent, moins l'esprit, vaniteux, moins le nom.
Ah! c'est pitié de voir ce commis hors d'haleine,
Bouffi dans son orgueil et dans son habit noir,
Faire, à l'égal d'un droit, sonner sa bourse pleine,
Et secouer au vent la poudre du comptoir.

Bravo! marchands dorés! nobles fils de famille!
Du talon, sans remords, foulez le peuple impur!

Étalez vos couleurs, blasons de pacotille,
Pains de sucre en sautoir et coton sur azur!
Vous n'atteindrez jamais à l'aristocratie,
Et toujours, mes seigneurs, malgré vos airs galants,
Vos gros pieds perceront sous la botte vernie,
Vos grosses mains feront éclater vos gants blancs!

A Mathurin Régnier.

Vieux Mathurin, poète aux âpres mélodies,
J'aime de ton bon vers les allures hardies,
Quand il va débraillé, sans grègues, sans chapeau,
Ainsi qu'un franc luron, au sortir du bordeau.
Tu savais, ô Régnier, que l'ardente satire
A besoin de piment pour allumer son ire.
Ton robuste Apollon ne connut pas cet art
De jeter sur les mots des masques et du fard.
Il aimait, aux lueurs d'une fauve lanterne,
S'accouder, à son aise, au banc de la taverne,
Et, la bouteille en main, dire leur fait aux gens,
Sans crainte des rhéteurs, des sots, ni des sergents.
Comme une artère chaude et de sang inondée,
A chacun de tes vers on sent battre l'idée,

Et dans ta haute phrase où la colère bout,
Tout est vivant, tout marche, et se dresse debout.
Oh! que j'aime à te voir, quand, le poing sur la hanche,
De Ronsard bafoué, seul, tu prends la revanche,
Et de ton vers penseur flagelles sur le dos
Le Malherbe qui pèse et qui gratte des mots.
Cependant que déjà, maître, ta main hardie
Aux Molières futurs taille la comédie,
Et, des voiles bénins dégageant ton tableau,
Prépare des rougeurs au pudique Boileau.

Certes, l'art des savants et de la pédantaille,
Comme un manteau trop court, n'allait pas à ta taille,
Car ton libre génie, avec ses pieds d'airain,
Quand il entre en un vers, y marche en souverain,
Et parfois, sans façon, dans ta franche satire,
S'entr'ouvre l'hiatus, comme un éclat de rire!

Le Secret.

Parfois la terre, ouvrant son sein qui gronde,
Heurte les monts l'un sur l'autre croulants,
Elle s'agite et veut jeter au monde
Le noir secret enfermé dans ses flancs;

Un jour, une heure, et les flots ruisselants
Le vomiront sur la grève inféconde;
Il va sortir de la forêt profonde,
Il monte, il monte aux lèvres des volcans.

Le cœur ému, l'hnmanité s'éveille...
Au bruit qui passe elle prête l'oreille...
Mais de la terre étouffant le transport,

Le Dieu jaloux qui nous cache les causes,
Met sa main large à la bouche des choses;...
La voix s'arrête, et l'homme attend encor!

Bucolique.

Quand, pareilles aux blés mûrs,
Les étoiles toutes blondes
Ont couvert des cieux obscurs
Les solitudes profondes,

La nuit se met en chemin,
Moissonneuse à la peau brune
Qui, pour faucille, à sa main
Tient le croissant de la lune;

Par le vaste firmament,
Elle fauche, à perdre haleine,
Les épis de diamant
Qui se couchent sur la plaine.

Mais le temps la presse fort,
La besogne est malaisée,
Et, sur la terre qui dort,
Sa sueur tombe en rosée;

Dans son grand sac tout gonflé,
Elle emporte les javelles
Qui, comme des grains de blé,
Vont semant leurs étincelles;

Puis, quand revient le jour bleu,
Elle court, traînant ses voiles,
Dans les greniers du bon Dieu
Tasser ses gerbes d'étoiles.

Le Galet.

Rond, luisant et poli sous la vague marine,
Océan, je l'ai pris parmi tes flots amers,
Ce caillou blanc avec sa frange purpurine,
Comme un bijou tombé du vaste écrin des mers.

Mille ans, il a roulé sur le bord de cette onde,
Les flots jaloux, mille ans, l'ont ramené vers toi;
Et peut-être, Océan, sous ta houle profonde,
Tu ne l'avais poli que pour qu'il vint à moi!

Je l'ai pris, ruisselant d'une écume embaumée
(Tel un avare prend un trésor), et joyeux,
O mer, je l'emportai loin de ta rive aimée,
Comme un gage d'ami qui nous fait ses adieux.

Et depuis, quand parfois je le contemple encore,
Frémissant, éperdu, je crois tenir soudain
Avec ses bruits, ses flots et sa trompe sonore,
Tout le grand Océan dans le fond de ma main!

LA CHANSON

DU

Marchand de Mouron.

Petits serins, petits moineaux,
Passez la tête à vos barreaux,
Je viens des bois et de la plaine,
De mouron frais ma hotte est pleine.

Mouron! mouron!
Qui veut du mouron!

Au long des prés et des ruisseaux,
Des champs tout blonds aux verts coteaux,
Parmi la mousse et la bruyère,
Je vais cherchant la graine amère...

Mouron! mouron!
Qui veut du mouron!

Pour vous cueillir le picotin,
Je m'éveille, dès le matin,
Car, la nuit, mes songes fidèles
Sont pleins de chants et de bruits d'ailes.

Mouron! mouron!
Qui veut du mouron!

Je suis le père des oiseaux,
Et, dans leur prison de roseaux,
Tous, quand je chante par la ville,
Frissonnent au perchoir mobile.

Mouron! mouron!
Qui veut du mouron?

Amis à l'œil luisant et noir,
Vous vous croirez libres, ce soir,
Quand, à la grille de vos cages,
S'étaleront mes gais feuillages.

Mouron! mouron!
Qui veut du mouron!

Merles, pinsons, chardonnerets,
J'ai vu vos frères des forêts,
Et j'ai des nouvelles certaines
Des bois, des monts, et des fontaines.

Mouron! mouron!
Qui veut du mouron!

Je les vois venir, par milliers,
Quand je passe au fond des halliers,
Et, pour me jaser dans l'oreille,
Plus d'un se pose à ma corbeille.

Mouron! mouron!
Qui veut du mouron!

Le Crapaud.

L'ombre descend, la terre est brune,
Tous les bruits meurent à la fois;
Seul, les yeux fixés sur la lune,
Le crapaud chante au bord du bois.

Du vieux tronc qu'un lierre festonne
Il sort ainsi, quand vient le soir.
Comme une flûte monotone,
Sa voix monte sous le ciel noir.

Ah! pauvre ami, vieux camarade!
Que dit-elle à l'astre argenté,
Ta longue et morne sérénade
Qui pleure dans les nuits d'été?

Crois-tu qu'enfin lasse et charmée
Par tes tristesses d'opéra,
Au long d'une échelle enflammée,
Ta Juliette descendra?

Tant que l'ombre étale ses voiles,
Il reste là, s'évertuant,
Sous le balcon d'or des étoiles,
Roméo sinistre et gluant.

Puis il retourne vers son antre,
Au premier sourire du jour,
Traînant, dans l'herbe, son gros ventre,
Plein de poisons et plein d'amour.

Marée montante.

A P. M.

Dans ma chambre, au bord de la plage,
Frère, je rêvais l'autre nuit,
Et la lune, sur mon visage,
Doux fantôme, glissait sans bruit;

La blanche lueur qui pénètre
Tremblait aux rideaux suspendus;
Une voix chante à ma fenêtre,
Une voix aux sons inconnus.

Jusqu'à moi, dans l'ombre, elle arrive
Frémissante et pure à la fois,
Comme la vague sur la rive,
Comme la brise dans les bois :

« Éveille-toi! fils de la terre,
« Je suis la nymphe aux verts réseaux,
« J'habite l'antre solitaire
« Où bruissent les grandes eaux.

« J'attache ma tunique bleue
« Avec des perles de corail;
« Deux poissons à la large queue
« Font voler ma conque d'émail.

« Pour orner ma gorge d'ivoire
« Et mes longs cheveux ruisselants,
« J'ai des couronnes d'algue noire
« Et des colliers de galets blancs.

« Ma trompe est pleine de murmures
« Qui du ciel charment les palais,
« Et je prends, quand les nuits sont pures,
« Les étoiles dans mes filets.

« Éveille-toi ! je suis la reine,
« La reine aux immenses éclats !
« Je marche fière et souveraine,
« Portant le monde dans mes bras.

« Les destins ont mis mon empire
« Partout où sonne l'Océan ;
« L'azur des flots est mon sourire,
« Et ma colère est l'ouragan.

« Loin des climats où sont les hommes,
« Pour le nautonnier libre et fort,
« J'ai des villes et des royaumes
« Dont on voit luire les toits d'or.

« Je garde mes îles fécondes
« A qui franchit les vastes flots ;
« Car j'aime à bercer, sur mes ondes,
« Le navire et les matelots.

« Et ceux qu'entraînent les naufrages,
« Je les emporte dans mes bras,
« Jusqu'au pays des coquillages
« Que le monde ne connaît pas.

« On les a crus morts, dans leurs villes ;
« Ils ont des palais de cristal.
« Ensemble, sous les flots tranquilles,
« Ils causent du pays natal.

« Ils sont rois des vallons humides,
« Aux lieux profonds et reculés
« Où viennent les phoques timides
« Bondir dans les varechs salés.

« Au bruit lointain des vents sonores,
« De belles vierges aux yeux verts,
« Sous des grottes de madrépores,
« Les attirent par leurs concerts.

« Ils ont des champs et des collines
« Que tapisse le fucus frais,
« Et vont cueillant mes perles fines
« Aux branches rouges des forêts... »

Et la voix, plus faible résonne,
Mêlée au murmure des vents.
De ma fenêtre qui frissonne
J'écartai les rideaux mouvants.

La nuit, sur la plaine ondoyante,
Comme un riche dôme, éclatait,
Tandis qu'écumeuse et bruyante,
Sur la grève la mer montait.

Et c'est le chant qu'en leur jeune âge
Ont entendu les matelots,
Quand ils jouaient sur le rivage,
Ou qu'ils dormaient au bruit des flots.

L'Esprit des Fleurs.

Sylphe léger, fils des molles rosées,
J'aime à bondir sur les gazons en fleurs,
Et l'arc-en-ciel aux teintes irisées
Fait à mon front chatoyer ses couleurs;
Sur un brin d'herbe, en passant, je me pose,
Et, sous mes pieds, bourdonnent les sillons;
J'ai, pour tunique, une feuille de rose,
J'ai, pour voler, l'aile des papillons.

Quand du matin glissent les brises folles,
Dès que l'oiseau commence ses chansons,
Avec mes doigts, j'entr'ouvre les corolles,
Et doucement j'éveille les buissons :
« Debout! debout!... » Tout frémit, et la plaine,
Et le lac bleu dont je rase le bord
Avec mon char de roseaux verts qu'entraîne
Un scarabée à la cuirasse d'or.

« Debout! debout!... » Les sveltes demoiselles
Dansent en rond sur les blancs nénufars,
Au grand soleil bruissent mes deux ailes,
Aux flots d'azur se plongent mes regards.

Quand vient le soir, et que les fleurs sont closes,
Du ver luisant je m'éclaire en chemin,
Et vais frapper à la porte des roses,
Pour m'endormir dans mon lit de satin.

L'hiver, je tremble, et mes fleurs sont flétries,
Sur l'arbre nu pendent les blancs frimas;
Près de la vitre aux froides broderies,
Des blonds enfants j'écoute les ébats...
Mais si, parfois, je peux franchir les grilles,
Au feu qui danse, ouvrant mes doigts gelés,
Je me blottis au sein des jeunes filles,
Ou je me berce à leurs cheveux bouclés.

Les Raisins

AU CLAIR DE LUNE.

Dans la vigne, au mur étalée,
La lune glisse lentement,
Et, sous la feuille dentelée,
Caresse le raisin dormant.

Tout à coup la grappe en alerte
S'éveille et croit le jour venu;

Chaque grain, gonflant sa peau verte,
Frissonne au vent comme un sein nu.

Chaque bourgeon, rouge de honte,
Semble une perle de corail;
Le tronc frémit, la sève monte,
Toute la vigne est en travail.

Clarté menteuse! erreur fatale!
O vigne, reprends ton sommeil;
Ce n'est point à ce reflet pâle
Que ton sang deviendra vermeil.

Pampres pressés, attendez l'heure,
L'aube du jour est loin encor,
Et ce rayon qui vous effleure
Est plus froid qu'un baiser de mort!

Les Larmes de la Vigne.

I

Mars est venu, la vigne pleure:
Le vent du nord, passant brutal,
Fait, sur les branches qu'il effleure,
Rouler des perles de cristal;

Et, peu sensible à tes alarmes,
Au flanc des côtes sans chemins,
La terre boit tes grandes larmes,
Consolatrice des humains.

Oh! dis-nous, se peut-il qu'on voie,
Pour calmer nos âpres douleurs,
Sortir un jour des flots de joie
De tes rameaux gonflés de pleurs?

II

Toute joie a sa source amère:
Poète, ne t'étonne pas
Si je suis triste, moi, la mère
De l'ivresse et des gais repas.

Le ciel, jaloux du vin qui charme,
A taxé mon philtre puissant,
Et je paie aux dieux une larme
Pour chaque goutte de mon sang.

Toi-même, à l'heure du délire,
N'entends-tu pas avec effroi
Monter, aux strettes de ta lyre,
Tous les sanglots qui sont en toi!

Chatterie.

Je la vis seule, aux derniers rangs assise;
Des feux du lustre éclairée à demi,
Elle courbait, comme un chat endormi,
Son dos frileux, sous sa fourrure grise.

Sa main mignarde, aux gestes ambigus,
Dans un gant paille avait rentré ses griffes;
Ses longs yeux verts, comme deux escogriffes,
Dévotement fermaient leurs cils aigus.

A peine, au bord de ses lèvres félines,
Passait le bout des petits crocs d'émail,
Et son nez mince, au rose soupirail,
D'un souffle frais baignait ses barbes fines.

Soudain la belle (un homme était entré)
Sembla frémir sous ses noires dentelles,
Et j'entendis comme un bruit d'étincelles
Qui s'échappait de son jupon moiré!...

Portrait.

Je ne sais pas ton nom, comtesse ou bien marquise,
Dont le portrait charmant rit dans ce cadre d'or;
Mais nulle, en sa beauté, n'eut plus de grâce exquise,
Au temps qu'on était jeune et qu'on aimait encor.

Tes cheveux à frimas, où le zéphyr se joue,
Effleurent mollement ton visage vermeil,
Car le pastel du maître a semé sur ta joue
L'incarnat velouté d'une pêche au soleil.

Mille amours sont nichés sous tes narines roses,
Mille autres sont blottis dans tes yeux irisés,
Tandis que Cupidon, sur tes lèvres mi-closes,
Appelle au pâturage un troupeau de baisers.

Et le ruban bleu-ciel, dont ta robe est fermée,
Semble, au long du corsage, étaler à plaisir,
De ta taille divine à ta gorge embaumée,
Une échelle d'azur où monte le désir!...

A R***

Je ne suis pas le Christ, ô pâle Madeleine,
Pour que tes longs cheveux caressent mes pieds nus ;
Je marche, ainsi que toi, dans le doute et la peine,
Voyageur égaré par les chemins perdus.

Je ne te dirai pas les paroles divines
Qu'il jetait, comme un baume, à tous les cœurs souffrants,
Quand, suivi de la foule, il montait les collines,
Ou qu'il se promenait près des lacs transparents.

Je n'ai pas, comme lui, cette auréole pure
Qui d'un reflet d'en haut dorait ses blonds cheveux,
Et je ne porte point, pendue à ma ceinture,
La clef de diamant qui peut t'ouvrir les cieux.

Je suis un des derniers au désert de la vie,
Sous ma tente d'un jour s'est assis le malheur;
Mais je t'ai, comme Christ, pardonné ta folie,
Et demain, si tu veux, je t'ouvrirai mon cœur!

A X.

Tristes Deos!
HORATIUS.

Artiste au front sacré, poète aux belles rimes,
Voyageur attiré vers les songes vermeils,
Toi qui portes aux pieds ces poussières sublimes
Qu'on soulève, en marchant, au pays des soleils.

Quand je t'ai vu passer, dans ta force et ton calme,
Traînant, comme un manteau, ta popularité,
J'ai tendu mes deux mains pour te jeter la palme,
Et mon cœur, devant toi, tremblait épouvanté.

Mais je sais, maintenant, qu'oublieux de la lyre,
Tu descends quelquefois de ton Olympe bleu,
Et je pourrai t'aimer, moi qui t'ai vu sourire...
J'avais cru, jusqu'ici, que tu n'étais qu'un dieu

Le Laboureur.

A mon ami Eugène Crepet.

O laboureur de l'âme, ô semeur éternel,
Poète, avant le jour, loin du toit paternel,
Sans écouter le chien qui gronde,
Pars avec ta charrue et ton rude aiguillon :
Tu sais que le temps presse, et qu'il faut au sillon
Jeter tout l'avenir d'un monde.

Il part; la plaine immense, au lever du soleil,
N'a pas même un oiseau qui chante le réveil,
Pas même un arbre qui frissonne.
C'est un terrain maudit, dans le vaste univers,
Et, sur les durs cailloux dont les champs sont couverts,
On entend le soc dur qui sonne.

L'air est en feu : midi, sur l'ardent travailleur,
Comme un manteau de plomb, fait tomber sa chaleur.
Mais qu'importe aux tâches divines!
Il marche dans l'espoir, dans la foi, dans l'azur,
Et la sainte sueur qui coule à son front pur
Semble un bandeau de perles fines.

Il voit, il voit déjà, sur le sol âpre encor,
Frémir les bois touffus et rouler les blés d'or,
Tout tachetés de fleurs vermeilles;
Il ne s'aperçoit pas, le rêveur ingénu,
Que mille taons jaloux, pour piquer son sein nu,
Vont bourdonnant à ses oreilles!

Puis, quand au foyer sombre il retourne, le soir,
Tous les petits enfants se pressent pour le voir,
Au seuil des fermes souriantes;
Car, pareils aux grands bœufs qui rentrent à pas lourds,
Ses vers au large flanc font tinter, dans les cours,
Leurs colliers de rimes bruyantes.

Mars.

Le printemps s'est hâté, mars en mai se déguise;
Comme un hérisson fauve, il traîne le soleil
Qui lutte et fait trembler, au froid qui les aiguise,
Sur son dos frissonnant ses pointes de vermeil.

La brise a des chansons qui grelottent encore;
Sous son capuchon rose enfermée à demi,
La fleur du marronnier regarde et veut éclore,
Puisque des pieds d'oiseaux sur sa branche ont frémi.

L'eau court, les liserons montent à l'escalade,
Et, de son blanc linceul secouant les lambeaux,
La nature sourit comme une enfant malade
Dont le front a gardé la pâleur des tombeaux.

O germes inquiets! j'ai connu vos audaces,
J'ai voulu, comme vous, forcer le temps vainqueur,
Et, rêvant les blés mûrs dans la saison des glaces,
Sous le premier soleil épanouir mon cœur.

Alors, comme aujourd'hui, le vent chantait, les nues
Versaient un rayon d'or à mes éclosions;
Tandis que tout gonflé de sèves inconnues
Bourgeonnait, dans mon sein, l'arbre des passions.

L'hiver est revenu, les feuilles sont brûlées,
Le sol glacé résonne à chacun de mes pas,
Et j'ai vu se flétrir, sous d'âpres giboulées,
Les saintes floraisons qui ne repoussent pas!

Jour sans Soleil.

La brume a noyé l'horizon blafard,
Les vents font le bruit d'un taureau qui beugle,
Et, sur les prés nus, le ciel sans regard
S'ouvre, vide et blanc comme un œil d'aveugle.

Ce n'est pas la nuit, ce n'est pas le jour;
Du zénith glacé, je sens, comme un givre,
Tomber sur mon cœur, qui n'a plus d'amour,
Le dégoût d'être homme et l'ennui de vivre.

Les temps sont passés où, sous le ciel bleu,
Sonnait dans ma chair le galop des fièvres;
Toute joie est morte ou m'a dit : adieu!
J'ai le doute à l'âme et le fiel aux lèvres...

Dormez dans la nue, ô rayons sacrés!
Plus de souvenir et plus d'espérance!
Mon cœur, loin de vous, descend par degrés,
Sous l'océan froid de l'indifférence!...

A M. Clogenson

CONSEILLER HONORAIRE.

Si quelque ennui vient me saisir,
De mon logis, j'ai le plaisir
De contempler mille gouttières,
Sans compter quatre cimetières
Entre lesquels, dans mon loisir,
J'aurai l'agrément de choisir!

J. CLOGENSON

Ce siècle, qui veut tout changer,
Donne à Thémis ses invalides;
Ce n'est point à moi de juger
Si ces réformes sont solides.

Il me semblait (voyez un peu
Comme il est bon qu'on m'avertisse!)
Que le juge plus près de Dieu
Était plus sûr dans sa justice.

L'âge avait son autorité
Pour le crime échappé des bouges.
Les cheveux blancs, en vérité,
Faisaient bien sur les robes rouges.

N'en parlons plus, — joyeux martyr,
Vous bénissez votre aventure, —
Et la muse a fait, pour sortir,
Éclater la magistrature!

Elle va, par vaux et par monts,
Ouvrir son aile plus valide;
Du poète que nous aimons
La robe était la chrysalide;

Et vous quittez ce tribunal
Où votre âme fut prisonnière,
Gai, comme un enfant matinal,
Qui fait l'école buissonnière.

Les dieux velus, les dieux malins,
Aux forêts ont chanté victoire,
Voyant par-dessus les moulins,
Voler la toque du prétoire.

L'un du gros code s'est muni,
L'autre est l'huissier qui dit : « Silence! »
Et les oiseaux ont fait leur nid
Aux deux plateaux de la balance.

N'en parlons plus, c'est pour le mieux,
Puisque la loi que je déplore,
Des morceaux d'un juge trop vieux,
Fait un poète jeune encore.

Hélas! notre printemps à nous,
Suinte la tristesse et la brume;
Apollon faiblit des genoux,
Et la muse à trente ans s'enrhume.

Chantez toujours; votre gaité
Fait honte à la pâle jeunesse,
Qui va changeant, pour sa santé,
L'eau d'Hypocrène en lait d'ânesse.

Que j'aime mieux ce rude hiver,
Où le vent de la fantaisie
Fait petiller, comme un feu clair,
Tant d'esprit et de poésie!

Votre Pégase guilleret,
De ses grelots, jette à terre
Plus d'une note qu'on dirait
Prise au carillon de Voltaire.

Dans vos huitains, calmes et beaux,
Avec l'autorité d'un sage,
Vous plaisantez sur ces tombeaux
Qui blanchissent au voisinage.

Enfant joyeux d'un siècle fort,
A ce trait on vous peut connaître,
Quand, pour voir de plus près la mort,
Vous vous penchez à la fenêtre;

Et, comme un Tircis, rose et frais,
Narguant les craintes sépulcrales,
Vous enflez sous les noirs cyprès,
Le chalumeau des pastorales.

Salut, à vos soixante et dix!
Car si la logique est certaine,
En vérité, je vous le dis,
Vous dépasserez la centaine;

Et vous pourrez, selon le mot
Du bon poète que j'adore,
Sur le tombeau de plus d'un sot
Plus d'une fois compter l'aurore!

L'Ilot.

Au dos d'un océan sans bornes,
Battu des vents, rongé des flots,
Le plus funèbre des îlots
Hérisse ses falaises mornes.

Ni pins touffus, ni bouquets d'ornes,
Sur ses récifs pleins de sanglots;
De loin, les jeunes matelots,
Pour se moquer, lui font des cornes;

Tandis qu'un tonnerre assidu
Marque au flanc ce rocher perdu,
Comme un voleur qu'on stigmatise!...

Gens qui voguez à l'horizon,
Ce pauvre îlot, c'est la Raison!
Cet océan, c'est la Bêtise!...

Chronique du Printemps.

Savez-vous, gens de Paris,
Dont on voit les faces ternes
Sous des arbres rabougris
Où fleurissent des lanternes,

Quand, au long des boulevards,
Vous assiégez d'une lieue
Les gros drames, ces renards
Dont l'été coupe la queue!...

Savez-vous que le bon Dieu,
Chassant la brume morose,
Sur la toile du ciel bleu
Brosse un printemps vert et rose.

Silence à vos cris d'enfer!
Qu'on se flatte ou qu'on se morde,
Les scandales de l'hiver
Sont usés jusqu'à la corde.

Oyez! j'apporte des bois,
Où tremblotent les rosées,
De quoi défrayer six mois
Vos chroniques épuisées.

Les nids vont bien, les boutons
Sont faits sur de bons modèles;
On a vu des hannetons,
On attend les hirondelles.

Des muguets, des bassins d'or,
J'ai le cours sur mes tablettes;
Les blés sont calmes encor,
La hausse est aux violettes.

Comme un critique sournois,
Avril des jardins s'approche,
Et se glisse, en tapinois,
De la grêle plein sa poche.

Mais les grives n'ont pas peur,
Et m'ont donné l'assurance
Que le fruit tient sous la fleur,
L'avenir sous l'espérance.

Les collines ont du thym;
L'air est doux; rien de la vigne;
J'ai rencontré ce matin
Quatre pêcheurs à la ligne.

Hier, enfin, de l'ombre épris,
Je rôdais par les vallées,
Entre les gazons fleuris
Et les voûtes étoilées;

A l'heure où le carnaval,
Escorté de cinq cents masques,
Défonce, au galop final,
La peau des tambours de basques;

Quand j'ai vu, sur un ruisseau,
Planer, tout blanc d'étincelles,
Le Silence, cet oiseau
Dont on n'entend pas les ailes!...

La dernière Chanson.

J'ai voulu, le premier jour,
Vendre mes chansons d'amour;
J'étais bien novice!
O mes dignes manuscrits,
L'épicier qui vous a pris
M'a rendu service.

Le second, j'ai, sur le quai,
Vendu mon couvert marqué,
Vieux meuble d'histoire,
Où mon aïeule, en mordant,
Cassa sa dernière dent,
Sous le Directoire.

Le troisième, Dieu merci,
J'ai vendu ma montre aussi,
Ma montre perfide,
Qui s'amusait à sonner
L'heure exacte du dîner
Sur mon ventre vide.

Le quatrième, ô bonheur!
J'ai vendu mon prix d'honneur
Pour six francs cinquante!
De ma gloire d'autrefois
J'ai fait deux dîners ou trois...
Sans vin d'Alicante!

Aujourd'hui, je n'ai plus rien,
Et mon ventre, comme un chien,
Aboie à la lune.
Aujourd'hui, pour tout trésor,
Je garde la bague d'or
De Nina la brune!

Tais-toi, mon ventre affamé;
Celui-là qui fut aimé
Sourit quand il tombe;
Le néant sera moins froid,
Si je peux, sa bague au doigt,
Dormir dans ma tombe!

Démolitions.

A Philoxène Boyer.

Ah! pauvres maisons éventrées
Par le marteau du niveleur,
Pauvres masures délabrées,
Pauvres nids qu'a pris l'oiseleur!

Quand, sous le suaire des nues,
Au bord des larges boulevards,
Se dressent vos carcasses nues
Comme autant de spectres blafards,

Quand vos cloisons mal affermies
Livrent aux regards insultants
Les secrètes anatomies
Du foyer qui vécut cent ans,

Et qu'on voit, au long des murailles,
Sous la morsure des grappins,
Flotter, ainsi que des entrailles,
Vos vieux lambeaux de papiers peints!

Mon cœur qui garde, en ses abîmes,
Comme une perle au fond des mers,
Un trésor de pitiés intimes
Pour l'ennui des taudis déserts,

Mon cœur frémit, ma foi s'écroule,
Devant ces manœuvres impurs
Dont la cognée ouvre à la foule
La conscience des vieux murs.

Voici les noires cheminées,
Poumons bruyants de la maison,
Où les aïeules inclinées
Souriaient au rouge tison.

Voici la mansarde fidèle
Où le poète, pauvre encor,
Confiait au nid d'hirondelle
Le secret de ses rêves d'or.

Ah! douloureuses gémonies!
Ils ont tout mis sous l'œil du jour,
Depuis la chambre aux agonies,
Jusqu'aux alcôves de l'amour!

On dit qu'au soir, dans les ténèbres,
L'essaim des souvenirs troublés
Fait sonner ses ailes funèbres
Sur ces restes démantelés...

Pour les couvrir, montez, ô lierres!
Brisez l'asphalte des trottoirs;
Jetez sur la pudeur des pierres
Le linceul de vos rameaux noirs.

Cercueils froids que le sage envie,
J'ai vu votre ombre et vos lambeaux,
Mais ces sépulcres de la vie
Sont plus mornes que les tombeaux!

Vestigia Flammæ.

Où donc es-tu partie, ô belle jeune fille?
Toi dont le doux regard et dont la voix, un jour,
Comme un oiseau qu'éveille un bruit sous la charmille,
A l'ombre de mon cœur ont fait chanter l'amour.

Ange, te souvient-il que je t'aimai sur terre?
Que j'aurais tout donné pour un baiser de toi!
Lorsqu'au fond de ton cœur tu descends solitaire,
N'est-il aucun écho qui te parle de moi?

Que fais-tu, maintenant que je suis seul dans l'ombre,
Quand dix ans sont passés depuis ton tendre aveu,
Et que, sur mes deux mains inclinant mon front sombre,
Je regarde briller, comme des yeux sans nombre,
Les étincelles de mon feu !

Ceux qui viennent.

A Charles d'Osmoy.

A l'heure où le sommeil commence,
J'ai fait un rêve, et j'ai cru voir
S'allonger une plaine immense
Que terminait un grand trou noir.

Vers le gouffre qui les appelle,
Chassés par un destin de fer,
Hommes et femmes, pêle-mêle,
Roulaient, comme un fleuve à la mer.

Et derrière le troupeau sombre,
Mes yeux cherchaient, avec effort,
Ta vieille faux qui luit dans l'ombre,
O vieux squelette de la mort !

Je ne t'aperçus point, camarde!...
Mais ce que je vis devant moi
S'agiter, dans la nuit blafarde,
M'a paru plus affreux que toi!

C'était une bruyante armée
De petits hommes incomplets :
Monde exigu, peuple pygmée,
Portant au front des bourrelets.

Les uns jetaient des clameurs grêles,
Et, des deux mains, ramant dans l'air,
Chancelaient sur leurs jambes frêles,
Comme des barques sur la mer.

D'autres, la bouche de lait pleine,
Avec des gestes menaçants,
Lançaient dans la mêlée humaine
Leurs chariots retentissants.

Les derniers, plus faibles encore,
Se trainant de tous les côtés,
Semblaient des larves près d'éclore,
Dans leurs langes emmaillotés.

Ils criaient : « Notre heure est venue!
« A nous la terre des vivants!... »
Et tous les hochets, sous la nue,
Secouaient leurs grelots mouvants;

Et les voix exterminatrices
Frappant du ciel les noirs arceaux,
Entonnaient, sur l'air des nourrices,
La Marseillaise des berceaux.

Pourtant, ô tendresse profonde!
La foule, un pied dans le cercueil,
Vers les bandits à tête blonde
Se retournait ivre d'orgueil;

Et les familles insensées,
Avec des rires triomphants,
S'en allaient au tombeau, poussées
Par le bras rose des enfants!

Le Poète aux Étoiles.

LÉGENDE.

Comme il n'avait pas diné,
Comme les bourgeois honnêtes
Tout le jour avaient berné
Le faiseur de chansonnettes,

Triste et pâle, sur le soir,
Prêt pour la dernière épreuve,
Loin du monde, il vint s'asseoi
Et chanter au bord du fleuve.

Il chanta les longs tourments
De l'amour et de la gloire,
Et son hymne, par moments,
Faisait tressaillir l'eau noire.

Soudain, par l'ordre d'un Dieu,
Les étoiles attendries
S'arrêtèrent, au milieu
De leurs blanches théories..,

Puis il les vit sans effort
Glissant des voûtes profondes,
Comme de grands sequins d'or,
Trembler, dans l'eau, toutes rondes.

Il y plonge, il veut savoir...
O prodige!... il en prend une,
Puis deux, puis quatre... et bonsoir
Les soucis de l'infortune!

Il revient tout radieux
Vers les villes où nous sommes;
Avec le billon des dieux
On peut bien solder les hommes.

Son frac noir, aujourd'hui roux,
Fort peu payé, sans reproches,
Semblait, à travers les trous,
Porter le ciel dans ses poches.

Il va chez le boulanger :
« — Prends cet astre, et sers-moi vite!...
« — Compagnon, va le changer,
« Ma galette n'est pas cuite. »

A la taverne du coin
Il fait briller sa pécune :
« — Camarade, on n'ouvre point
« A ceux qui portent la lune. »

Sans chemise par-dessous,
Il sonne au marchand de toiles :
» — L'ami, je veux des gros sous
Tu peux garder tes étoiles! »

Les savants de l'Institut
Prirent de grands airs revêches;
L'un sourit, l'autre se tut :
Ils ne les trouvaient pas fraîches.

Il mourut, le lendemain,
Aiglon né chez les reptiles,
Maigre et serrant dans sa main
Ses étoiles inutiles!...

Moi, j'allais je ne sais où,
J'ai croisé ce convoi sombre;
Deux amis qui l'ont cru fou,
En riant suivaient son ombre.

Dors, poète, on frappe en vain
A nos tavernes immondes;
Dors, ô mendiant divin
Qui payais avec des mondes!

Quelque jour, les fossoyeurs
Verront, tombant en prière,
Des soleils intérieurs
Luire aux fentes de ta bière,

Et, sous leur pic effaré,
Brisant la planche sonore,
Feront du tombeau sacré
Jaillir une grande aurore!

Les Fossiles.

A Gustave Flaubert.

I

Un air humide et lourd enveloppe le monde;
Aux bords de l'horizon, comme des caps dans l'onde,
Les nuages rayés s'allongent lentement,
Et le soleil, immense au fond du firmament,
Heurtant au brouillard gris sa lueur inégale,
Sur le globe muet penche son disque pâle.
Aucun bruit sur la terre, aucun bruit dans les cieux,
Que l'oscillation des grands océans bleus!
Les granits, se tordant en postures difformes,
Dans les espaces nus dressent leurs blocs énormes,
Tandis que, çà et là, sur leur flanc dépouillé,
Jaunit la mousse maigre et le lichen rouillé.

Parfois, un large éclair, échappé de la nue,
De sa fauve lueur embrase l'étendue,
Et du monde ébranlé les volcans mal éteints
Répondent sourdement aux tonnerres lointains.
Les nuits, les longues nuits tendant leurs voiles sombres

Sur l'ennui du soleil jettent l'ennui des ombres.
Seule, au-dessus des mers, la lune voyageant
Laisse, dans les flots noirs, tomber ses pleurs d'argent.

Sur l'aride plateau de ce désert immense,
Les siècles désolés se suivent, en silence.

Pourtant, au pied des rocs, au bord du gouffre amer,
Quelque chose a paru, quelque chose de vert :
Cela se courbe au vent, ou se tord en spirale,
Cela pend au granit ou sur les eaux s'étale,
Et, de tous les côtés, sous le soleil plus clair,
La végétation monte, comme la mer !
C'est un bruit doux et lent, qui va des monts aux grèves,
Frisson des germes nus, et murmure des sèves,
Travail de la racine entr'ouvrant le sol dur,
Feuillages déployés, qui tremblent dans l'azur.
Près des pins odorants, les cycas et les prêles
Poussent leurs rameaux droits, bordés de feuilles frêles ;
La fougère fibreuse et les palmiers touffus
Se balancent, en foule, aux horizons confus.
Toute force, cachée aux flancs de la nature,
Jaillit, tumultueuse, en torrents de verdure :
Les arbres, à l'étroit, descendent des coteaux,
Les rameaux frémissants s'attachent aux rameaux,
Les bois suivent les bois, par les larges campagnes,
Et divisant leurs cours, aux bases des montagnes,
Dans les grandes forêts tombent échevelés,
Comme vont à la mer les fleuves déroulés.

Partout, les vents tiédis emportent dans l'espace
L'âcre senteur de l'herbe et de la terre grasse;
Un nuage flottant d'aromes inconnus
Sort des bourgeons gonflés et des lobes charnus;
Sous le poids du soleil tout le feuillage fume!
Un arc-en-ciel géant se courbe dans la brume,
Les sapins monstrueux, de moment en moment,
Sous leur écorce dure ont un tressaillement,
Tandis qu'au pied des monts, la forêt, sur ses voûtes,
Sent tomber lentement la pluie aux grandes gouttes.
Par l'éternelle nuit des ombrages sans fond,
Un murmure s'épand, monotone et profond.
Des arbres effarés les cimes entr'ouvertes
Dans les hauteurs du ciel font des tempêtes vertes,
Et l'orage bondit, en déchirant les airs,
De la houle des bois à la vague des mers.
Les deux immensités dans l'espace étendues,
Ensemble vont roulant leur plainte sous les nues,
Et l'on n'entend au loin, comme deux grands sanglots,
Que le bruit du feuillage avec le bruit des flots!

Le sable, cependant, fermente au bord de l'onde,
La nature palpite et va suer un monde.
Déjà, de toutes parts dans les varechs salés
Se traîne le troupeau des oursins étoilés;
Voici les fleurs d'écaille et les plantes voraces,
Puis tous les êtres mous, aux dures carapaces,
Et les grands polypiers qui, s'accrochant entre eux,
Portent un peuple entier dans leurs feuillages creux.

La vie hésite encore, à la sève mêlée,
Et, dans le moule antique, écume refoulée.

Sur la grève soudain, parmi le limon noir,
Une chose s'allonge, épouvantable à voir :
La masse, lentement, sort des vagues humides,
Un souffle intérieur gonfle ses flancs livides,
Et son grand dos gluant, semé de fucus verts,
Comme un mont échoué, se dresse dans les airs.
Elle monte! elle monte! et couvre les rivages!
Sous le ventre ridé sonnent les coquillages,
La patte monstrueuse, aux gros doigts écaillés,
S'étale lourdement sur les galets mouillés!
Au bruit des vents lointains, parfois la bête énorme
Tourne son museau grêle et sa tête difforme;
Hérissant leur poil dur, ses naseaux dilatés
Semblent humer le monde et les immensités,
Pendant que ses yeux ronds, bordés de plaques fortes,
Nagent, lents et vitreux, comme des lunes mortes.
Hideuse, elle s'arrête, au bout du sable amer,
Et sa queue, en longs plis, traîne encor dans la mer.
Alors, montrant à nu ses dents démesurées,
Et fronçant sur son dos, ses écailles serrées,
Elle pousse avec force un long mugissement,
Qui s'élargit au loin sous le bleu firmament.
Par les monts, par les bois aux mornes attitudes,
La clameur se déroule au fond des solitudes,
Et le vaste univers écoute, soucieux,
Ce grand cri de la vie épandu dans les cieux!

II

Entre deux rangs penchés de collines désertes,
Un golfe poissonneux ride ses ondes vertes;
C'est un large marais qui dort, sous le ciel clair,
Reste des grandes eaux, oublié par la mer.
Des madrépores blancs, garnis de coquillages,
D'une frange nacrée entourent les rivages,
Et l'éponge poreuse, attachée aux îlots,
Ouvre ses bouches d'or à l'écume des flots.
Dans les algues, au loin, par troupes répandues,
Avec leur dos bombé cheminent les tortues.
Les crabes inquiets, dont les doigts ont des dents,
Se glissent à fleur d'eau sous les rochers pendants,
Tout rampe et tout frémit sur la plage isolée...
Et, dressant jusqu'au ciel leur touffe amoncelée,
Près des minces bambous, enflés de nœuds égaux,
Les zamias fleuris couronnent les coteaux.
Le temps est calme et pur, l'essaim des brises douces
Sur les rochers velus fait frissonner les mousses,
Tandis que le soleil, étalant tous ses feux,
S'écrase, épanoui, dans la blancheur des cieux.

Tout à coup, s'élançant des cavernes profondes,
Une secousse forte a remué les ondes;

De longs cercles moirés, qui grandissent encor,
En flocons écumeux se brisent sur le bord,
Et, craquant de terreur, les volutes surprises
Dans la conque d'émail rentrent leurs cornes grises.

Une forme lointaine apparaît sur les flots :
Elle nage, elle ondule, au détour des îlots ;
Sur ses flancs, revêtus de plaques diaprées,
Glissent des reflets bleus et des teintes pourprées ;
C'est un monstre inconnu, qui recourbe, en rampant,
Sur le dos d'un lézard la tête d'un serpent.
Tantôt silencieux, dans la fraîcheur des ondes
Il plonge son cou mince, armé d'écailles blondes,
Et, le long de sa gorge ouverte avec effort,
Les poissons sous la peau se débattent encor.
Tantôt, s'entortillant aux branches du rivage,
Avec sa tête plate il sonde le feuillage,
Puis, le corps dans les flots, poursuit, en s'allongeant,
Sur les palmiers en fleurs les limaces d'argent,
Ou, de leur nid de sable écartant les tortues,
Fait craquer les œufs ronds entre ses dents pointues.
Ah ! la joyeuse bête, au gros ventre vermeil,
Qui se roule dans l'onde et qui bâille au soleil !

Mais, du côté des monts, une rumeur s'élève,
Comme le bruit heurté des vagues sur la grève.
Là-bas, à l'horizon, flotte un nuage obscur,
Qui vient en tournoyant et tache le ciel pur.
Claquant à coups pressés, montant sans intervalle,

Le bruit grandit toujours, l'ombre toujours s'étale,
Puis le noir tourbillon crève sur les coteaux,
Essaim tumultueux d'étranges animaux,
Dont le ventre hideux, sillonné de plis fauves,
Se balance dans l'air entre des ailes chauves.
Leur tête, à forme double, effilant son museau,
Commence en crocodile et finit en oiseau.
Ils ont le corps gonflé, les pattes étendues,
Et, de leurs ongles tors, égratignant les nues,
Grands, petits, au hasard, pêle-mêle envolés,
Courbant les bois touffus, rasant les flots salés,
S'abattent lourdement parmi les algues noires!...
Toute la légion couvre les promontoires!
Cela grouille et bruit, sous les rameaux pendants,
Et, dans chaque buisson, luisent des yeux ardents.

Cependant, sur les eaux, la bête au dos d'écaille
S'arrête soupçonneuse et flaire la bataille :
Son grand cou, ruisselant de l'écume des mers,
Comme un tronc d'arbre nu se dresse dans les airs,
Et les mille clameurs par la brise apportées,
Font monter à sa peau des teintes irritées.
Pareille au vent qui passe à travers les roseaux,
Son haleine sonore écarte ses naseaux,
Un sifflement aigu de sa gorge s'élance.
Alors, tout se confond, et la lutte commence,
Où, parmi les abois et les glapissements,
Comme des grains de grêle, on entend par moments
Sonner les becs rugueux sur les écailles dures.

Les ailes frappent l'air avec de longs murmures.
Du cercle bruissant le reptile entouré
Promène, autour de lui, son regard effaré;
Il bondit sur les flots, il recule, il avance,
Il fouette l'eau profonde avec sa queue immense,
Et se roule, et secoue, en ses vastes élans,
Tout le sombre troupeau qui s'attache à ses flancs.
Parfois il semble mort, et, comme une liane,
Laisse flotter son cou sur l'onde diaphane,
Puis relève, soudain, par un jet furieux,
Sa tête de serpent qui siffle dans les cieux.
Rapide, inévitable, il saisit, sous les nues,
Entre ses longues dents leurs ailes étendues,
Prend les corps dans ses plis, ou, glissant par dessous
Du bout de son museau fouille leurs ventres mous.
L'espace retentit de plaintes enrouées,
Et, piquant le sommet des vagues remuées,
Le sang noir, goutte à goutte, éparpillé dans l'air,
De globules visqueux tache le golfe clair.
Mais comme au pied des monts, lorsque le vent d'orage
Écorche le sol dur, et fait, sur son passage,
Onduler à longs flots les vallons sablonneux,
La poussière en roulant s'envole par les cieux,
Et de ses tourbillons couvre au loin les campagnes;
Tel, du bord des marais et du flanc des montagnes,
Des buissons, des îlots, des ravins tortueux,
Monte l'essaim plus large et plus tumultueux.
Tous les becs sont tendus, avec leurs dents serrées,
Tous les doigts, allongeant leurs griffes acérées,

Cherchent les yeux du monstre, et si, jusqu'à sa chair,
L'écaille en quelque endroit laisse un chemin ouvert.
Le reptile, ébloui par cette multitude,
Ramasse tout son corps et gonfle sa peau rude,
Puis, poussant vers le ciel un dernier sifflement,
Plonge avec un bruit sourd dans l'abîme écumant.
Les bêtes, çà et là, par la vague bercées,
Flottent, le ventre en l'air et les pattes dressées,
Ou rampent en criant dans les algues du bord;
Tandis que, sur les eaux qui palpitent encor,
Croisant de leurs yeux verts les glauques étincelles,
Les autres, à l'entour, font retentir leurs ailes,
Et, du golfe au ciel bleu tordent, en croassant,
Leur spirale sans fin qui va s'élargissant!...

III

Comme les airs sont doux! comme le ciel rayonne!
Tout tressaille à la fois! tout fleurit! tout bourgeonne!
Et des halliers épais s'échappe, par moments,
Un long flot de parfums et de bourdonnements.
Dans les rameaux touffus sonnent des voix nouvelles;
Sur les immenses nids battent les grandes ailes;
Le monde, enveloppé d'un sourire joyeux,
Reluit au soleil clair, et la vie en tous lieux
Étale, adoucissant la rudesse des formes,
Sa pompe gigantesque et ses grâces énormes.

Tout est calme et splendide, et porte la beauté
Dans sa force première et sa sérénité!
Le bananier puissant, qu'aucun souffle n'incline,
Sous l'ombre d'une feuille abrite une colline,
Et les lourds papillons d'azur et de carmin,
Au bord des grandes fleurs, se posant en chemin,
Répandent avec bruit, sur la mousse sauvage,
Les calices profonds où tient l'eau d'un orage.
Partout, l'orchis vivace, à l'écorce monté,
Des antiques rameaux couvre la nudité.
Au tronc rugueux des pins flottent des grappes roses,
Et, secouant à l'air ses corolles écloses,
La liane se roule en cercles tortueux,
Tandis que, par endroits, un cycas monstrueux
Fait jaillir en bouquet, de ses bulbes ouvertes,
Des feuillages légers comme des plumes vertes.

Cependant l'araignée, au pied maigre qui fuit,
Noire, épaisse, velue, attentive à tout bruit,
D'une montagne à l'autre étend ses longues toiles,
Où la rosée éclate en humides étoiles.
Et, l'aile embarrassée aux mailles des réseaux,
Comme des moucherons se prennent les oiseaux.
Sur les sables luisant de baves argentées,
Des limaçons bossus, aux cornes dilatées,
Se trainent lentement; les fourmis, en troupeaux,
Par d'obliques sentiers gravissent les coteaux,
Tirant avec effort, vers leurs greniers en cônes,
La datte violette et les bananes jaunes.

Sous le dôme plissé des larges champignons,
Dorment les grands lézards et les caméléons;
L'abeille au creux d'un cèdre a bâti ses cellules;
Aux pointes des roseaux tremblent les libellules;
Mille essaims bruissants qui prennent leur essor,
Tourbillonnent, dans l'air, comme un nuage d'or.
Des roches de mica les cimes à facettes
Près des mornes granits font briller leurs paillettes;
Et la terre féconde, ouvrant son sein vermeil
Pour aspirer la vie et boire le soleil,
Montre, de place en place, à travers sa peau sombre,
Ses os de marbre dur et ses veines sans nombre.

Mais, au-dessus des bois, l'un l'autre s'appelant,
Deux oiseaux d'écarlate, au vol étincelant,
Se suivent dans les cieux, fendant avec leurs ailes
De l'espace azuré les vagues éternelles,
Puis, glissant de la nue, ainsi qu'un large éclair
S'abattent, à grand bruit, sous le feuillage vert!...
Le cri rauque et perçant de leurs gorges gonflées
Expire mollement en cascades roulées;
Leurs yeux ronds semblent d'or, mille frissons joyeux
Font, sur les sables fins, palpiter leurs pieds bleus,
Et, dans le tourbillon des ailes qui frémissent,
Leurs becs impatients se cherchent et s'unissent.
L'air est chaud, le ciel lourd, de moment en moment,
Les buissons autour d'eux, s'écartent lentement,
Et l'on voit flamboyer leurs plumages superbes,
Comme un rouge incendie, entre les hautes herbes!...

IV

La nuit, comme une mer, s'étale dans les cieux.
Seul, le faîte indécis des bois silencieux
Se découpe, plus noir, sur l'immensité sombre,
Et la forme et le bruit vont s'effaçant dans l'ombre...
Parfois, épanouie à l'horizon lointain,
Une étoile s'entr'ouvre et se ferme soudain,
Et la terre, étouffant sous les ténèbres lourdes,
Soulève son flanc large avec des rumeurs sourdes.
Pourtant une lueur, vague et douteuse encor,
Du firmament obscur vient effleurer le bord,
Et la lune d'argent, qui dans les ombres nage,
S'élève, par degrés, de nuage en nuage,
Faisant neiger au loin, comme des flocons blancs,
Sa lumière glacée aux reflets vacillants,
Qui, sur les vallons creux et les grands promontoires,
Palpite, en s'accrochant aux aspérités noires.
Comme un monde inconnu qui se dévoilerait,
Toute la plaine alors sous les cieux apparait :
Pré large, où cent ruisseaux croisent leurs folles courses,
Nénufars endormis sur le cresson des sources,
Étangs silencieux, tout hérissés de joncs,
Où les oiseaux pêcheurs ont cessé leurs plongeons.
Mais parmi les roseaux, dressant sa taille énorme

Dont un rayon de lune ébauche au loin la forme,
Une bête velue, et qui souffle toujours,
Rumine gravement sur ses quatre pieds lourds.
Sa crinière foncée a des touffes profondes
Qui flottent, à son dos, comme de noires ondes;
Sa tête est formidable; à chacun des côtés
Tombe une oreille large, en flocons argentés;
Comme un double croissant, deux défenses d'ivoire,
Du mufle qui s'allonge écartant la peau noire,
Se tordent vers les cieux; et, pendue en avant,
La trompe monstrueuse oscille dans le vent.
Son gros ventre, fouetté par les herbes humides,
Sous la brise qui passe ondule avec des rides,
Et l'ombre de son corps tremble sur les gazons
Tandis que, se courbant aux vagues horizons,
Le sommet inégal des collines lointaines
Semble un troupeau difforme accroupi dans es plaines.

C'est une nuit tranquille où la nature dort.

Tout à coup, réveillé par quelque vent plus fort,
Le monstre se remue, et roidit, dans la brume.
L'effrayante longueur de sa trompe qui fume;
Puis son cri large et dur, qui traverse les airs,
Se roule, en mugissant, par les vallons déserts.
On entend à ce bruit, dans les glaïeuls sauvages,
Palpiter mollement les vastes marécages,
Où les lézards glacés et les lourds pélicans
Font, sous leur ventre épais, sonner l'eau des étangs.

Le monstre beugle encor; soudain battant des ailes
Mille oiseaux inquiets sortent des buissons frêles;
Ils viennent à l'entour, par le somme engourdis,
Heurter leur vol aveugle à ses flancs arrondis;
Tout se lève à la fois dans les clairières sombres,
Et, sur le bord du ciel, passant comme des ombres,
Là-bas des cerfs géants, aux bois démesurés,
Dans le brouillard douteux bondissent effarés!...

Voilà que s'éveillant, sous les étoiles pâles,
L'horizon montueux tremble par intervalles;
Et les mornes coteaux, de leur base arrachés,
Se suivent lentement parmi les joncs penchés!...
La plaine, sous leur poids, s'ébranle tout entière;
On dirait des pieds lourds qui marchent sur la terre,
Et qui frappent ensemble à coups multipliés...
L'eau jaillit des marais, et les bambous, pliés
Comme sous un grand vent, craquent par les campagnes!..
Elle vient! elle vient! la troupe des montagnes!...
Et dans les longs détours du sombre défilé,
Chaque cime est vivante, et les monts ont beuglé!

V

O mondes disparus! ô siècles! ô ruines!...
Comme le voyageur au versant des collines
S'arrête, et voit sous lui s'allonger à la fois
Les vallons frémissants, les fleuves et les bois...

Science universelle! immuable pensée,
A vos plus fiers sommets mon âme s'est bercée,
Et, cherchant du passé les chemins inconnus,
Sur vos rochers glissants j'ai posé mes pieds nus!

J'ai vu, j'ai vu sous moi, comme une mer qui passe,
La vie, aux mille bonds, se rouler dans l'espace,
Et, ruisselant encor des baisers maternels,
Tous les mondes sortir de ses flots éternels.
Au choc des océans, aux éclats du tonnerre,
L'être tumultueux étreignait la matière,
Tandis que, partageant les générations,
Les déluges tombaient sur les créations,

Toute forme s'en va, rien ne périt, les choses
Sont comme un sable mou, sous le reflux des causes.
La matière mobile, en proie au changement,
Dans l'espace infini flotte éternellement.
La mort est un sommeil, où, par des lois profondes,
L'être jaillit plus beau du fumier des vieux mondes.
Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux,
Et ce néant d'un jour, qui s'étale à nos yeux,
N'est que la chrysalide, aux invisibles trames,
D'où sortiront demain les ailes et les âmes.

Comme un germe fatal par la vague apporté,
Au bord des grandes eaux quand l'homme fut jeté,
Il roula, vagissant, sur la plage inconnue.
La pluie aux flots glacés inondait sa peau nue,

Et la foudre sonore, en passant dans les airs,
Frappait son large front de ses rouges éclairs.
Les fleuves gémissaient dans les vastes campagnes,
Les animaux hurlaient au sommet des montagnes;
Parfois, le ciel immense, éteignant son flambeau,
Sur son sein haletant pesait comme un tombeau,
Et, tout autour de lui, tels que des geôliers sombres,
Les éléments grondaient dans le gouffre des ombres,
Tandis qu'à l'horizon noir et silencieux,
Des astres palpitants s'ouvraient comme des yeux.
Il se traina d'abord, sous les forêts désertes,
Dont les dômes flottaient comme des tentes vertes;
Puis, quand la faim première aboya dans ses flancs,
De l'yeuse sauvage il secoua les glands;
Arrachant aux bambous la liane en spirales,
Il serra sous ses pieds l'écorce des sandales;
Et, pour tout vêtement, sur son dos large et fort
Attacha des grands bœufs la peau fumante encor.
Il s'étendait, la nuit, sous les cavernes creuses.
Là, durant le frisson des heures ténébreuses,
Peuplant de son effroi l'immensité des cieux,
Dans le bois et la pierre il se tailla des dieux,
Fit couler sur leur corps la graisse des génisses,
Et, tout noircis déjà du feu des sacrifices,
Les prit pour compagnons de ses rudes travaux,
Quand sur le flanc des monts il poussa ses troupeaux.
Longtemps, pasteur nomade, il marcha par le monde,
Déployant au soleil sa maison vagabonde,
Tandis qu'à ses côtés les chameaux, à genoux,

Dans la citerne fraîche allongeaient leur col roux.
Lorsque la nuit bleuâtre avait tendu ses voiles,
Il suivait, par les cieux, le troupeau des étoiles,
Et, dans sa langue étrange, aux sons rauques encor,
Du nom de ses béliers nommait les astres d'or!...
Parfois, au bruit lointain des ondes cadencées,
Sentant battre en son cœur l'aile de ses pensées,
Il allait éveillant, sous son souffle amoureux,
La musique endormie au fond des roseaux creux.
Il se penchait, parfois, sur la berge des rives,
Rayant le sable fin de lignes fugitives,
Et la vague, et les vents, emportaient par lambeaux
L'écriture mêlée aux traces des oiseaux.

Un jour, il s'arrêta, secouant sur le monde
La poudre et la sueur de sa course inféconde,
Et, dans la liberté de son droit souverain,
Bâtit sa tente en marbre et ses dieux en airain.
Il fit monter ainsi, jusqu'aux régions pures,
Le formidable orgueil de ses architectures,
Et les astres, passant sous les chapiteaux lourds,
Comme de blancs oiseaux planaient au front des tours.
La cité, fourmillante et de tumulte pleine,
Enferma dans son mur la montagne et la plaine;
Comme un serpent captif, le fleuve aux mille bonds
Se tordit écumeux sous l'arche des grands ponts,
Et les larges vaisseaux, fendant les flots rebelles,
S'échappèrent du port en déployant leurs ailes!...
Il partit avec eux, par la brise emporté;

Seul, perdu dans la brume et dans l'immensité,
Il visita les mers en prestiges fécondes,
Les îlots merveilleux qui flottent sur les ondes,
La sirène chanteuse, et les monstres marins
Dont les naseaux bruyants sont hérissés de crins.

Il entendit alors dans sa force superbe
Hennir les passions, comme un troupeau dans l'herbe,
Et son cœur qui palpite, enflé de sang vermeil,
Sentit descendre en lui les flammes du soleil.
Il aima les tambours, les clairons, les cymbales,
La bataille emportée au dos blanc des cavales,
L'assaut qui monte aux murs avec ses doigts sanglants,
Les peuples écrasés sous les palais croulants,
Et la mêlée ardente, aux étreintes si fortes
Que la terre oscilla sous le pied des cohortes,
Et que l'explosion de l'humaine fureur
Des vastes océans étouffa la clameur!...

Le monde était vaincu, le ciel restait encore :
Comme le bûcheron, dans la forêt sonore,
Fait rouler à ses pieds les chênes monstrueux,
Une hache à la main, l'homme émonda ses dieux.
L'idole, chancelant sous les secousses fortes,
Vit crouler ses bras lourds tels que des branches mortes,
Et ses dents de granit, rouges de sang humain,
Comme des glands tombés jonchèrent le chemin.
La Peur aux yeux béants, pâle fille des ombres,
S'échappa, pour toujours, des sanctuaires sombres,

Et l'Homme, offrant son culte aux molles voluptés,
Se refléta lui-même en ses divinités.
Ce fut le temps heureux des blanches colonnades,
Quand sonnait, sur les monts, l'évohé des ménades,
Et que l'artiste grec, sous son marteau pieux,
Du marbre étincelant faisait jaillir des dieux.
Toute religion, soumise et désarmée,
Fut dans la grâce humaine à jamais enfermée,
Et le poète, ému par les rythmes divers,
Fit un Olympe entier du trop plein de ses vers.
Mais ces divinités que la raison assiége,
Fondirent sur l'autel comme des blocs de neige,
Ne laissant après soi, parmi les nations,
Que la froideur du dogme et des abstractions.
Bientôt, désabusé des antiques sagesses,
L'homme endormit son âme au roulis des ivresses,
Et, sur des couches d'or, parmi les bateleurs,
Fit trôner son ennui tout couronné de fleurs.
Formidables festins, où les peuples esclaves
En cadence funèbre agitaient leurs entraves,
Quand la prostituée, une patère aux doigts,
Buvait les pleurs du monde à la table des rois.
Les grands cirques lointains, où beuglaient les chairs vi
Envoyaient des clameurs jusqu'au lit des convives,
Et, mêlée aux parfums du banquet frémissant,
Parfois comme un vent chaud passait l'odeur du sang.

C'est alors que, penché sur sa débauche sale,
L'homme vomit son âme aux pavés de la salle,

Et dans les passions se vautra sans pudeur,
Comme débarrassé du fardeau de son cœur.
La pâle humanité, dans sa stupeur immonde,
Sans courage et sans foi, s'accroupit sur le monde,
Étalant au soleil toutes ses nudités,
Telle qu'un lépreux maigre aux portes des cités.
L'espoir était tombé dans les cœurs en ruines,
Les sages impuissants reniaient les doctrines,
Et l'univers, fétide ainsi qu'un mauvais lieu,
Ne put être lavé que par le sang d'un dieu!

Sous le gibet sacré d'où la lumière tombe,
L'homme, tout ébloui, se dressa dans sa tombe,
Et, le regard fixé sur les sommets lointains,
Traînant comme un linceul sa robe des festins,
Il marcha vers le jour! Les pierres inégales
Mordirent ses pieds blancs à travers ses sandales,
Et, du passé profane expiant la douceur,
Il sua, comme Dieu, sa sanglante sueur.
Il broya sous le fer, il tordit dans les flammes
Sa chair, humide encor des voluptés infâmes,
Et de sa main luisante arrachant les anneaux,
Livra ses ongles vifs aux pinces des bourreaux.
Pour la première fois, sa pensée agrandie
Comprit l'enivrement des pleurs, la mélodie
Des sanglots éternels, et, comme en un bain fort,
Martyr voluptueux, il plongea dans la mort.
La Mort!... il se pâma dans ses caresses rudes,
Sur son grabat d'ermite, au fond des solitudes;

Comme un dernier espoir, il la vit tour à tour,
Dans ses rêves la nuit, dans ses pensées le jour,
Et, pour hâter le temps des promesses meilleures,
Mit dans ses doigts osseux le sablier des heures.

Parfois, de la montagne il descendait pieds nus,
Prêchant la loi nouvelle aux peuples inconnus;
Les guerriers s'arrêtaient, au fort de la bataille,
Le chef aux longs cheveux courbait sa haute taille,
Et, dressé sur le monde, avec ses bras ouverts,
L'arbre du grand supplice abrita l'univers.

On vit naître bientôt, tels qu'une aube affaiblie,
Des siècles pleins de brume et de mélancolie,
Où seule au fond des cœurs la foi veillait encor,
Comme sous les arceaux tremble une lampe d'or.
Dans le bourdonnement des longues sonneries,
Les peuples enfantins berçaient leurs rêveries,
Et, déposant au seuil tout souvenir mortel,
Engourdissaient leur âme aux parfums de l'autel.
Pareille au jour douteux qui, dans les cathédrales,
Tombe des vitraux peints sur le granit des dalles,
La blanche Vérité n'arrivait aux esprits,
Qu'à travers la loi sainte et les dogmes écrits,
Crépuscule sans fin, baigné d'éclairs mystiques,
Où les choses prenaient des formes fantastiques!...
Mais l'Homme manqua d'air, l'homme étouffa d'ennui,
Et, repoussant le dieu qui s'attachait à lui,
Du temple à deux battants ouvrit les portes sombres!...

Un flot bleu de soleil illumina les ombres,
Et, debout sur le seuil, jetant au loin ses yeux,
Il but à pleins poumons le vent libre des cieux.
Le monde bruissait comme un essaim d'abeilles,
L'avenir se levait dans des teintes vermeilles...
Il s'élança d'un bond vers les destins nouveaux;
Là, préludant sans peur à ses rudes travaux,
Il brisa, pour toujours, les croyances bénies
Sous le marteau fatal des grandes ironies,
Et sa rébellion, comme un vent furieux,
Emporta dans l'oubli le dernier de ses dieux!
Pareil au noir mineur qui marche sous la terre,
L'Homme accrocha sa lampe au fond de tout mystère,
Et, pour trouver le mot du Fatum souverain,
Il fit passer le monde à son creuset d'airain;
Ses fourneaux où, la nuit, grinçaient des feux sonores,
Allumaient tout à coup de lugubres aurores,
Tandis qu'on entendait, dans l'ombre des cités,
Râler entre ses bras les éléments domptés.
Alors, sur ton sein nu posant sa main brutale,
Nature, il déchira ta robe virginale!
Sentinelle immobile au bord des cieux profonds,
Épiant le chemin des astres vagabonds,
Du bout de son compas, sur les nocturnes voiles,
Comme des papillons il piqua les étoiles.
Puis, un jour qu'il rêvait, penché sur les flots verts,
Il crut voir dans la brume un second univers,
Et tira, tout joyeux, de la vague féconde
Son filet ruisselant où s'était pris un monde.

Chaque heure eut sa conquête et son but glorieux.
La foudre le gênait, il l'arracha des cieux!
Il en fit la colombe aux messages fidèles,
Qui prit ses volontés sous le feu de ses ailes.
Le grand fleuve, oublieux des loisirs nonchalants,
Tourna sa meule lourde aux rouages sifflants;
Et la flamme rapide, à son char attelée,
D'un hennissement clair éveillant la vallée,
Plus loin que la montagne et que l'horizon bleu,
Dans un nuage épais l'emporta comme un dieu!

L'homme connut sa force, et, secouant ses chaînes,
Poussa le cri joyeux des libertés humaines,
Sous les débris du temple écrasa les pavois,
Et pesant dans sa main la couronne des rois,
Sur la poudre du sol que son sang a trempée,
Il écrivit ses droits du bout de son épée,
Et pour juger sa cause évoqua sans remords,
Ainsi qu'un grand sénat, l'ombre des siècles morts.
Il fut libre, il fut maître. O misère! ô démence!
Cercle mystérieux qui toujours recommence!
Voilà que, maintenant, vieillard au front pâli,
Dans la satiété de son œuvre accompli,
Ployé sous le fardeau de ses six mille années,
Il s'arrête, inquiet, au bord des destinées!...
Sa raison l'épouvante et sa croyance a fui!
Sous le soleil qui baisse il marche sans appui,
Et son âme débile, où l'espérance est morte,
Comme un vaisseau perdu flotte au vent qui l'emporte!

Seul, le sage est debout, au seuil de sa maison,
Et d'un long regard triste il cherche à l'horizon,
S'il ne voit pas venir, du côté de la terre,
Le dernier ouragan plein du dernier tonnerre.
Déjà, sentant le jour de ses convulsions,
Le vieux chaos mugit sous les créations;
La nature en travail écume dans sa chaîne,
Et le vent inconnu qui souffle de la plaine,
Comme ce cri d'adieu que l'Égypte rêva,
Passe sur les cités, disant : « L'homme s'en va!... »

C'est le commencement de la grande agonie!
Mourons! Les temps sont clos et la tâche est finie.
Montez tous à la fois, océans irrités!
Astres, détachez-vous des cieux épouvantés!
Et vous, formes de l'être, à jamais disparues,
Gigantesques débris que heurtaient les charrues,
Pressez-vous sous la terre, et dans vos lits poudreux
Faites-nous une place, ô frères monstrueux!...

VI

Tout ce qui fut la terre a disparu dans l'onde;
Les grands flots ont roulé sur le sommet des monts,
Et le vieux lit des mers, où germe un autre monde,
Sous le soleil nouveau sèche ses noirs limons.

Des peuples qui vivaient les clameurs sont éteintes ;
Un bruit mystérieux frissonne dans les airs ;
L'éternel océan, de ses molles étreintes,
Caresse le berceau du naissant univers.

Près de la tombe immense où dort la race humaine,
Cherchant dans les débris un nid pour ses amours,
La nature s'éveille, impassible et sereine,
Et le Temps sans pitié recommence les jours !

Comme un grand nénufar, le soleil immobile
Sur les vagues de l'air entr'ouvre sa beauté,
Et son calice d'or fait, dans l'azur tranquille,
Tomber la transparence et la sérénité.

La lumière, en tous lieux, semble une eau qui circule,
Les contours sont noyés dans les rayonnements,
Et le jour sans nuage est comme un crépuscule,
A force de splendeurs et d'éblouissements.

Sur le monde enivré glisse une haleine chaude ;
On dirait qu'on entend, au réveil matinal,
Quand les bois font vibrer leurs feuilles d'émeraude,
Sonner joyeusement des notes de cristal.

L'escarboucle flamboie aux crêtes des collines,
De rubis empourprés les vallons sont couverts.
La brise, en balayant le sable des ravines,
D'or et de diamants poudre les gazons verts.

Le fleuve diaphane, où boivent les gazelles,
Comme un souffle subtil effleure les roseaux,
Et son lit de topaze, aux blondes étincelles,
Semble un feu pétillant qui brûle sous les eaux.

O splendide univers qu'ont rêvé les vieux âges!
Le monde a fait un pas, tout ensemble a monté,
L'être, comme un oiseau, plus libre dans ses cages,
Jette au soleil levant un cri de volupté!...

L'arbre frémit d'amour sous son écorce grise;
La sève a, comme un sang, des battements joyeux;
Et répétant le mot apporté par la brise,
Les feuillages émus chuchotent dans les cieux.

Des prés, des ruisseaux clairs, des corolles écloses
Les aromes flottants s'échappent à la fois;
Dans les parfums épais monte l'âme des choses,
L'air s'emplit de rumeurs et de confuses voix;

Entr'ouvrant leurs yeux d'or, mille fleurs éveillées
Regardent doucement à travers les buissons,
Pendant que les oiseaux, sous les branches mouillées,
Pour le maître attendu commencent leurs chansons.

Il vient dans la lumière! il vient dans l'harmonie!
A l'horizon lointain sa grande ombre a passé;
Et, le sentant venir, la terre rajeunie
Tremble comme la vierge au bruit du fiancé!

Il bondit sur les monts, tel qu'un chamois rapide,
Il nage dans l'azur, aux grands aigles mêlé,
Il marche au fond du fleuve, et sa forme splendide
Luit à travers les flots comme un ciel étoilé.

Son front calme est pareil à la mer sans tempête;
Un son mélodieux de ses lèvres a fui,
Et, comme la crinière ardente des comètes,
Ses cheveux flamboyants trainent derrière lui.

Sur ton aile, ô désir, il franchit la distance;
Un regard de ses yeux perce l'immensité;
Il a l'instinct sublime et la sagesse immense,
Sa force est dans sa grâce et dans sa volonté.

A l'être universel il va trempant sa vie!
Ses sens multipliés font son esprit meilleur,
Et le débordement de son âme ravie
Retourne, en flots d'amour, au monde extérieur.

O terre, il a compris tes clameurs éternelles,
Il sait quels mots profonds tu caches ici-bas,
Sous ce langage obscur des choses naturelles
Qu'avec ses sens grossiers l'homme n'entendait pas.

Il marche, comme un roi, par les belles campagnes,
Montre aux daims haletants les ruisseaux écartés,
Fait un signe à l'abeille, ou va sur les montagnes
Calmer le grand combat des lions irrités.

Il a pour compagnons des animaux superbes
Qui, sur les sables fins, suivent ses pas aimés;
Et la petite fleur se hausse dans les herbes,
Pour lui dire en passant ses rêves embaumés.

Le monde est son ami, n'étant pas son esclave;
Des éléments jaloux la colère s'endort;
Sur le cratère obscur où glapissait la lave,
Des essaims bourdonnants tournent en cercles d'or.

Les troupeaux, répandus dans les grands pâturages,
Du maître inassouvi, ne craignent plus la faim;
Seul le souffle du soir, agitant les feuillages,
Fait tomber les fruits mûrs aux gazons du chemin.

De lumière et d'amour la vie est altérée :
Joyeuse, elle s'assoit à son banquet vermeil,
Et dans le bleu saphir de la coupe éthérée
Boit, comme un miel divin, les rayons du soleil.

Salut! être nouveau! génie! intelligence!
Forme supérieure, où le dieu peut tenir!
Anneau mystérieux de cette chaîne immense
Qui va du monde antique aux siècles à venir.

A toi les grands secrets qui, dans l'ombre et le vide,
Échappaient, comme un rêve, à l'Homme épouvanté.
A toi les doux pensers glissant au front limpide,
Comme des cygnes blancs sur un lac argenté.

A toi les bois touffus, les coteaux, les vallées,
Et tout ce qu'on regrette avec de vains efforts,
Lorsque le souvenir des heures écoulées,
A travers les tombeaux, filtre au cœur froid des morts.

Ce n'est pas le vent seul, quand montent les marées,
Qui se lamente ainsi dans les goëmons verts,
C'est l'éternel sanglot des races éplorées!
C'est la plainte de l'Homme englouti sous les mers!

Écoute ces clameurs de l'océan sans bornes
Qui raconte à la nuit ses épouvantements.
Tu frémiras un jour, quand, sur les grèves mornes,
La vague apportera nos pâles ossements.

Ces débris ont vécu dans la lumière blonde.
Avant toi, sur la terre, ils ont marqué leurs pas.
Contemple avec effroi ce qui reste d'un monde,
Et d'un pied dédaigneux ne les repousse pas!

C'était le peuple ardent, la race échevelée
Qui lançait son désir à l'assaut de tes droits.
Pour atteindre d'avance à ta sphère étoilée,
Nos cœurs impatients brisaient nos corps étroits.

Nous les voulions aussi, tes destins magnifiques!
Pour loger ton bonheur, ô frère glorieux,
Le penseur a bâti des cités pacifiques,
Le poète a rêvé des îlots merveilleux.

Ils allaient réveillant les âmes assoupies;
Ils montraient de la main l'horizon souhaité,
Et sous le manteau d'or des saintes utopies
Le monde à son déclin couvrait sa nudité.

Ils ont bu la ciguë et vidé les calices,
Sur le gibet infâme on a cloué leurs chairs;
Mais ils te souriaient au milieu des supplices,
Et sont morts l'œil fixé sur ton calme univers.

Ne les méprise pas! Les destins inflexibles
Ont posé la limite à tes pas mesurés:
Vers le rayonnement des choses impossibles
Tu tendras, comme nous, des bras désespérés.

Ne les méprise pas! Tu connaîtras toi-même,
Sous ce soleil plus large étalé dans tes cieux,
Ce qu'il faut de douleur pour crier un blasphème,
Et ce qu'il faut d'amour pour pardonner aux dieux!

Tu n'es pas le dernier! D'autres viennent encore
Qui te succèderont dans l'immense avenir!
Toujours, sur les tombeaux, se lèvera l'aurore,
Jusqu'au temps inconnu qui ne doit pas finir.

Et quand tu tomberas sous le poids des années,
L'être renouvelé par l'implacable loi,
Prêt à partir lui-même au vent des destinées,
Se dressera plus fort et plus brillant que toi!

MELÆNIS

CONTE ROMAIN

A Gustave Flaubert.

MELÆNIS

CONTE ROMAIN

CHANT PREMIER.

De tous ceux qui jamais ont promené dans Rome,
Du quartier de Suburre au mont Capitolin,
Le cothurne à la grecque et la toge de liu,
Le plus beau fut Paulus — c'est ainsi que se nomme
Le héros de ces vers — et je vous dirai comme
Il fut d'un sénateur le produit clandestin.

« Tout beau ! » — dit le censeur, aux poses magistrales,
« Un héros clandestin ? c'est une indignité ! »
L'auteur n'est pas de ceux qui cherchent les scandales,
Mais depuis Romulus, bien d'autres l'ont été !
Qui compta les baisers, aux temps des saturnales ?
Qui dira les secrets des belles nuits d'été ?

La faute en est peut-être au soleil d'Italie,
Aux parfums inconnus qui, sur le Tibre épars,
Avec le vent du soir montent au Champ de Mars.
Mais il faudrait plutôt s'en prendre à la folie
Qui veut que, chaque jour, notre ville s'oublie,
Comme une courtisane, aux débauches des arts!

Sans doute il est bien doux de voir danser Bathylle,
Aux sons entrecoupés des flûtes de Sicile,
Et, sous la lampe d'or aux mobiles rayons,
Luire le frein d'argent que mordent les lions;
Mais garder sa pudeur est chose difficile,
Quand on la fait asseoir parmi les histrions.

Caton n'avait pas tort : je sais plus d'une femme
Qui de l'hymen, au Cirque, égara le lien;
Là, j'ai vu s'allumer de longs regards de flamme,
Là, plus d'un pied charmant vint effleurer le mien;
Tous ces jeux, en un mot, sont un usage infâme.
Si j'étais empereur, je n'y changerais rien!...

Donc il était bâtard, — à quoi bon vous le taire? —
Sans famille, et pourtant, vivait aux rois pareil.
Qu'importe le berceau, quand l'Olympe est vermeil,
Et que d'un pied hardi l'on peut frapper la terre?
Le fleuve ne sait pas quelle source est sa mère.
L'aigle a perdu son nid quand il monte au soleil!

Paulus avait vingt ans; noble et beau de figure,
Il laissait son destin flotter à l'aventure
Comme sa toge; au reste, il suivait les rhéteurs,
Et se souciait peu de savoir les auteurs
De ses jours, dormant bien aux bouges de Suburre,
Et soupant quelquefois mieux que les sénateurs.

C'est un métier charmant et bien digne d'envie,
Par Castor et Pollux! quoi qu'en disent les vieux,
Que de polir des mots le tour ingénieux,
Et de tordre la phrase avec sa fantaisie,
Comme un serpent marbré dont un jongleur d'Asie
Roule autour de ses flancs et déroule les nœuds.

D'ailleurs notre héros avait en abondance
Toutes les qualités que marquent les auteurs :
L'œil ferme, le poumon solide, la prestance
Du corps, et la vertu qu'il faut aux orateurs;
De façon qu'il savait, selon la circonstance,
Toucher par le pathos, ou plaire par les mœurs.

Nul ne sut plus à point déchirer sa tunique,
Hérisser ses cheveux à la manière antique,
Tordre ses bras dans l'air, et de l'émotion
Passer à l'ironie, avec gradation;
Véhément dans la preuve, âpre pour la réplique,
Et, d'après le sujet, réglant la passion.

Le vieux Polydamas, son maître en éloquence,
Malgré ses cheveux blancs, je le dis entre nous,
S'il n'en eût été fier, s'en fût montré jaloux;]
En somme il l'adorait, l'ayant vu, dès l'enfance,
Chaque jour, à ses pieds, écouter en silence,
Grave, le style en main, la tablette aux genoux.

Quant au docte Paulus, son âme était remplie
Par deux affections, Polydamas d'abord,
Puis une vieille femme, à la face jaunie,
Au front ridé, venant, je crois, de Campanie,
Sorcière, c'est tout dire, et qui, sans nul effort,
Aux lignes de la main, lisait l'arrêt du sort.

Staphyla fut son nom. Vous narrer quelle cause
Avait ainsi courbé cette tête morose,
D'abord c'est difficile, et puis c'est un talent
De ne pas dire tout dès le commencement;
Horace, dans ses vers, recommande la chose,
Et je l'estime trop pour agir autrement.

Pourtant vous apprendrez que la vieille Staphyle,
Comme son propre enfant avait nourri Paulus,
— Sans doute par pitié, car je n'en sais pas plus; —
Elle avait entouré son enfance débile
De tendresse et d'amour; puis dans la grande ville
Un jour l'avait conduit, ses douze ans révolus.

Ils vivaient tous les deux, rhéteur, magicienne,
La phrase cadencée, et le philtre amoureux.
Chez Staphyla surtout, deniers pleuvaient sans peine,
Et, quoi que Tullius en dise, tous les deux,
Quand il se rencontraient sur la voie Appienne,
Se regardaient sans rire et sans baisser les yeux.

Staphyla demeurait au quartier de Suburre,
Tout près de l'Esquilin, dans une rue obscure.
Le bouge était désert et par le temps noirci;
Mais, pour faire au lecteur un chemin raccourci,
Précisément le jour où je prends l'aventure,
Paulus allait la voir, et nous irons aussi.

Lesbie, et vous, Néère, adorables sirènes,
Quand pour voir un amant jeune ou vieux, bel ou laid,
Vous prenez la litière, ou montez les carènes,
D'où vous vient cette ardeur étrange, s'il vous plaît?
Hélas! je sais le fond des tendresses humaines :
Une robe de Tyr, un voile de Milet!

Paulus ne voulait pas de voile, je suppose,
Ni de bracelets d'or, ni de tunique rose;
Sa ceinture était vide, et cet enfant gâté
S'était senti le cœur par l'amour agité;
Or, il allait bon pas, et tandis que je cause,
A la porte déjà ses deux mains ont heurté.

Staphyla vint ouvrir; les barres transversales
Sonnèrent en tombant avec un bruit d'airain,
Et la vieille apparut une torche à la main.
Ses cheveux, çà et là, flottaient sur ses traits pâles,
Une tunique noire enveloppait son sein,
Et, sur son bras livide, un serpent en spirales

Se tordait; la sueur inondait tout son corps;
Elle avait cet aspect effrayant, immobile,
Qu'on voit grandir la nuit, dans un songe fébrile,
Quand arrive aux vivants la visite des morts.
— « Qui m'appelle en ces lieux? » murmura la sibylle.
— « Paulus, » dit une voix qui venait du dehors.

Par un matin joyeux, quand le soleil éclaire
Le grand manteau glacé qui pèse sur l'Etna,
Avez-vous vu parfois un rayon de lumière
Passer, comme un sourire, aux lèvres du cratère?
Tel, sous ses blancs cheveux, le front de Staphyla
Resplendit tout à coup, quand Paulus lui parla;

Et lui tendant la main : — « Tu peux entrer, » dit-elle,
« Nous n'avons pas ici de mystères pour toi;
« Enfant, tu viens bien tard! Quelle cause t'appelle?
« Tu m'oubliais, Paulus, et tu vivais sans moi!... »
Paulus sentit des pleurs lui mouiller la prunelle,
Et jeta sur Staphyle un regard plein d'émoi.

Elle était, en effet, bien pâle et bien cassée;
Quelque poids effrayant, amour, haine ou remords,
Avant l'âge, sans doute, avait usé son corps,
Et ployé sans retour sa jeunesse brisée.
— Terre, il est des vivants dont la vie est passée!
Tombeaux, vous n'avez pas tout le peuple des morts!

Côte à côte, ils marchaient. La salle était immense.
Sur le pavé sonore, on entendait le bruit
De leurs pas inégaux se perdre dans la nuit;
La lampe, sous la voûte, en fumant se balance,
Des ailes battent l'air; des yeux ronds, en silence
Regardent le rhéteur que la vieille conduit.

De bizarres contours, des formes inconnues
Rampent confusément sur les murailles nues;
Squelettes grimaçants qui se donnent la main,
Poignards ensanglantés, cyprès, coupes d'airain,
Plantes aux sucs mortels de Colchyde venues,
Et le jaune safran et le pâle cumin.

Tout se mêle et s'agite; une flamme bleuâtre
Siffle sur les charbons et sautille dans l'âtre;
Un renard aux longs poils glapit au coin du feu,
L'eau lustrale frissonne en son vase d'albâtre,
Le serpent se tortille; on dirait qu'en ce lieu,
Paulus est un ami que l'on connait un peu.

La caverne s'ébat; la sorcière est joyeuse.
Hélas! son cœur aussi, retraite ténébreuse,
Dans ses mille recoins, voit ramper, loin du jour,
Tout un monde hideux qui grouille en son séjour,
Rêves morts, noirs pensers, vengeance tortueuse;
Mais, quand Paulus arrive, elle en fait de l'amour!

A l'ombre du foyer, sur un vieux banc de chêne,
Ils s'assirent longtemps, groupe mystérieux
Que la torche rougeâtre éclairait de ses feux.
Paulus était charmant, sous sa toge de laine;
Staphyle souriait, et respirant à peine,
L'entourait tout entier d'un regard de ses yeux.

Puis, sur ses cheveux noirs posant sa main flétrie,
Comme fait une mère auprès de son enfant,
Elle lui rappelait les jours de Campanie,
Les rires et les pleurs, à l'aube de la vie,
Tous ses rêves passés; — mais le point important
C'est que Paulus avait vingt drachmes en partant!

Il allait, et ses pieds, sur les pavés antiques,
Jetaient un bruit étrange à l'écho des portiques;
L'ombre silencieuse ondulait alentour;
Tout dormait, hors ces feux, étoiles impudiques,
Qu'on voit trembler en foule au fond du carrefour,
Foyers étincelants où veille, nuit et jour,

Comme à ceux de Vesta, la prêtresse éternelle,
La Débauche au sein nu, posant en liberté
Ses deux pieds triomphants au front de la cité!
Rayons du temple immense où viennent pêle-mêle
Les hommes et les dieux s'abriter sous ton aile,
O puissance inconnue, ardente Volupté!

Il allait, il allait; dans leur cellule assises,
Des femmes en passant l'appelaient de la main;
Parfois on entendait monter un chœur lointain,
Et le rouge fanal que tourmentent les brises
Faisait danser aux murs des formes indécises.
Mais Paulus était sage et suivait son chemin;

Plus sage qu'Hippolyte, à ce que dit l'histoire,
Honorant la vertu comme au temps des aïeux,
— Selon la circonstance et le jour et les lieux; —
Or, sans se retourner, il fendait l'ombre noire,
Ayant, cette nuit-là, pour défendre sa gloire,
Le besoin de dormir et la crainte des dieux.

Mais, outre le *Fatum,* la puissance suprême,
La seule déité que l'on n'adore pas,
Tant de dieux opposés s'attachent à nos pas,
Que l'esprit haletant retombe sur lui-même;
Mercure avec Thémis a d'étranges débats,
Bacchus veut qu'on s'enivre et Vénus veut qu'on aime.

Donc, je ne sais quel dieu vint égarer Paulus.
Les étroits carrefours se succédaint dans l'ombre,
Croisant de toutes parts leurs dédales sans nombre.
Chaque pas qu'il faisait le perdait encor plus,
Comme la mouche prise à quelque réseau sombre,
S'épuise, pour sortir, en efforts superflus.

J'aime la nuit qui tombe en une fraîche idylle,
Et les pasteurs assis sur le bord du ruisseau,
Chantant au clair de lune, ou dormant sous l'ormeau,
Mais je crois qu'un bon gîte, aux champs comme à la ville,
Pour le somme est meilleur que l'herbe de Virgile,
Et tous les beaux gazons où broute le troupeau.

Il est plus triste encor de coucher dans la rue.
Ainsi jugeait Paulus. Il s'était arrêté,
Interrogeant des yeux l'ombre sans cesse accrue,
Quand soudain un doux bruit par la brise porté,
Sons frémissants de luth, voix de femme inconnue,
Vint le frapper au front, comme un souffle d'été.

Je suis désespéré de vous dire la chose;
J'eusse aimé mieux le voir, près du mont Palatin,
Dans le docte faubourg dormir jusqu'au matin.
Mais nous formons des vœux dont le hasard dispose;
Près de là rayonnait un logis clandestin,
Paulus, sans hésiter, heurta la porte close.

« Qui frappe ? - Ouvrez. - Ton nom ? - Qu'importe ! - Tout est plein
« Comme le ventre rond d'un prêtre salien,
« Les chambres et les lits ; une ombre, par Hercule !
« Ne s'y logerait pas ; bonsoir ! » Le vestibule
S'éclaira cependant, et Paulus pensa bien
Que le son des écus lèverait tout scrupule.

Ruisselant de sueur et tout pétri de fard,
Un homme vint ouvrir ; de son regard cupide
Il parcourut Paulus ; son visage blafard
Suintait sous sa peinture, ainsi qu'un mur humide,
Et le myrte, en festons, de sa tempe livide
Montait dans ses cheveux retroussés avec art.

Paulus, pour tout discours, fit sonner sa ceinture,
Prenant avec raison, dans cette conjoncture,
L'exorde insinuant. C'était un orateur
Habile à se plier au goût de l'auditeur.
La cause fut gagnée, et, sans plus de murmure :
— « Les gens se presseront, » dit l'hôte, « entrez, seigneur ! »

Paulus suivit son guide au fond d'un réduit sombre,
Où les lampes mouraient en pétillant dans l'ombre,
Où, sur les lits épars, pêle-mêle étendus,
Hommes, femmes, enfants tordaient leurs membres nus.
Tous criaient, bruissaient, et des buveurs sans nombre
Vidaient les pots d'argile aux cloisons suspendus.

Plus d'un groupe envieux, accroupi sur la terre,
Jetait aux lits trop pleins des regards de colère;
Un poète rêvait, sur son coude engourdi;
D'autres, dans leurs manteaux, se perdaient à demi,
Ou dormaient, appuyés aux murailles de pierre,
En balançant leur front par l'ivresse alourdi.

Mais comme un astre d'or dans la nuit ténébreuse,
Comme la fleur éclose aux fentes des vieux murs,
Une femme était là qui, jeune et radieuse,
Se détachait en blanc sur les groupes obscurs.
D'un sistre recourbé sa main capricieuse,
Comme un essaim d'oiseaux, éveillait les sons purs.

Elle était belle ainsi; la pourpre qui la noue
De sa jambe arrêtait les contours onduleux,
Un sourire flottait de sa lèvre à ses yeux,
Des sourcils longs et noirs couraient jusqu'à sa joue,
Et ses cheveux bouclés, où la brise se joue,
Voltigeaient, sur son front étroit et gracieux.

Sa tunique aux longs plis montait comme un nuage
Autour d'elle, en dansant : le reflet inégal
De la lampe fumeuse ou du jaune fanal
Parfois d'un vif éclair sillonnait son visage;
Et, sur sa gorge nue, un collier de métal
Sonnait comme la grêle en une nuit d'orage.

Retenant son haleine, et la couvant des yeux,
Le Rhéteur palpitait, comme en un songe heureux,
Craignant de réveiller son âme confiante
Et de perdre à jamais la vision charmante;
Quand soudain près de lui, s'arrêtant dans ses jeux,
La danseuse en sueur vint tomber haletante.

Paulus avec un cri la reçut dans ses bras.
Il baisait, éperdu, sa tête parfumée,
Et pressait doucement ses membres délicats.
Se gonflant comme une onde, et de perles semée,
Sa gorge bondissait par la danse animée.
Elle le regardait, et ne lui parlait pas!

Comme nous l'avons dit au début de l'histoire,
Paulus était parfait. Sa chevelure noire
Ondulait sur son front, son regard plein de feu
Étincelait parfois comme celui d'un dieu.
Il avait un sourire aux belles dents d'ivoire :
Ni grand, ni trop petit, il tenait le milieu.

Elle le regardait mollement inclinée,
Puis craintive, et vers lui soulevant ses grands yeux :
— « O jeune homme inconnu, qui t'amène en ces lieux?
« Tu contemples de loin cette troupe avinée,
« Sans boire et sans dormir, et sembles soucieux;
« Apprends-moi ton pays, ton nom, ta destinée!

« Ton sein est large et fort, ton regard plein d'ardeur,
« Es-tu soldat aux camps, ou lutteur dans l'arène?
« Perces-tu, sans pâlir, une poitrine humaine?
« Dit-on, quand tu parais : C'est un gladiateur? »
Paulus, en souriant, prit ses mains dans la sienne :
— « Je sais tuer aussi, » dit-il, «je suis Rhéteur! »

Mot profond, en effet ; j'ignore si la belle
Comprit notre héros, mais il était charmant,
Et présentait à l'œil l'étoffe d'un amant
Solide, — en faut-il plus aux femmes? — « On m'appelle
« Melænis, j'ai vingt ans et je t'aime, » dit-elle.
Pour Paulus, il nageait dans le ravissement.

Advienne que pourra! C'est chose délectable,
Qu'un bon gite la nuit et qu'une fille aimable!
Elle avait sur son cou jeté ses bras de lait :
— Ami, je danserai, si ma danse te plaît,
« Où tes pieds passeront, je baiserai le sable,
« Car tes grands yeux sont doux! Quand ta bouche parlait,

« Je me sentais mourir! Oh! mon âme est blessée
« D'un amour inconnu qui ne s'éteindra pas!
« Parle! Veux-tu quelqu'un qui s'attache à tes pas?
« Qui, le jour, qui, la nuit, t'étreigne en sa pensée?
« Une esclave fidèle, une femme insensée
» Qui donnera son sang pour dormir dans tes bras?

« — Je t'aime ! » dit Paulus. Les lampes dans l'espace
Répandaient çà et là leur reflet incertain
Sur les buveurs couchés parmi les flots de vin.
Chaque groupe dormait immobile à sa place;
La danseuse bondit vers une porte basse,
En faisant au Rhéteur un signe de la main.

Paulus franchit la salle et partit avec elle,
Bénissant les destins qui le servaient ainsi.
Ils montèrent tous deux le long du mur noirci.
Melænis demeurait à la troisième échelle.
Paulus avait vingt ans, Melænis était belle.
— Magnanimes lecteurs, n'en prenez de souci !

CHANT DEUXIÉME.

Aux jardins de César, non loin du Tibre jaune,
Parfois un chêne antique aux beaux feuillages verts
Se dresse; chaque branche, escaladant les airs,
De degrés en degrés autour de lui frissonne,
Et sur son front superbe, ainsi qu'une couronne,
Tremblent les astres d'or et glissent les éclairs.

Ce chêne monstrueux, Titan aux larges hanches,
C'est l'Empire debout dans toute sa hauteur.
Du peuple, tronc rugueux, partent, comme des branches,
Prêtres aux bandeaux saints, consuls aux robes blanches,
L'édile, le tribun, le grave sénateur,
Jusqu'au faite sublime où plane l'empereur.

Mais la racine obscure à la sève fertile
Qui serpente sous Rome et qu'on semble oublier,
C'est plus que le tribun, le consul ou l'édile,
Plus que le sénateur et que le chevalier;
— O muse, prends ton luth, et sous l'archet habile,
Fais redire aux échos le nom du cuisinier!

Le consul, en un jour, peut sortir d'un suffrage,
Le caprice des camps forge les empereurs.
Mais, outre l'art divin qu'il reçut en partage,
Il faut au cuisinier les pénibles labeurs,
La science profonde, et que, dès son jeune âge,
Il ait, comme un savant, pâli sur les auteurs.

Pour régler des festins la belle symétrie,
Il lui faut le calcul et la géométrie,
La sculpture, qui taille en dômes merveilleux
La neige étincelante et les gâteaux mielleux,
L'histoire, qui du goût donne la théorie,
L'étude des saisons, des hommes et des lieux.

Il sait, il sait quels flots vont roulant sur la plage
Le crabe aux doigts crochus et le blanc coquillage,
Quel vent jusqu'à nos mers pousse les esturgeons,
D'où partent les faisans, les grives, les plongeons,
Et quand la mûre est bonne, et pourquoi l'homme sage,
Dans les prés seulement, cueille les champignons

Aussi bien qu'Hippocrate, il discute, et critique
De toute herbe qu'il voit l'effet et la saveur.
Aussi bien que Platon il a sondé le cœur,
Connaît des passions l'origine authentique;
Et, d'arguments choisis bardant sa rhétorique,
Plus loin que Tullius emporte l'auditeur.

La squille réjouit l'homme qui désespère;
L'escargot africain réveille l'esprit lourd;
Mêlée au vin de Cos, l'oseille est salutaire
Pour dissiper le soir les tristesses du jour;
Le massique aux flots lents provoque la colère;
Le falerne fumeux aiguillonne à l'amour.

Il voit et prévoit tout, l'effet avec la cause.
Mais en ce siècle où l'or achète les serments,
Quand dans un coffre-fort toute gloire est éclose
Et qu'en foule s'en vont les nobles sentiments,
Le cuisinier parfait sait, avant toute chose,
L'art de la politique et des gouvernements.

Dans le triclinium plus que sous le portique,
La noblesse aujourd'hui s'étale. Vous riez,
Fils de Cincinnatus; mais venez! qu'on m'explique
La sportule, l'édile aux dons multipliés,
Et les banquets dressés sur la place publique,
Et dans le vin crétois les plébéiens noyés.

C'est lui, c'est lui toujours! Calme, avec un sourire,
Près des fourneaux ardents, sur les rouges tisons,
Il prépare le vote et les élections.
Sa faveur, tour à tour se donne ou se retire;
Un mulet trop brûlé fait osciller l'empire;
Plus ou moins de gingembre importe aux nations!

Et tandis que le front du candidat ruisselle,
Qu'il s'agite inquiet, que le peuple aux abois
Descend au Champ de Mars des carrefours étroits,
Lui, gardant comme un dieu sa pose solennelle,
Enferme les destins de la ville éternelle
Dans le ventre béant d'un sanglier gaulois.

Cigognes, rossignols, pintades bigarrées,
Murènes, et turbots nourris de sang humain,
Sur les broches de fer, dans les vases d'airain,
Bruissent; près des thons et des carpes dorées
Bâille dans les grands plats l'huître aux lèvres nacrées.
Evohé! Lucullus sera consul demain!

Or, il n'était dans Rome artiste plus habile
Que Bacca, cuisinier de Marcius l'édile;
Et ma lyre apprendrait à nos petits-neveux
Son pays, sa cité, le nom de ses aïeux,
Si l'oubli, ce linceul de toute gloire utile,
Ne couvrait son berceau d'un voile injurieux.

Qu'on descende, après tout, de Caton ou de Dave,
Qu'importe! Envoi du ciel ou présent du hasard,
Le génie est sans père et le talent bâtard.
Pour moi, sans préjuger cette question grave,
J'aime le plat bien cuit que m'apprête un esclave,
Mieux qu'un ragoût manqué par le fils de César.

Au reste, si Bacca fut le premier dans Rome
Pour orner de ses dons les fêtes du dieu Côme,
L'édile Marcius était, de son côté,
Le plus docte mangeur que la terre eût porté;
Et, depuis l'âge d'or, on n'avait pas vu d'homme
Qui digérât si bien, Lucullus excepté.

Si l'on ne mange pas, que faire dans la vie?
— « Boire! » dira quelqu'un. L'édile en question
Faisait les deux ensemble avec distinction.
Toute chose frivole est d'un retour suivie,
L'amour, de la douleur; la gloire, de l'envie.
Il soupait, et je crois qu'il avait bien raison.

Hélas! fils d'Apollon, chantre au léger bagage,
Que de fois j'ai rêvé, la nuit, sur le rivage,
Les banquets ruisselants, la flûte au mol accord,
Le vin qui monte à l'urne et couronne le bord,
Et l'huile parfumée où la lumière nage,
Comme un cygne d'argent sur un lac au flot d'or.

Que de fois, dans l'agate aux veines purpurines,
Comme pour Cléopâtre, esclaves gracieux,
Mes songes m'ont tendu ce breuvage des dieux
Qui, sous ses flots mordants, roulait des perles fines.
Oh! les larges repas, oh! les fêtes divines,
D'où je me réveillais pâle et le ventre creux!

Donc il soupait en roi, ce qui sans doute explique
Son amour pour les arts et les discours latins.
Là, Vénus, à travers les vapeurs du massique,
Fait mieux flotter à l'œil ses contours incertains;
Avec l'onguent de Perse et la rose d'Afrique,
Poètes et rhéteurs complètent les festins.

Veuf, un bon estomac, une tête à l'épreuve :
C'était, je vous le jure, un citoyen heureux.
Solon, qui de Crésus a dessillé les yeux,
N'eût pu lui présenter d'argument qui l'émeuve.
Notre homme aurait jeté sa bague dans le fleuve,
Qu'au ventre des poissons il en eût trouvé deux.

Comme il vide avec art la coupe ciselée!
Comme il s'étale bien sur la pourpre des lits!
Il a, pour le banquet, mis la robe aux longs plis,
Du cothurne montant sa jambe est dépouillée,
Et la feuille du myrte en guirlande roulée
Tremble dans ses cheveux que l'ivoire a polis.

A leurs chaînons d'argent les lampes suspendues
Semblent verser la vie au marbre des statues;
Du safran syrien flotte la vague odeur;
Et dans les roseaux creux soufflant avec ardeur,
Deux mimes africains, aux danses inconnues,
Frappent de leur pied noir les pavés de couleur.

Les lambris de la salle, en des peintures vives,
Étalent aux regards, sous le pampre joyeux,
Des satyres velus, des nymphes fugitives,
Et Paphos, et l'Olympe, et la table des dieux;
Hébé penche l'amphore aux lèvres des convives,
Svelte, et dans le nectar trempant ses blonds cheveux.

Une chasse plus haut brille au plafond superbe;
Près d'un cythise en fleurs, la chèvre au front cornu
Se dresse sur ses pieds; un beau chasseur tout nu
Détache de son dos ses dards liés en gerbe,
Et deux chiens d'Étrurie, avec leur cou tendu,
Maigres, la langue aux dents, semblent nager dans l'herbe.

De viande et de ragoûts le souper dégarni
Finissait; — car à l'heure où ma scène s'engage,
Marcius en était aux figues de Carthage; —
La grenade sanglante entr'ouvrait à demi
Ses lobes parfumés, et, d'étage en étage,
Montaient l'amande verte et le raisin jauni.

Au front des conviés le vin jetait sa flamme;
Stellio, parasite, approuvait de la voix
Deux philosophes grecs qui disputaient sur l'âme ;
Des chevaliers causaient de leurs limiers crétois,
Et, près d'un histrion fardé comme une femme,
Faisaient étinceler les bagues de leurs doigts.

On entendait au loin le jet d'une fontaine
Mêlant sa note humide aux lyres de Lesbos;
Un poète chantait couronné de verveine,
Et la strophe indécise arrivait par lambeaux.
C'étaient les vers dansants du vieillard de Téos,
Joyeux comme un baiser, légers comme une haleine :

Oh! moi, tout ce que je veux,
C'est une maîtresse aimée,
C'est ma barbe parfumée,
Et des fleurs dans mes cheveux!

Le jour présent seul m'importe,
Demain, c'est un inconnu!
C'est un hôte mal venu
Qu'on doit laisser à la porte!

Le jour qu'on a sous la main,
Il faut le passer à boire!
Buvons donc, chantons victoire
A Bacchus, au dieu du vin!

De peur que la Mort avide,
Sourde à mes cris superflus,
Ne dise : « La coupe est vide,
» Ami, tu ne boiras plus! »

Puis, glissant à travers les rumeurs incertaines,
Les propos se heurtaient avec les urnes pleines,
Sentences, questions, aphorismes joyeux :
-- Qu'un nombre impair convient aux buveurs comme aux die
— Que le sage, à ses pieds, met les choses humaines ;
— Et que le lièvre pousse aux rêves amoureux.

— « Et, d'ailleurs, » s'écriait un Grec à barbe grise,
« L'homme est un composé de principes divers,
« L'idée une harmonie, et, quand le corps se brise,
« L'âme, d'après Platon, se mêle à l'univers.
« — Par le chien ! » dit Paulus, « c'était une sottise
« Qu'Épicurus faisait, de la jeter aux vers ! »

Avant d'aller plus loin, je m'arrête, et pour cause :
Sans régler le trajet, j'ai mis ma barque à flot.
Paulus arrive là, pour le bien de la chose,
Mais le bon goût voulait qu'on le nommât plus tôt ;
Les savants en riront ; quant à moi, je suppose
Qu'il était du festin, puisqu'il y dit son mot.

Il hautait volontiers les soupers sans entraves,
Où l'esprit, en jouant, se mêle aux choses graves ;
Philosophe acéré, convive ingénieux,
C'était lui qu'en son cœur l'Édile aimait le mieux
Après un morse noir qu'il nourrissait d'esclaves,
Et Coracoïdès, son bouffon aux gros yeux.

Cela dit, de la fête écoutons le murmure,
Doux bruit que Marcius du geste et de la voix
Excite tour à tour et contient et mesure,
Pareil au vieux Nestor, dans le conseil des rois.
C'était un hôte aimable et discret par nature,
Qui de l'urbanité suivait toutes les lois.

Il savait des talents faire la différence,
Interrogeant son monde avec discernement,
Le rhéteur sur les mots, l'histrion sur la danse,
Le stoïque aux pieds nus pour le raisonnement,
Et disait au chasseur surpris de sa science,
Le nom des chiens de race et leur tempérament.

Cependant, roulant l'œil et gonflant sa narine,
L'élève de Platon étalait sa doctrine :
— « Tout se divise en trois, dans le monde animé,
« Les dieux supérieurs ont l'Olympe enflammé,
« L'homme, empruntant au sol sa première origine,
« Cache un souffle divin dans le corps enfermé.

« Entre eux sont les démons, sans corps et sans figures,
« De la chaîne éternelle invisibles anneaux;
« Ils vont de l'homme aux dieux, fendant les vagues pures
« De l'éther, messagers des biens comme des maux.
« Ils dirigent la foudre, inspirent les augures,
« Et tracent dans le ciel la route des oiseaux.

« D'autres, plus près de nous, pénates ou fantômes,
« Protègent la famille et le foyer joyeux ;
« De là naît le grand ordre, en ce monde où nous sommes,
« Et le sage prévoit le but mystérieux...
« — Prévoir, » dit Stellio, « c'est l'affaire des dieux !
« — Buvons, » dit Marcius, « c'est l'affaire des hommes !

« — Discutons, » dit Paulus ; et, la main droite en l'air,
De l'autre il ramena sa tunique. A vrai dire,
Il se peut qu'on empêche un fleuve de couler,
L'usurier d'aimer l'or, la femme de séduire,
Mon lecteur de bâiller quand il vient de me lire,
Mais on n'empêche pas un rhéteur de parler.

Il se leva tout droit, dans une pose antique,
Rejetant ses cheveux, comme un lion d'Afrique
Sa crinière, et la voix modulée avec art :
— « Dans mon sujet, » dit-il, « je me lance au hasard ;
« Le genre ne veut pas d'exorde magnifique,
« J'aurais l'insinuant, s'il n'était pas si tard.

« — Passons ! » dit Marcius, en buvant l'eau glacée
Dans une coupe d'ambre aux perles de corail.
— « Il faut, » reprit Paulus, « disposer mon travail ;
« En deux points capitaux la thèse est divisée.
« D'abord, que la dispute éclaire une pensée,
« Puis, que le vieux Platon pèche par maint détail. »

Le philosophe grec devint bleu de colère,
Il serra ses deux poings en murmurant tout bas;
Mais Paulus était loin, Paulus n'entendit pas.
Comme un torrent des monts qui brise sa barrière,
Comme la lave chaude au sortir du cratère,
Comme la foudre aux cieux, bondissant à grands pas,

Il allait. Il roulait ses effluves sonores,
Jetant à pleines mains litotes, métaphores,
Synecdoche, antiptose, euphémismes polis,
Dilemme au double dard, sorite aux longs replis,
Et tout ce qu'aux rhéteurs versent de leurs amphores
Le bon goût, la science et les maîtres vieillis.

Puis il adoucissait l'hyperbole trop vive
Par des preuves sans nombre et des citations :
« Devait-on isoler la force intellective
« Du cliquetis des mots, du choc des passions?
« Le fucus noir s'attache à la carène oisive,
« La rouille au fer, le doute à nos opinions...

« — Et Platon? » dit le Grec. — « M'y voici. -- Point d'ambages!
« — Je cherchais, » dit Paulus, « une transition;
« Et d'abord, je ferai cette concession
« Que d'un style sublime il orna ses ouvrages,
« Mais son esprit rêveur se perd dans les nuages,
« Et trop loin de ce monde emporte la raison.

« Moi, je reste sur terre, et la métempsycose
« Me paraît quelquefois une admirable chose;
« J'aime la vie éparse au sein de l'univers,
« Et l'âme qui s'agite en ses états divers,
« Exhalant ses parfums dans la fleur demi-close,
« Volant avec l'oiseau, rampant avec les vers.

« Ainsi l'être, montant cette échelle mobile,
« De degrés en degrés arrive jusqu'en haut;
« Mais il reste lui-même, et quel que soit son lot,
« Conserve du passé la trace indélébile...
« — Vous étiez, » dit le Grec, « un âne! — Et vous un sot!
« — Par Pollux! — Par Hercule! — Arrêtez, » fit l'Édile,

« Je respecte Épicure et j'adore Platon!
« — Que les sages sont fous! » dit une voix flûtée;
Et Coracoïdès, armé d'un long bâton,
Vint tomber au milieu de la table agitée.
C'était un nain fort drôle, à la mine effrontée,
Dont le nez comme un bec caressait le menton.

— « Ohé! ne vidons pas l'étable d'Épicure!
« A quoi bon sur les mots sans fin nous quereller?
« Laissons Platon dormir et le bon vin couler!
« Je m'embarrasse peu des démons sans figure,
« Et j'estime, à propos des lois de la nature,
« Que toute la sagesse est de les violer!

« La vie est comme un marbre à l'écorce rugueuse,
« Le sage est le sculpteur qui taille l'univers.
« Il caresse le bloc sous sa main amoureuse,
« Il façonne, il polit, en mille endroits divers;
« Et la forme s'asseoit sur la pierre anguleuse,
« Comme Vénus la blonde, au dos houleux des mers!

« — Fort beau! » fit Marcius. — « Pour couper ma tirade
« Je veux ta bague d'or, » dit le nain en courroux.
« — Prends! — Je l'ai! Maintenant, où donc en étions-nous?
« Je vous disais, je crois, que la nature est fade;
« Pour que la perle éclose, il faut l'huître malade,
« Et l'arbre mutilé pour que les fruits soient doux.

« Je suis le fruit, je suis la perle! La nature
« Avait l'intention de me former géant.
« Elle faisait son coup et j'allais m'allongeant.
« C'est l'art qui m'a sauvé d'une telle envergure,
« Et si je suis mignon d'esprit et de tournure,
« C'est qu'en un moule étroit on me mit tout enfant.

« Je suis le naiu joyeux qui danse sur les roses,
« J'aime le vin de Crète et les faisans rôtis;
« Si le bon Marcius n'eût arrangé les choses,
« J'étais un fort bel homme, et mangeais des pois frits! »
Puis le drôle, en parlant, prenait de telles poses
Que tous les conviés se tordaient sur leurs lits.

Il tendait fièrement sa jambe de pygmée,
Il balançait la tête, en clignotant des yeux;
Et l'on applaudissait, et de l'urne embaumée
L'esclave, à larges flots, versait les vins mielleux;
Et les doctes soupeurs à la face animée,
La patère à la main, buvaient comme des dieux.

Or, tandis qu'alentour chacun faisait merveille,
Jusqu'au lit du Rhéteur, le bouffon se glissa,
Furtif et l'œil au guet; puis tout bas, à l'oreille :
— « Dans les jardins, » dit-il, « j'ai laissé Marcia,
« Pars vite, sans qu'un doute à la table s'éveille! »
Entre Paulus et lui la chose se passa.

Puis, le nain glapissant d'une façon bizarre,
De tous les animaux sut imiter la voix,
Le bêlement fêlé de la chèvre aux abois,
Le grognement du porc, l'âne avec sa fanfare,
La mouche qui bruit, le matou qui s'effare,
La chouette aux yeux verts qui pleure dans les bois.

Le Rhéteur profita de cette conjoncture,
Et du triclinium se retira sans bruit.
Le clepshydre de verre, où le temps se mesure,
Dans l'ombre, goutte à goutte, avait versé minuit,
De façon que Paulus, par l'avenue obscure,
Ne vit pas Stellio qui rampait après lui.

Il nous faut maintenant déplacer cette histoire;
Notre héros se pousse à de nouveaux destins.
Adieu la lyre grecque aux accords argentins!
Adieu les paons truffés sur les tables d'ivoire!
O muse paresseuse, amante des festins,
Il est un temps d'agir, ainsi qu'un temps de boire!

Dépose ton sourire et tes bandeaux de fleurs;
L'action! l'action! bondissante et rapide!
— Pourtant on soupe encore, la coupe n'est pas vide,
Le banquet nage au sein des suaves odeurs;
Laissons courir Paulus où son amour le guide,
Puisqu'on est bien ici, pourquoi chercher ailleurs?

— L'amour, me direz-vous, est chose délectable;
Mais un repas d'édile a bien son beau côté;
Épicure, le soir, trouve l'amour blâmable
Et déduit ses raisons avec sagacité.
O doutes de mon cœur! lutte! perplexité!
Faut-il suivre Paulus? — faut-il rester à table?

Les cailles, pour combattre, ont déjà pris l'essor,
L'esclave les agace et du doigt les attire;
Restons! L'histrion nu va danser la satyre;
Pour fuir en pareil cas Paulus est jeune encor.
Quand est-il bon d'aimer? — Quand tu veux être pire!
C'est le mot de Thalès, et je l'approuve fort.

A quelque extrémité que mon héros m'entraîne,
Je jure par les dieux que je cède à regret.
Paulus, dans les jardins, marche d'un pied discret;
La brise, autour de lui, souffle sa tiède haleine,
Tandis qu'au bord des cieux la lune se promène
Pâle, — et dans les rameaux se montre et disparaît.

Sous les myrtes courbés en arcades superbes,
Les jets d'eau frémissants montent comme des gerbes;
Le lierre, en noirs festons, pend aux vases sculptés;
Et les pas du Rhéteur, par l'écho répétés,
Font lever en criant, parmi les hautes herbes,
De beaux oiseaux, de pourpre et d'azur tachetés.

Les clameurs du banquet arrivent presque éteintes;
Il va. De doux parfums tombent des térébinthes;
Et l'on entend au loin, mystérieux accord,
Respirer lentement la nature qui dort.
C'est l'heure où, succombant à de molles étreintes,
Diane, aux buissons verts, suspend son carquois d'or.

C'est l'heure des baisers, sous le feuillage humide.
Les dieux aux pieds de bouc s'éveillent dans les bois.
Paulus s'est arrêté, son cœur bat; une voix
L'appelle par son nom, caressante et timide...
Il regarde; et, dans l'ombre, une blanche chlamyde
Se glisse, en ondulant, par les sentiers étroits.

Le Rhéteur aussitôt composa sa tournure,
Et, jusque sous les bras, remontant sa ceinture :
— « Heureux, » s'écria-t-il, « l'homme ici-bas jeté,
« Qui sut gagner l'amour d'une divinité !
« Quelque chose de grand se mêle à sa nature,
« Le temple au serviteur prête sa majesté !

« — Ami, tu le sais bien, je ne suis pas déesse, »
Reprit la douce voix aux sons harmonieux,
« Tant de trouble sied-il aux habitants des cieux ?
« Je ne suis qu'une femme et j'en ai la faiblesse !
« Un mot me fait pâlir, un seul regard me blesse,
« Ami, tu le sais bien, quand il part de tes yeux ! »

Et des mains, écartant un beau rosier punique,
Marcia vint bondir à côté du Rhéteur.
Son œil aux cils d'ébène étincelait d'ardeur.
Le vent des nuits claquait dans sa longue tunique.
Je songe qu'il est temps d'avertir le lecteur
Que du vieux Marcius c'était la fille unique.

Elle avait au bras gauche un bracelet d'argent ;
Sa brune chevelure, à des rubans tressée,
Blondissait vers le bout ; sa poitrine oppressée
Soulevait dans ses bonds le strophium changeant ;
Et la bottine rouge, à pointe retroussée,
D'un croissant d'émeraude ornait son pied charmant.

Phébé, du fond des cieux, donnait en plein sur elle :
— « Marcia, » dit Paulus, en lui baisant les mains,
« Les dieux se sont trompés en te faisant si belle,
« Puisqu'ils te laissent vivre au milieu des humains ! »
Et roulant dans ses doigts le collier qui ruisselle,
De la gorge pudique il cherchait les chemins.

Il allait, indécis, de merveille en merveille,
S'enivrant aux parfums qu'exhalaient ses cheveux,
Frôlant les fins tissus, et promenant ses yeux
De la simarre blanche à la toge vermeille,
Puis faisait, en jouant, sur son cou gracieux
Sonner les bleus saphirs de ses pendants d'oreilles.

« Verse, sur ton beau sein, des perles et de l'or !
« Marcia ! Marcia ! garde ces riches voiles
« Que prendrait Arachné pour une de ses toiles.
« Le luxe à ta beauté ne saurait faire tort,
« Uranus, à ton front, suspendrait ses étoiles,
« Que tes yeux en éclat les passeraient encor ! »

Marcia l'écoutait rieuse et confiante :
— « Paulus, quand je te vis pour la première fois,
« Ce n'était point ainsi, dans le calme des bois,
« C'était sur le Forum. Ta parole puissante
« Remuait à longs flots la foule frémissante,
« Et je battais des mains, suspendue à ta voix !

« Un pouvoir inconnu m'enchainait sur la place,
« Avide, je buvais ta parole qui passe,
« Et, contemplant au loin tout ce peuple arrêté,
« Je rêvais le triomphe, assise à ton côté.
« Puis je te voulais seul, à l'ombre, face à face,
« Cachant dans mon amour ta popularité!

« Car il me faut, vois-tu, pour que mon cœur chancelle,
« Celui qu'un peuple adore et qu'il montre du doigt,
« L'homme qu'on applaudit et qui, bien mieux qu'un roi,
« De toutes les beautés peut choisir la plus belle! »
Elle étreignit Paulus en palpitant d'émoi;
« D'ailleurs, je t'aime encor pour tes grands yeux, » dit-elle.

Pâle, et le sein brûlant d'ardente volupté,
Paulus, autour de lui, sonda les noirs feuillages;
Le jardin frissonnait mollement agité,
Les étoiles sans bruit glissaient dans les nuages.
O dogmes vertueux! O préceptes des sages!
Vous n'avez pas prévu les brises de l'été!

Ils sont là tous les deux, sous la voûte étoilée.
Leurs regards dans la nuit se cherchent, leurs cheveux
Se mêlent dans le vent — ainsi qu'au bord des cieux
Deux arbres l'un vers l'autre inclinant leur feuillée,
Ou comme deux oiseaux, voyageurs amoureux,
Qui se touchent de l'aile, en prenant leur volée!

Mais... un murmure au loin s'élève par instants.
Le Rhéteur inquiet presse la jeune fille.
Là-bas!... dans le chemin... sous les rameaux flottants,
Un bruit de pas résonne, une lumière brille...
Qui vint à point nommé surprendre nos amants?
Ce fut — ah! quel tableau! — le père de famille!

Marcius écumant apparut devant eux,
Un esclave à côté l'éclairait immobile;
— « Par le Styx! » s'écria le père furieux,
« Traitre! pendard! voleur!... outrage indélébile!...
« Chez moi... dans ma maison... la fille d'un édile!...
« Un histrion pour elle!... O sang de mes aïeux! »

Le vieux patricien frappait du pied la terre;
Il soufflait comme un phoque, il se mordait les doigts,
Haletant, hérissé, terrible; la colère
Lui montait à la gorge et lui coupait la voix;
Puis, quand il put parler, ce fut comme un cratère,
Tout ensemble éclata, tout partit à la fois.

Les conviés, la face encore épanouie,
Accourent en tumulte à ce rugissement.
Sondant avec terreur sa disgrâce inouïe,
Paulus est devant eux, sans voix, sans mouvement;
Marcia, je suppose, était évanouie;
C'est ce qui reste à faire en un pareil moment.

— « Je vous prends pour témoins ! On m'insulte, on m'outrage ! »
Et Marcius, tournant comme un loup dans sa cage,
Allait de l'un à l'autre. « Oh ! le crime est flagrant ;
« On boit mon vin de Crète, et, pour dessert, on prend
« Ma fille ! Et l'on se rit du bonhomme, je gage,
« Qui chante fleurs en tête, et soupe en conquérant !

« Tu ne m'attendais pas, infâme, à cette fête !
« Plus d'excuse à présent, plus de mots superflus,
« Je te tiens ! » dit l'Édile, en marchant sur Paulus.
Mais ses bras étendus retombèrent, sa tête
S'injecta ; car Paulus, pendant cette tempête,
Avait pris les devants, et ne l'écoutait plus.

Nous l'avons dit déjà : c'était un homme habile.
Outre son éloquence, il franchissait les murs
D'un bond, comme Rémus, quand il fondait sa ville.
L'ombre le protégea — les nuages obscurs
Sont à Vénus — qu'un dieu le sauve ! car l'Édile
Cherche, pour l'arrêter, les moyens les plus sûrs.

« — Au mur ! courez au mur ! il n'est pas loin encore,
« Qu'on le prenne ! au voleur ! mes esclaves ! mes chiens !
« Mes convives, holà ! c'est vous qu'on déshonore,
« Quand on touche à votre hôte, ô mes dignes soutiens !
« Des torches ! mais partez ! la rage me dévore !...
« Par Bacchus ! qu'attend-on ? seriez-vous pas des siens ? »

La foule, en un moment, dans l'ombre s'éparpille,
On se hâte; on se heurte; on se roule en criant;
Le bruit des pas, la voix du père de famille,
— C'est une scène étrange, un vacarme effrayant —
D'esclaves effarés tout le jardin fourmille,
Et les rouges flambeaux se croisent eu fuyant.

« Le voici ! - Non ! - Plus loin ! - C'est Chrysale ! - C'est Dave
« — Finirez-vous ? » hurla l'Édile frémissant;
Il eut beau s'emporter, Paulus était absent.
Sa colère dès lors ne connut plus d'entrave,
Il saisit un épieu, sur le sable gisant :
— « Je suis trompé, » dit-il, « et je vois qu'on me brave !

« Mais je me vengerai de toute la maison;
« La croix à ces valets qui trahissent le maître !
« Les tenailles de fer ! le feu ! la question !
« S'il en est un de vous que je rencontre ! ah ! traître,
« Ah ! Furcifer, tu vas apprendre à me connaître !... »
Et soudain, au discours il joignit l'action.

Un esclave tomba, les yeux sanglants, la tête
Ouverte. Marcius bondissait furieux,
Frappant de droite à gauche, et parcourant les lieux
Au hasard. La déroute eu somme fut complète.
Je reconnais pourtant, véridique poète,
Qu'il en blessa beaucoup, mais n'en tua que deux !

Comment on l'entraina, ce n'est point notre affaire.
La nuit reprit son calme et sa sérénité,
Et la lune entoura de son voile argenté
Les deux cadavres froids, étendus sur la terre.
« — Dormez ! » dit le bouffon, sortant avec mystère
D'un bosquet où, par crainte, il s'était arrêté ;

« Dormez ! la nuit est belle et la brise embaumée !
« Un bon lit vous attend, sur le mont Esquilin !
« Vous ne porterez plus la chaîne accoutumée,
« Vous ne tournerez plus la meule du moulin !
« A toutes vos douleurs la barrière est fermée,
« Citoyens de la tombe, affranchis du destin ! » .

Après ce beau discours, le nain tourna la tête,
Sans plus se soucier du fatum inconstant.
Il sortit du jardin ; nous en ferons autant.
Ma muse, abeille folle, à tout buisson s'arrête ;
Mais du sort de Paulus le lecteur s'inquiète,
Et son salut, pour nous, est le point important.

Quand Paulus eut touché le haut de la muraille,
Il vit, ou pensa voir, dans l'ombre, à quelques pas,
Deux formes s'agiter, qu'il ne reconnut pas.
Déjà derrière lui grouillait la valetaille.
La place n'était point de celles où l'on bâille,
Et, s'accrochant aux mains, il atteignit le bas.

Comme il s'applaudissait de sa vigueur agile,
Un cri léger partit dans le chemin obscur.
Notre homme, en s'effaçant, rampa le long du mur,
Et, sans se retourner, courut jusqu'à la ville;
Car le bon Marcius, comme un honnête édile,
Avait, pour le temps chaud, sa villa de Tibur.

Or, le groupe inconnu qui s'agitait dans l'ombre
Se composait d'un homme au corps sec, au front bas,
Qu'on voyait en parlant remuer ses grands bras;
Puis d'une jeune femme, à la tunique sombre,
Dont l'œil, comme un éclair, lançait des feux sans nombre,
Quand le vent apportait le bruit lointain des pas.

Ses longs regards suivaient la route Tiburtine :
— « Stellio, prends ton or; il triomphe aujourd'hui!
« Je n'ai pas vu ses traits, mais je sens que c'est lui, »
Dit-elle, « aux battements qui brisent ma poitrine!
« Stellio, prends ton or! et que nul ne devine
« D'où l'orage est venu qui gronda cette nuit! »

Le parasite au bond saisit la récompense,
Jura d'être discret et s'éloigna soudain;
Gaiement les pièces d'or lui sonnaient dans la main.
Melænis à l'écart se tenait en silence;
Chacun, sans qu'on la nomme, eût reconnu, je pense,
Celle qu'un soir Paulus trouva sur son chemin,

La fille qui logeait aux bouges de Suburre,
Et, par les nuits d'été, chantait aux carrefours.
Pâle, elle frémissait, puis levant ses yeux lourds
Au ciel : — « Je laverai cette mortelle injure!
« Paulus, tu peux aller, souriant et parjure,
« Je te suivrai partout, je t'atteindrai toujours;

« Je te suivrai si près, qu'en marchant, mon haleine
« Ira dans tes cheveux, de parfums ruisselants.
« Toujours derrière toi, par la ville ou la plaine,
« Mon pas retentira; mes yeux étincelants
« Te verront dans la nuit, ô Paulus; et ma haine
« Étreindra ta jeunesse, en ses réseaux brûlants.

« Comme la tombe aux morts je te serai fidèle!
« Je suis à toi! Je suis ton génie envieux!
« Je ne te cherchais pas, quand tu vins, curieux,
« Me trouver dans cette ombre où mon passé m'appelle.
« Je dansais dans la rue, insouciante et belle,
« Et j'avais, chaque soir, des fleurs dans mes cheveux.

« Comme un ruisseau chantant qui court par les prairies,
« Mon cœur se répandait en ses bonds incertains.
« Regarde, maintenant; j'ai mes lèvres flétries,
« Mon visage a pâli, mes yeux se sont éteints;
« Et tu jurais d'aimer, à ces heures chéries
« Où pour un seul baiser j'ai livré mes destins!

« Ah! ah! tu croyais donc m'échapper? Cette idée
« Te vint de me laisser, ton désir assouvi,
« Comme on jette aux bouffons une coupe vidée,
« Comme on brise un hochet après qu'il a servi.
« La chose, par Hercule! était bien décidée;
« Et peut-être, en effet, que la matrone a ri!

« Insensés! J'étais là, seule, dans l'ombre obscure,
« Je comptais vos soupirs et vos joyeux serments.
« Le piège était tout prêt, j'attendis sans murmure,
« La trahison veillait sur vos embrassements.
« J'ai ramassé cet or aux fanges de Suburre;
« J'avais la haine au cœur, et j'ai dansé longtemps!

« Maintenant, tout repose au loin dans les campagnes;
« La louve aux yeux brillants se cache au fond des bois;
« Les grands pins chevelus tremblent sur les montagnes;
« Des oiseaux bigarrés on n'entend plus la voix.
« O nuit au front d'ébène! et vous, blanches compagnes,
« Étoiles qui roulez par d'éternelles lois,

« Flots du lac Stygien, puissances solitaires,
« Mânes, qui vous levez la nuit sur les tombeaux!
« Qu'il soit comme une proie à mes longues colères,
« Et qu'il paye à l'amour ses dédains et mes maux;
« Pareil à ce chanteur qui troubla les mystères,
« Et dont l'Hébrus neigeux a reçu les lambeaux! »

CHANT TROISIÈME.

J'AI bâti quelquefois ce projet fantastique
De sortir un matin, dès le soleil levant,
Afin de voir du jour le réveil magnifique,
Les pieds dans la rosée et les cheveux au vent,
Debout sur le sommet du Janicule antique,
La campagne derrière, et le Tibre devant.

Je disais : A demain ! Mais on a ses paresses ;
Mais les soupers sont longs, mais on se couche tard ;
On a passé la nuit dans de folles ivresses ;
On comptait sans le vin, les dés et le hasard ;
Puis Lesbie, au matin, redouble ses caresses,
Et plus clair que le jour se lève son regard !

Pourtant c'est un spectacle immense, je présume,
Quand l'aube radieuse à l'horizon s'allume.
L'ombre se mêle au jour et doit lutter d'abord ;
Mais bientôt, s'étalant sur la ville qui dort,
Mille reflets d'azur font chatoyer la brume,
Comme un velarium de soie, aux franges d'or.

Sur le ciel inondé de teintes purpurines,
Les aqueducs lointains dessinent leurs arceaux;
Les palais blancs, assis par groupes inégaux,
Se détachent en foule aux crêtes des collines,
Et le Tibre, au soleil, roulant ses blondes eaux,
Semble un bandeau royal, semé de perles fines.

O maîtres glorieux, vous les aviez connus,
Vous les aviez connus ces spectacles sublimes!
Votre front se penchait au bord des hautes cimes;
Le long des flots bruyants vous marchiez les pieds nus,
Et du vaste Océan vous sondiez les abimes,
Sous le manteau brodé de l'antique Uranus.

Avec l'oiseau qui chante et l'arbre qui murmure,
Vous mêliez votre vie à toute la nature;
Vous aimiez les grands bois pleins de molles senteurs,
Les grands monts inclinés sur les vallons en fleurs;
Et parfois des cités fuyant l'haleine impure,
Vous dormiez sur la mousse, à côté des pasteurs.

C'est là ce qui vous fait ces notes inquiètes
Qui tremblent à vos chants, comme des gouttelettes
De rosée, et ces vers qui savent se plier
Aux cadences du flot, sur son lit de gravier,
Et ces mots si profonds, que le ciel, ô poètes!
Comme dans l'Océan, s'y mire tout entier!

Quoi qu'il en soit, le jour commençait à paraître
Quand Paulus, dans la ville, arriva tout poudreux.
Bien que lettré, sans doute, et poète, peut-être,
Il ne s'arrêta point à contempler les cieux;
Et Staphyle, à coup sûr, n'eût pu le reconnaître,
Rouge et la toge au vent, ainsi qu'un furieux.

Le long des vieux remparts où court l'eau Julienne,
Jusqu'au mont Viminal il gravit d'une haleine.
Parfois il lui semblait entendre à ses côtés
Des murmures lointains, des pas précipités;
De mille visions sa tête toute pleine
Bruissait comme un flot. De joyeuses clartés

Tombaient du ciel, rayé par des nuages roses.
Le rhéteur, sans rien voir, volait par les chemins,
Et poussait des soupirs, et se tordait les mains,
Tant qu'il donna du front contre tes portes closes,
O temple d'Esculape, asile des humains!
Le sort, comme un auteur, sait arranger les choses :

Le dieu qui nous guérit faillit tuer Paulus,
Par contraste, et du coup l'histoire était finie.
Il en eut le cœur fade et la tête engourdie :
« Si les dieux maintenant s'en mêlent, je n'ai plus
« Que la corde, » dit-il, « pour accrocher ma vie! »
Et son corps s'affaissa sur ses membres perclus.

Déjà, comme des yeux entr'ouvrant ses tavernes,
Suburre au pied des monts s'éveillait avec bruit;
Des buveurs chancelants sortaient de maint réduit,
Au soleil du matin montrant leurs faces ternes,
Cependant que la louve éteignait ses lanternes
Et balayait au seuil les traces de la nuit.

On entendait au loin, dans les brumes vermeilles,
La ville remuer; de moment en moment
Les esclaves des bains, comme un essaim d'abeilles,
Des thermes spacieux sortaient confusément;
Tout reprenait la vie avec le mouvement;
Paulus de ses deux mains se boucha les oreilles;

Puis fuyant au plus court, comme un cerf aux abois,
Il descendit le mont. Près du temple de Flore,
Une vieille, accroupie à côté d'une amphore,
Dans un poêlon cassé faisait frire des pois;
Paulus l'affraya tant par son souffle sonore,
Qu'en cornes, sur sa tête, elle allongea ses doigts!

Il n'en fallait pas plus pour craindre un maléfice,
Notre homme offrant aux yeux, depuis sa pamoison,
La pâleur de la mort. C'était l'occasion
De rehausser son teint par un peu d'artifice;
Le sixième quartier des dames est complice,
C'est là que dix marchands vendent le vermillon.

Le rhéteur n'en prit pas; une force inconnue
L'entrainait en aveugle; au souffle des destins
Il se laissait aller. Les objets incertains
Flottaient autour de lui quand il franchit la rue.
Il ne put recouvrer la pensée et la vue
Que sur le Pincius, la colline aux jardins.

L'heure était favorable et le lieu solitaire;
Sous un figuier sauvage il s'étendit par terre,
Haletant et brisé. Dans les rameaux fleuris
Les oiseaux s'appelaient avec de petits cris;
Ébloui des rayons, il ferma sa paupière,
Et la paix, par degrés, revint à ses esprits.

Alors il vit passer, en confuses images,
La lune et le jardin, l'Édile et sa fureur,
Marcia dans ses bras tremblante et sans couleur,
Les valets effrayés courant sous les feuillages,
Sa fuite à travers champs; puis, pesant son malheur,
Il comprit que le ciel était chargé d'orages,

Qu'un édile est puissant quand il veut se venger,
Qu'il a les bras très longs, qu'avec des hyperboles
On ne se tirait point d'un semblable danger,
Que, s'il ne tenait pas à jouer de sots rôles,
Il était temps de fuir la ville et les écoles,
Qu'il n'avait pas un as, et qu'il faudrait manger!

Il songeait bien parfois à la vieille Staphyle,
A sa maison perdue au fond de la cité.
Mais il fallait narrer le tout à la sibylle,
Et c'était un moyen extrême, en vérité!
Sans compter le logis par les larves hanté,
Vivre avec des serpents lui semblait difficile.

Comme il en était là de sa réflexion,
Il entendit des coups frappés par intervalles,
Et tous accompagnés d'une exclamation,
De longs trépignements, de notes gutturales :
« Il en tient! — Il en a! — Ferme sur les sandales!
« — Gaulois, pourquoi me fuir? — J'en veux à ton poisson! »

Le Rhéteur aussitôt se souleva de terre
Tout machinalement, par curiosité.
Plongez le cœur humain dans la calamité,
Le bruit d'un moucheron suffit pour le distraire.
C'est l'esprit, comme il est; la peine et la misère
Aussi bien que l'enfance ont leur naïveté.

Un homme, à quelques pas, d'un costume assez riche,
S'escrimait contre un arbre, et ses coups forcenés
Tombaient, comme un torrent, sur le Gaulois postiche.
Quoique maigre, il avait les membres bien tournés,
L'œil fixe, le pied leste, et portait un pois chiche,
Tout comme Cicéron, au beau milieu du nez!

Son glaive était de bois; une courte tunique
Laissait voir ses genoux détachés avec art.
Un petit casque noir, au chiffre de César,
Descendait sur son front d'une façon comique,
Il avait à l'oreille un anneau magnifique;
Sa toge suspendue ondulait à l'écart.

Paulus suivit des yeux l'étrange personnage;
Il parait et frappait, se courbant à demi,
Et s'arrêtant parfois, sur sa jambe affermi.
C'est un fou, pensa-t-il, ou c'est peut-être un sage,
Les deux professions ont le même visage,
On s'y trompe de loin! « Je te salue, ami! »

Dit le gladiateur, apercevant notre homme,
« C'est s'y prendre matin, mais je me fais le bras!
« Trouves-tu que mon jeu soit agréable, en somme?
« — Moi! » répondit Paulus, « j'ignore les combats.
« — C'est un tort, compagnou, et quand on est de Rome,
« On sait juger des coups. Tu ne me connais pas?

« On m'appelle Mirax. — Et moi, Paulus. — Je gage
« Pour un homme lettré. — Tu l'as dit. — Moi, demain,
« Je vais me rendre au Cirque. — Et moi, j'ai l'avantage
« D'aller un peu plus loin ; mais, pour ce long voyage,
« J'ai la corde ou le Tibre, et je suis incertain!... »
L'homme au glaive de bois mit son front dans sa main

Et parut réfléchir, puis relevant la face :
« J'ai peu d'amour, » dit-il, « pour le meilleur des deux ;
« Je n'aime pas mourir en faisant la grimace,
« Les pendus sont trop noirs, les noyés sont trop bleus,
« Il faut savoir tomber, mais tomber avec grâce,
« Et rejeter la vie en regardant les dieux.

« Il faut donner à l'âme une large ouverture,
« Qu'elle parte d'un bond, comme un aigle puissant.
« Jeune homme, » dit Mirax superbe et frémissant,
« Il faut jusqu'à la fin respecter sa nature ;
« Celui-là sait mourir qui, pour sa sépulture,
« Se fait un beau linceul de pourpre avec son sang ! »

Il avait dans la voix une telle puissance,
Que Paulus, malgré lui, se voyait terrassé.
Il reprit : « Avant toi, jeune homme, j'ai passé
« Par les jours inquiets où tombe l'espérance.
« J'ai pour cercueil alors choisi le Cirque immense,
« Où j'entrai, comme un mort, impassible et glacé.

« J'étais libre, et je pris le métier des esclaves.
« J'ai vu le peuple entier bruire autour de moi,
« Et la fête chanter, sur mon front calme et froid,
« Comme un pâtre joyeux sur l'Etna gros de laves.
« Et puis, plus fièrement j'agitai ces entraves
« Qu'on ne changerait pas pour un sceptre de roi !

« Connais-tu cette vie effrayante et sublime,
« Ce triomphe d'un jour si lugubre et si beau,
« Ce dédain pour la foule, imbécile troupeau,
« Qu'au fond d'un bouge obscur la vieillesse décime ?
« Ces plaisirs, suspendus au penchant d'un abîme !
« Ces voluptés, râlant sur le bord d'un tombeau !

« Sais-tu la frénésie et toutes les tendresses
« Qu'à ceux qui vont périr la femme garde encor ?
« Sais-tu l'âpre bonheur d'abandonner au sort
« Un front tout bourdonnant de royales ivresses,
« Et de baiser ses mains aux lascives caresses
« Dont le pouce charmant demandera ta mort ?... »

Et Mirax, l'œil en feu, la narine gonflée,
Parcourait du regard le Rhéteur ébloui ;
Paulus sentait sa vie à ce souffle ébranlée,
Des horizons nouveaux s'entr'ouvraient devant lui ;
Alors, pour soulager son âme désolée,
Dans le sein de Mirax il versa son ennui.

Il dit tout : sa jeunesse insouciante et fière,
Les soins de Staphyla, ses travaux, son amour :
Le vieux gladiateur souriait comme un père :
« Viens avec moi, » dit-il, « viens mourir à ton tour !
« Foule aux pieds, ô mon fils, les choses de la terre ;
« Laissons faire aux destins, ils savent notre jour !... »

« — J'y consens, dit Paulus, mais je crois difficile
« D'éviter bien longtemps le regard de l'édile...
« — Qu'importe, dit Mirax, l'Édile et son regard ?
« Jeune homme, on ne craint rien quand on est à César ;
« On n'ira pas chercher le rhéteur, sois tranquille,
« Sous le casque de fer et le double cuissard ! »

Paulus suivit Mirax, prenant un moyen terme
Entre vivre et mourir, en vrai logicien.
Les dames en riront, je le présume bien ;
Les dames aux héros demandent un bras ferme
Qui ne s'amuse pas à gratter l'épiderme ;
Mais je suis scupuleux comme un historien.

Ce fut pour le laniste une bonne fortune,
Quand il vit le rhéteur si robuste et si fort.
A porter la cuirasse on l'exerça d'abord,
Puis on le mit bientôt à la règle commune,
Et Paulus, pour l'arène oubliant la tribune,
A son nouvel état se pliait sans effort.

Il reçut par écrit les préceptes d'usage,
Et creusa le poteau sous ses coups assidus ;
Dans la botte de bronze il meurtrit ses pieds nus.
La mentonnière d'or étreignit son visage.
Au bout de quelques mois il avait l'avantage
D'égaler en vigueur les maîtres reconnus.

Il savait imiter le Samnite intrépide
Qui secoue au combat son panache ondoyant,
L'Andabate aux yeux clos, le Thrace diligent,
Le svelte rétiaire, à la lance trifide,
Menaçant du filet le mirmillon rapide
Dont le casque gaulois porte un poisson d'argent.

Il devait à Mirax la vertu singulière
De fixer son regard, sans baisser la paupière,
Et de tenir son souffle aussi bien qu'un plongeur.
Cette vie, après tout, convenait au rhéteur.
Pour vous peindre en trois mots son régime ordinaire :
Il buvait et mangeait comme un gladiateur.

Mirax avait raison, Paulus vécut sans crainte.
Comme un songe mauvais, le passé s'envola.
Une fois, à Suburre, il revit Staphyla,
Mais, pour conter la chose, il employa la feinte,
Après les premiers cris, la vieille fut contrainte
De le trouver fort beau sous ce costume-là.

Je ne vous dirai pas ses amis de l'école,
Stratophanès le Grec, Glaphyre le Germain,
Hégon, qui vint un jour du pays de la Gaule,
Et sait vider d'un trait une amphore de vin,
Ni le nègre Labrax dont la matrone est folle,
Et qui tourne, au combat, deux glaives dans sa main.

Bien qu'il les aimât tous, il préférait encore
Mirax, son vieil ami, plus grave et sérieux;
Souvent, après la lutte, on les voyait tous deux
Appuyés sur l'épée ou le trident sonore,
Jeter des mots profonds que le vulgaire ignore,
Touchant la vie humaine et l'essence des dieux.

Quant à ses passions, depuis son aventure,
Elles dormaient en lui; son cœur était fermé
Comme un coffre d'avare, à la triple serrure.
Les femmes y perdaient leur regard enflammé;
Il avait sur le corps une solide armure,
Et, tout autour de l'âme, un souvenir aimé.

Pour la première fois Paulus était fidèle;
Fille de Marcius! il revoyait encor,
Et tes cheveux tressés, et ta noire prunelle,
Et ta gorge inquiète où glisse un collier d'or.
Mais tu ne venais pas à sa voix qui t'appelle;
N'ayant plus rien au monde, il attendait la mort.

Le hasard le servit; l'école était placée
Près du temple du Faune, au mont Lateranus;
Un jour qu'il descendait, roulant dans sa pensée
Sa fortune bizarre et ses amours perdus,
Il vit à quelques pas une foule amassée
Qui poussait vers les cieux des rires éperdus.

Un petit homme étrange, aux mobiles paupières
S'agitait, au milieu du groupe triomphant,
Et l'on applaudissait, tandis que maint enfant
Le tirait par l'oreille et lui jetait des pierres;
L'assemblée était sourde à toutes ses prières,
Il tournait et sautait de colère étouffant.

Ce fut une surprise à peindre difficile,
Quand Paulus aperçut le bouffon de l'Édile.
Il écarta la foule, et, debout près du nain :
« Je le connais, » dit-il, en étendant la main.
A ce commandement le peuple fut docile,
Car le soleil frappait sur son casque d'airain.

Il portait son manteau d'une façon si fière,
Que Coracoïdès ne le reconnut pas.
— Aux jambes du bouffon Paulus réglait son pas. —
Il apprit que le nain, resté seul en arrière,
S'était perdu dans Rome, et qu'aux Thermes, là-bas,
Il allait retrouver sa maîtresse en litière.

« Marcia! Marcia! » dit Paulus palpitant,
« Marcia près de moi! Marcia que j'adore!
« Parle! de son rhéteur se souvient-elle encore?
« — C'est lui! » dit le bouffon. — « Silence! on nous entend!
« Je te conterai tout... mais il faut qu'on l'ignore,
« Parlons bas! » ta maîtresse?... — « Elle vous aime tant! »

« Vingt fois, sans vous trouver, j'ai couru par la ville,
« Elle voulait mourir ! » — « Et l'Édile ? » — « L'Édile
« S'abandonna d'abord à des cris furieux,
« Il demandait vengeance, il maudissait les dieux.
« Plus tard on vous crut mort, puis pour chasser sa bile,
« Il a bu quatre jours, et s'en est trouvé mieux. »

En bénissant le ciel, Paulus prit ses tablettes,
Et d'une main tremblante il y traça son nom :
« Pour Marcia, pars vite, il faut que tu promettes
« De garder sur ce point un silence profond ! »
A peine eut-il jeté ces phrases inquiètes,
Qu'aux Thermes de Commode il s'élança d'un bond.

Aimez-vous le Forum où bruit la parole ?
Les temples où les dieux regardent les humains ?
Les grands tombeaux semés sur le bord des chemins ?
Les aqueducs, portant un fleuve sur l'épaule ?
L'obélisque étranger ? les ponts ? le Capitole ?
Le Cirque ou le Sénat ? — Moi, j'adore les bains !

C'est un goût dépravé, m'objecteront les sages.
Nos pères se baignaient aux fleuves murmurants,
Ils ne connaissaient pas les parfums enivrants
Que le Nil vagabond porte sur ses rivages ;
Ils s'étendaient mouillés sous les larges feuillages
Pour sécher au soleil l'écume des torrents.

Les sages disent vrai; mais ils auront beau faire,
Le malobathre est doux, la myrrhe a des appas,
Le bain tiède est parfait, pris avant les repas,
Et je ne comprends point qu'il soit fort nécessaire,
Pour mériter son nom, que la vertu sur terre
Sente toujours le bouc et ne se peigne pas.

Si les bains sont fermés, où trouver le poète,
Avec les baladins et les maitres barbus?
D'ailleurs, grâce à nos lois, la réforme est complète,
Les sexes aujourd'hui ne s'y confondent plus;
Dans des thermes à part la matrone discrète
Suspend au clou doré son collier de Phallus!

Quand Paulus eut atteint le premier vestibule,
Il ne s'arrêta point à voir de tous côtés
Les murs de granit rose et de marbre incrustés,
Il oublia de même, au bord de leur cellule,
Les bustes de César, de Vénus et d'Hercule
Que la voûte inondait de mobiles clartés.

Son cothurne en cuir bleu frappait les mosaïques,
Devant lui s'allongeaient les vastes corridors;
Les exédres couverts de dômes magnifiques
S'emplissaient vaguement des vapeurs du dehors,
Tandis que sur des bancs, l'école des stoïques
De la philosophie étalait les trésors.

La foule grossissait. Plus loin, sous les platanes,
Trainant la toge jaune et les rouges patins,
Parmi les promeneurs glissaient les courtisanes.
Le crotale au bruit sec claquait dans les jardins,
Et des sauteurs d'Égypte aux robes diaphanes
Bondissaient sur la corde, avec des vases pleins.

Mais une ombre, ô Paulus! s'étendit sur ta vue
Et tu sentis passer comme un frisson de mort.
Sur des coussins soyeux mollement étendue,
Marcia s'avançait, belle, mais pâle encor;
Et le col allongé, par la longue avenue,
Quatre esclaves portaient la litière aux pieds d'or.

Des valets escortant leur jeune souveraine
Marchaient au pas, couverts du capuchon de laine;
Elle semblait rêver, et sur son front charmant,
Son bras gauche arrondi remontait doucement,
Tandis que l'autre main de roses toute pleine,
Comme des papillons les effeuillait au vent!

Un murmure flatteur courait sur son passage,
La foule s'écartait, en la suivant des yeux;
Ainsi la mer s'abaisse et les flots amoureux
Frémissent, — quand de loin, sur un blanc coquillage,
Le front ceint de corail et de mousse sauvage,
Thétis vogue en silence entre l'onde et les cieux!

Paulus le cœur en feu jeta sur la litière
Un de ces longs regards où l'âme tout entière
S'échappe!... Seul, perdu parmi les assistants,
Au-dessus de la foule il la revit longtemps,
Et son front retomba plus glacé qu'une pierre,
Quand elle disparut sous les rameaux flottants.

Ce fut comme un éclair qui déchire la nue,
Après la vision l'ombre se fit en lui;
Il sentit de son corps la vigueur abattue,
Et s'avança courbé sous son immense ennui.
Le xyste s'emplissait et l'heure était venue
Où Rome dans les flots se plonge avant la nuit.

Des hommes demi-nus, le long du péristyle,
Se chauffaient au soleil quand Paulus y passa.
Peut-être qu'ils songeaient au médecin Musa,
Se rappelant encor, problème difficile,
Qu'à l'empereur Auguste un bain froid fut utile,
Et que dans un bain froid Marcellus trépassa.

Paulus se décida pour la chambre aux étuves,
Et s'assit en jetant une pièce au gardien;
La douleur est prodigue et ne calcule rien :
Exhalant alentour ses brûlantes effluves,
L'eau du Tibre fumait dans le granit des cuves;
Il choisit un vaisseau de marbre phrygien.

Il voulut la fiole en corne de gazelle,
Et pour gratter sa peau la ratissoire d'or;
Dans le bain chaud d'usage on le plongea d'abord,
Puis l'esclave vida sur son corps qui ruisselle
L'ampoule d'eau glacée, et pour marquer son zèle,
De la double palette il le frappa plus fort.

Notre homme était moins triste en quittant la baignoire,
Dans la salle aux parfums on lustra ses cheveux.
Les vases ciselés, les trépieds pleins de feux,
Les drogues, les onguents, s'étalaient avec gloire
Sur une grande table en marbre précieux
Que portait à son dos un léopard d'ivoire.

Des tableaux s'accrochaient aux murs étincelants :
Vénus aux bras de Mars, et Vulcain dans son âtre,
Hélène avec Pâris, puis un groupe folâtre
De cygnes irrités et de jeunes enfants,
Puis, dans un médaillon, Antoine et Cléopâtre
Sur un char de triomphe attelé d'éléphants.

— Cléopâtre! encor toi! voluptueux génie,
Type éternel de grâce et de virilité!
Non, non, tu n'aimais pas; c'est une calomnie
Que jettera sur toi la médiocrité.
Sous le bois odorant qui couvre ta momie,
Ton cœur n'est pas plus froid qu'au temps de ta beauté!

Assise au bord du Nil, ô courtisane blonde,
Tu tendais aux vainqueurs ton filet captieux;
Tu les endormis tous d'une ivresse profonde,
Et tu les vis tomber, tes amants glorieux;
Sans qu'ils aient eu jamais, en échange du monde,
Une larme d'amour échappée à tes yeux!

Si j'étais, pour ma part, disciple d'Hippocrate,
Si j'avais de la vie observé les ressorts,
Je dirais les liens de l'esprit et du corps,
Et comment le plaisir nous fait gonfler la rate,
Et pourquoi, quand le derme en suant se dilate,
Nous sentons s'engourdir nos chagrins les plus forts.

Par Paulus aujourd'hui la preuve en est fournie :
Il entra plein de doute et sortit plein d'espoir.
Des enfants, sous le xyste, exercés par devoir,
Roulaient le cercle en cuivre ou fouettaient la toupie,
Tandis qu'un grand vieillard, couvert d'un manteau noir,
Contemplait gravement cette bande étourdie.

Son crâne reluisait comme un marbre poli,
Sa barbe aux flots d'argent tombait large et splendide,
Un nez majestueux comme une pyramide
Descendait sur sa bouche, avec pompe établi;
On l'eût pris pour une ombre, à voir son front pâli,
Mais, sous son sourcil blanc, roulait un œil rapide.

Paulus n'eut pas besoin de regarder deux fois :
C'était Polydamas, le maître d'éloquence;
De quelque période il marquait la cadence,
Car il frappait la terre en comptant sur ses doigts.
Notre gladiateur oublia sa prudence;
« Salut, maître », dit-il en élevant la voix.

Le bon Polydamas, qui ne l'attendait guère,
Du côté de Paulus se tourna lentement,
Et parcourut des yeux le manteau militaire,
La cuirasse, le casque et tout le vêtement;
Puis soudain, le vieillard fit un pas en arrière,
Pareil au voyageur qui rencontre un serpent.

« Paulus! » s'écria-t-il, « quelle métamorphose!
« En croirai-je mes yeux? est-ce un songe menteur?
« Que veut ce casque énorme et ce fer destructeur?
« Où sont les arguments pour expliquer la chose?
« Où? quand? comment? pourquoi? qui t'aida? quelle cause
Paulus dit simplement : « Je suis gladiateur! »

Il ajouta : « Par goût! » Ce fut le coup de grâce.
« Eheu! » dit le vieillard, « les orateurs s'en vont!
« De ses vieux fondements le monde se déplace,
« Le corps se prostitue et l'esprit se corrompt;
« On bâtira le cirque au sommet du Parnasse;
« Quand nous n'y serons plus, les baladins viendront!

« Qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style?
« Qui sait plier la phrase aux flexibles tissus?
« O race dépravée! ô jeunesse imbécile!
« Qu'as-tu fait maintenant des préceptes reçus?
« Où vont ces Romains-là qui courent par la ville?
« Voir grimacer des nains ou danser des bossus!

« Le lieu des arguments, est-ce le cirque immonde?
« Tullius en cuirasse avait-il combattu?
« Le pathos tombera dans une nuit profonde!
« La logique elle-même y perdra sa vertu!...
« — Maître, » dit l'écolier, « je ne sais pas au monde
« Syllogisme plus fort qu'un glaive bien pointu;

« L'escrime est, après tout, la sœur de l'éloquence;
« Qu'on manie une phrase ou qu'on tourne un poignard
« C'est de la rhétorique, ô maître, et c'est de l'art;
« Épée ou preuve en main, on recule, on avance;
« Parer ou réfuter, quelle est la différence?
« Je plais par mon aigrette et touche par mon dard!

« Seulement, » reprit-il, « l'arène est élargie,
« Et le cœur bondit mieux sous le baudrier d'or!...
« — Mais la gloire, ô mon fils! » — « La gloire que j'envie,
« C'est le vin! c'est l'amour! et la joyeuse vie!
« L'autre n'est qu'un son creux sur le tombeau d'un mort!
« — Eheu! » dit le vieillard en soupirant plus fort.

De sa main vénérable il se voila la face,
Et leva lentement son bras droit vers les cieux;
Longtemps il demeura calme et silencieux
Sur les débris de l'art, comme l'homme d'Horace.
Puis drapant sa tunique, il sortit de la place,
Plus digne et plus posé qu'un exorde pompeux.

— Or, le jour approchait où Paulus, sur la scène,
Devait paraitre aussi pour la première fois;
C'était un grand spectacle; on avait fait un choix
Parmi les combattants de la cité romaine;
Un certain Varolus, un affranchi, je crois,
Contre ceux de César devant tenir l'arène.

Commode alors régnait, ce prince vigoureux
Qui, de sa propre main, tua deux tigres, deux
Éléphants, trois lions, six chevaux de rivière;
Commode Amazonien! demi-dieu sur la terre,
Dont les titres divins étaient assez nombreux
Pour désigner les mois pendant l'année entière!

Il fit par le sénat décréter l'âge d'or,
Et prit le nom d'Hercule en s'asseyant au trône.
Souvent dans le grand cirque il luttait en personne,
Portant avec fierté l'habit du Sécutor;
Par douze mille fois il obtint la couronne;
Outre les baladins, le peuple l'aimait fort.

La ville attendait donc la bataille annoncée,
Et déjà les paris s'engageaient au hasard,
Les uns pour Varolus, les autres pour César,
Tandis que des gardiens la cohorte empressée
Couvrait de sable neuf le sol du Colysée,
Et du dais de Commode étendait le brocart.

Enfin, l'heure sonna. La foule impatiente
Inonda les gradins et les couloirs obscurs,
S'élevant par degrés le long des vastes murs,
Ainsi qu'un vin fumeux dans la coupe écumante.
Le soleil, çà et là, sous la toile ondoyante,
Comme des flèches d'or, dardait ses rayons purs;

Les tubes embaumés vomissaient dans l'arène
Par des conduits secrets, la myrrhe et le safran;
On sentait osciller le nuage odorant,
Et l'on voyait mêlés, dans chaque loge pleine,
Au pétase à longs bords, le capuchon de laine,
Et la mitre lascive, au réseau transparent.

Le vaste Podium aux barrières solides
Près du trône éclatant montrait ses places vides,
Les vestales, à droite, avaient leur pavillon;
A gauche, Varolus, l'heureux amphytrion;
Il saluait la foule avec des airs splendides,
Et s'épanouissait de satisfaction.

Les chevaliers couverts de tuniques pareilles,
Et sur quatorze rangs, près de l'orchestre assis,
Des sièges réservés occupaient les tapis.
Le peuple de la fête attendait les merveilles,
Et déjà, se penchant sur les gradins noircis,
Bourdonnait dans les airs comme un essaim d'abeilles.

On entendit d'abord les sons capricieux
De la lyre mêlée aux flûtes de Sicile,
Et du milieu du Cirque un théâtre mobile
Se dressa tout chargé de danseurs gracieux;
Des nuages flottaient autour du chœur agile,
Et la scène de loin représentait les cieux.

Sur un autel d'azur paré de blanches toiles,
Au centre de la danse éclatait le soleil;
Les astres inconnus ceints d'un bandeau vermeil
Se groupaient dans l'espace en agitant leurs voiles;
Les luths sonnaient toujours, et parmi les étoiles
Sept planètes tournaient en pompeux appareil.

Deux jeunes gens tout nus se suivaient en silence,
L'un tenant une flèche, et l'autre une balance;
Entre eux, couvert d'écaille et gonflé de poison,
Un troisième rampait ainsi qu'un scorpion;
D'autres venaient, portant la robe de l'enfance,
Les cornes d'un bélier ou la peau d'un lion.

Et vous passiez aussi, comètes vagabondes,
Secouant dans le ciel vos chevelures blondes,
Pleines de poudre d'or, de perles, de saphyrs!
Tout cela tournoyait au souffle des zéphyrs,
Et plus joyeusement semblaient tourner les mondes,
Quand la flûte amoureuse étalait ses soupirs.

L'Olympe disparut; puis une jeune fille,
Belle comme Vénus quand elle sort des flots,
Accourut en dansant auprès d'une charmille
Où Silène ronflait étendu sur le dos.
Rieuse, elle agitait autour du dieu des pots
Sa main blanche et légère où sonne une coquille.

Le dieu se réveillait; son œil plein de désir
Parcourait étonné la nymphe toute nue;
Il se tordait les bras, ne pouvant la saisir,
Et, comme un amoureux, il regardait la nue;
Puis tremblant, et la main d'un thyrse soutenue,
Il se levait tout droit, retombant à plaisir.

Et le peuple riait. La danseuse lascive
Tournant, tournant sans cesse alentour du vieillard,
Aiguillonnait ses sens du geste et du regard;
Le spectacle touchait à la scène un peu vive
Où l'austère Caton, dans sa pudeur naïve,
Abandonnait la place, indigné contre l'art.

Tout à coup un grand bruit ébranla le portique :
« L'empereur ! l'empereur ! » La foule, en un moment,
Se tourna vers la porte avec empressement,
Et le sénat, orné du laticlave antique,
Le front ceint de lauriers, défilait lentement,
Grave, et réglant son pas aux sons de la musique.

Puis venaient les licteurs aux faisceaux éclatants,
Puis les prétoriens en large manipule
Portant, devant César, les insignes d'Hercule,
Les hérauts glapissaient, et tous les assistants,
A chacun de ses noms lancés du vestibule,
Comme des flots troublés se remuaient longtemps :

« César ! — Aurélius ! — Lucius ! — Débonnaire ! —
« Auguste ! — Bien-Heureux ! — Gouverneur de la terre !
« Très Grand ! — Britannicus ! — Invincible ! — Romain !
« Hercule ! — Généreux ! — Pontife Souverain ! —
« Vingt fois tribun du peuple ! -- Empereur ! -- Consulaire
« Au peuple, aux chevaliers, salut ! » Et, dans sa main,

Tenant comme Mercure un riche caducée,
Commode enfin parut. Sa tunique plissée
Flottait, couleur de pourpre et perlée à son bord.
Il avait un manteau tissu de soie et d'or,
D'un cercle étincelant sa tête était pressée,
Son costume semblait celui d'un Sécutor.

« Longue vie à César! » cria la foule immense;
Et le vaste empereur, sous son grand pavillon,
Comme un dieu couronné, vint s'asseoir en silence.
Sur une chaise d'or préparée à l'avance
On posa la massue et la peau de lion;
Puis le maître des jeux fit sonner le clairon.

Le théâtre aussitôt disparut de lui-même;
La lutte commençait, et les gladiateurs
Firent irruption aux yeux des spectateurs.
Les deux partis rivaux avaient pris un emblême,
Et chacun à l'épaule étalait ses couleurs,
Qui le blanc, qui le vert. L'attente fut suprême;

Du peuple frémissant tomba la grande voix.
Je ne vous dirai pas l'adresse, la science
Que chacun déploya dans cette circonstance,
Les coups portés sans cesse et parés mille fois,
La grâce des lutteurs, et les glaives de bois
Qui voltigeaient dans l'air et frappaient en cadence.

Le prélude ordonné se prolongea longtemps:
« Du fer! du fer! » hurlait la foule impatiente;
L'escrime s'arrêta; la trompette bruyante
Tordit sa note rauque et ses sons palpitants,
Et l'on vit, recouverts d'une armure éclatante,
Des groupes opposés, sortir deux combattants.

Celui de Varolus était jeune et rapide,
Il s'élançait par sauts, puis rebroussait chemin,
Svelte, un poignard aux dents, une corde à la main;
L'autre, fixant sur lui son regard intrépide,
Lentement sur le sol posa son pied solide.
« Mirax! » cria le peuple en se levant soudain.

C'était lui! le vainqueur! le héros de la ville!
Mirax au bras de fer, au glaive triomphant:
Sans doute il dédaignait son adversaire agile,
Lui, vieux gladiateur, en face d'un enfant;
Le jeune homme écumait dans sa rage inutile
Comme un chacal vorace autour d'un éléphant.

Mirax semblait jouer; du bout de son épée
Il agaçait son homme et lui piquait la peau.
Déjà le sang vermeil coulait en maint ruisseau,
La cuirasse s'ouvrait par le fer découpée,
Et de perles de pourpre en mille endroits jaspée,
Les semait en courant sur le sable nouveau.

Il fallait en finir avec le rétiaire,
Mirax leva son glaive et le pressa plus fort:
Les pouces se dressaient pour demander la mort,
Mais un cri formidable emplit la salle entière...
Mirax, les yeux sanglants, roulait dans la poussière,
Tordant son cou nerveux dans le nœud qui le mord.

« Il est pris! il est pris! » dit la foule étonnée.
Varolus triomphait, l'honneur de la journée
Lui semblait garanti par ce coup de bonheur;
La lame flamboyait dans la main du vainqueur,
César était muet, la mort fut ordonnée.
Mais Mirax se dressa de toute sa hauteur.

Il fut calme et sublime, en cet instant suprême,
Et leva sur la foule un regard assuré :
« Pourquoi trembler? » dit-il au rétiaire blême,
« C'est le peuple, ô mon fils! et j'étais préparé;
« Il aime à voir tomber qui porte un diadème,
« Et se venge à sa mort de l'avoir admiré! »

Alors jetant au loin sa cuirasse pesante,
Il tendit son cou nu sous l'acier du poignard,
Puis, tourné vers la foule, et d'une voix puissante :
« Frappe, enfant! » cria-t-il, « et salut à César!... »
Le sang jaillit à flots par la gorge béante,
Et Mirax se souvint de tomber avec art.

Un homme ayant au front les ailes de Mercure,
Du bout de son fer chaud vint lui toucher le corps.
La chair en frémissant cria sous la brûlure,
Mais l'ombre de Mirax voyageait chez les morts.
Avec le croc d'usage on le tira dehors;
Sur le sable rougi trainait sa chevelure.

Un nouveau combattant aux couleurs de César
S'élança tout armé quand l'arène fut vide.
Son aigrette flottait ainsi qu'un étendard;
L'œil rempli d'un feu sombre et la face livide,
Il regarda longtemps fumer le sable humide,
Et, se courbant à terre, y trempa son poignard.

Il semblait jeune encore; une belle tournure,
La taille vigoureuse et flexible à la fois.
Un sein large battait sous sa cuirasse dure,
Son pied ferme était pris dans le soulier gaulois,
Et de sa longue épée à riche ciselure
Le pommeau garni d'or luisait entre ses doigts.

C'était un inconnu. La paupière baissée,
Il semblait éviter les regards curieux.
Un gladiateur thrace, à la taille élancée,
S'avançait contre lui d'un pas audacieux.
La lutte s'engagea, furibonde, insensée,
Et les glaives croisés étincelaient aux yeux.

Ce n'était plus le jeu, ce n'était plus la grâce.
Mais un combat farouche, un sombre tourbillon,
Où, pour frapper au cœur, le fer cherche sa place,
Où chaque combattant rugit comme un lion;
La poussière autour d'eux voltigeait dans l'espace;
Un silence de mort planait sur l'action.

On entendait les coups sonner, comme en automne
La grêle sur les murs; le peuple, pour mieux voir,
Se penchait, palpitant de terreur et d'espoir;
César tout ébloui se tordait sur son trône :
« Aux mânes de Mirax ! » dit une voix qui tonne;
Et le Thrace tomba dans les flots d'un sang noir.

Le vainqueur attendit un second adversaire;
Ses yeux fauves brillaient comme un feu dans la nuit,
Son glaive ruisselant dégouttait sur la terre,
Et de la populace il écoutait le bruit.
Un Samnite parut, et mordit la poussière,
Puis un troisième encore, et d'autres après lui.

Six fois le croc de fer s'abattit sur l'arène,
Six fois le cri d'adieu salua l'empereur,
Et, comme un moissonneur qui fauche dans la plaine,
L'inconnu sur son front essuyait la sueur.
Puis il vida d'un trait, pour calmer son ardeur,
De cendre et d'eau tiédie une patère pleine.

On vit en même temps un spectacle inouï :
Commode l'empereur franchit la balustrade,
Et lui-même au jeune homme il donna l'accolade :
« Grâce à toi, » cria-t-il, « je triomphe aujourd'hui !
« Tu peux de mes faveurs essayer l'escalade,
« Comme tu fus le mien, je serai ton appui. »

Il saisit la couronne aux longs rubans de laine
Et voulut la poser sur le front du vainqueur;
Le léger tambourin, la flûte lydienne
Jetaient leur note grêle à l'immense clameur :
« Son nom ! » criait le peuple en respirant à peine ;
Le héraut répondit : « C'est Paulus le rhéteur ! »

« — C'est Paulus ! » A ce nom qui sur la foule plane,
Deux cris longs et perçants montèrent vers les cieux :
L'un partait de l'orchestre où va la courtisane,
Et l'autre des gradins ornés de lits soyeux
Où, sous le blanc réseau d'un voile diaphane,
La matrone se cache aux regards envieux.

CHANT QUATRIÈME.

COMMODUS, à tout prendre, était, sur ma parole,
Un charmant empereur, n'en déplaise à Dion.
Moi, je l'aurais aimé jusqu'à la passion.
Jamais, comme Tibère, il ne joua son rôle.
Il était franc d'allure, et portait à l'épaule,
Non la peau d'un renard, mais celle d'un lion.

Il avait ses défauts; qui n'en a, dans son âme?
Il massacrait les gens, mais il tenait sa lame
De la main gauche, et c'est très fort, en vérité.
Il volait, mais cet or au peuple était jeté;
Il buvait, mais un jour il fit pendre sa femme;
Commodus l'empereur avait son bon côté!

Ce que j'aime, avant tout, c'est la force d'Alcide,
La vie aux mille bonds, le sang tumultueux.
Les Titus, les Trajan, dans leur calme splendide,
Sont beaux, mais sans relief, probes, mais ennuyeux.
Comme l'Athénien qui chassait Aristide,
Moi, je suis fatigué des héros vertueux!

Les monstres les plus noirs sauvent la tragédie,
Tous les drames bien nés brandissent un couteau;
J'adore, pour l'effet, Rome qu'on incendie,
Et l'esclave qui brûle, ainsi qu'un grand flambeau.
Chaque siècle, ô Néron, maudira ton génie,
Mais tu laissas du moins de quoi faire un tableau!

Commodus habitait une maison immense
Sur le mont Cœlius, auprès des escrimeurs.
Il en avait chez lui le costume et les mœurs;
Hercule ou Sécutor, selon la circonstance,
Il dédaignait le trône, et son cœur en balance
Flottait entre les dieux et les gladiateurs.

C'est là que vint Paulus. Pour prix de sa victoire
Il vécut au palais, tout couronné de gloire,
Seul, avec Cléander, se partageant César.
Comme il était habile à jouer du poignard,
On le nomma préfet aux gardes du prétoire,
Devant être fermier de la ville, plus tard.

Mais Paulus n'était pas de ces âmes trempées
Dans les ondes du Styx. âmes enveloppées
D'un bouclier d'airain; toutes les passions
Avaient prise sur lui, de la tête aux talons;
Et, dans son cœur mobile, ainsi que des épées,
Se heurtaient les amours et les ambitions.

J'en connais qui, montés à ce faîte suprême,
N'auraient plus, dans l'esprit, de place pour aimer;
Mais Paulus, malgré tout, se laissait consumer,
Tant qu'il dit l'aventure à l'empereur lui-même.
O dieux! que si jamais je viens à m'enflammer,
J'aie un entremetteur coiffé du diadème!

Les choses traînent moins; c'est le lien fameux
Qu'Alexandre dénoue au tranchant de sa lame.
« Hélas! » pensait Paulus, « le père est furieux!
« — Dès demain, » dit Commode, » elle sera ta femme.
« Je vais tuer un ours ou quelque hippopotame,
« Pour marquer dignement cet hymen glorieux! »

Comme en un grand danger de la chose publique,
Marcius au palais fut mandé sans retard;
Paulus, tout palpitant, se tenait à l'écart;
Les pâles sénateurs, sous leur longue tunique,
Le sourire à la lèvre, encombraient le portique,
Et du maître superbe épiaient le regard.

Là, c'était Quintius qu'ennoblit la charrue,
Et, plus loin, Lamia pour son luxe cité;
Le gros Pomponius qui montre avec fierté,
Sur sa médaille d'or, une tête barbue;
Sulpice, dont le nom se cache dans la nue,
Et qui de Jupiter descend par un côté.

Après eux, Severus, héritier de l'empire,
Lœtus Emilius qui flatte et qui conspire,
Cléander que demain, dans la boue et l'affront,
Les portefaix jaloux au Tibre traîneront;
Jusqu'au sage Dion qui mord, pour ne pas rire,
Les feuilles de laurier qu'il arrache à son front.

Commode cependant, le long des galeries
Marchait à pas comptés, laissant les flatteries
Monter autour de lui comme un encens divin.
Un moineau familier sautillait sur sa main;
Et sa tunique verte, aux riches broderies,
Frôlaient les grands pavés, quand l'Édile soudain

Apparut sur le seuil. Sa taille ramassée
Dans ses contorsions était plaisante à voir;
Marcius, d'un Romain connaissait le devoir :
Saluant, souriant, et la tête baissée,
Il rampa vers César, tandis que sa pensée
S'en allait, tour à tour, de la crainte à l'espoir.

« — Un mot, » fit Commodus en quittant son escorte,
« Qu'as-tu sur ton cachet que l'on dit fort ancien?
« Un port? un aqueduc? car ce point-là m'importe.
« — César, j'ai l'aqueduc et j'ai le port! » — « Très bien!
« Est-ce Ancus ou Numa que ta médaille porte?
« — C'est Ancus et Numa! » dit le patricien.

« — Certes, les Marcius sont de race qui brille,
« Je le savais déjà, dit l'empereur joyeux,
« Et j'ai cherché moi-même un mari pour ta fille,
« Qui fût digne de toi comme de tes aïeux.
« - Un mari pour ma fille ! » - « Eh ! sans doute ! » - « Grands Dieux !
« Quel astre bienveillant plane sur ma famille ?

« — Vieillard, » reprit Commode, « accepte cet honneur,
« Et cherche en ton esprit quel gendre on te destine. »
« — Un chevalier ? » — « Non pas. » — « Un consul, j'imagine ? »
« — Avance ! » — « Un sénateur à l'antique origine ? »
« — Monte encor, Marcius. » — « C'est donc... un empereur ? »
« - Plus haut ! » - « Un dieu ? » - « Plus haut ! c'est un gladiateur ! »

La foudre au triple dard eût tombé sur notre homme,
Qu'il eût été moins pâle et moins épouvanté :
« — C'est Paulus, » ajouta Commode avec gaieté ;
« — Jamais ! » hurla le père en se débattant comme
Un taureau furieux que le grand prêtre assomme.
« Jamais ! jamais !... » Ce cri, par l'écho répété,

Fit tressaillir d'effroi les esclaves fidèles.
Commode souriait ; sur sa main le moineau
Montait de doigts en doigts en agitant ses ailes.
Soudain il arracha son glaive du fourreau,
Et puis, l'écume aux dents, le feu dans les prunelles
Il abattit d'un coup la tête de l'oiseau

« — A quand, ô Marcius, la fête nuptiale? »
Demanda gravement l'Ésope au sceptre d'or.
« — Dès demain, si tu veux... » dit l'autre avec effort,
Car de cet apologue il comprit la morale,
Et ses yeux agrandis, au pavé de la salle,
Suivaient l'oiseau sans tête, et qui tremblait encor!

Paulus avait du goût, il se tint en arrière.
Mais à peine l'Édile avait quitté les lieux,
Qu'il courut à César, la tête la première,
Et couvrit ses genoux de baisers furieux;
Son sein était plus large et sa tête plus fière;
Le bonheur, en rayons, éclatait dans ses yeux.

Les grandes passions sont comme l'incendie,
Enthousiasme, amour, colère, volupté,
Elles vont s'étendant et gagnent à côté.
Des plus vieux sénateurs la poitrine engourdie
Tressaillait sous la toge, et semblait réjouie
Devant tant de jeunesse et de sincérité!

Oh! sentir qu'on est fort, connaître sa puissance,
Et, comme Jupiter, s'élancer dans les flots,
Superbe et mugissant, avec sa nymphe au dos!
Être jeune et farouche, et, gonflé d'espérance,
Manquer d'espace et d'air dans la nature immense,
C'est l'amour! c'est l'amour! Lorsque les matelots,

Aux premiers jours de mai, tirent dans l'onde amère
La carène au flanc sec, ils dédaignent la terre,
Et sur la rame humide allongeant leurs bras nus,
S'exilent, en chantant, vers des cieux inconnus :
Ainsi font les amants, sans regards en arrière,
Ils s'échappent du monde en appelant Vénus !

Au sortir du palais, notre homme avait dans l'âme,
Comme après le falerne, un vertige divin ;
O conquête ! ô bonheur ! de songer que demain
Il aurait ses yeux noirs, son sein, sa lèvre en flamme !
Parfois, croyant rêver, il s'arrêtait soudain,
Et puis, comme un nageur qui divise la lame,

Il séparait la foule et glissait à travers.
— Le peuple, ce jour-là, descendait de Bovilles,
Et d'Anna Perenna chantait la gloire en vers ;
Sous l'âge et sous le vin, des vieillards en guenilles
Chancelaient tout courbés aux bras des jeunes filles
Dont le front souriait sous les feuillages verts.

Ce tumulte, ces cris, cette plèbe en délire
Le firent, tout d'abord, se moquer et sourire,
En comparant sa joie à celle qui passait ;
Et comme eux cependant l'ivresse le poussait,
Car il était heureux, car il voulait le dire
A la brise, au soleil ; le cœur est ainsi fait.

Le bonheur, loin de nous, se dégage et s'envole
Comme un parfum léger hors du vase d'airain;
Et l'homme, dans sa fête, imprudent et frivole,
Par son chant de triomphe éveille le destin!
— Quelqu'un, comme il marchait, le toucha sur l'épaule,
Quelqu'un l'arrêta court en lui prenant la main.

En face de Paulus, silencieuse et pâle,
Une femme attendait. Ses yeux noirs et profonds
Sur ses traits sans couleurs luisaient par intervalle,
Comme un soleil d'hiver sur la neige des monts.
« C'est moi, » dit Melænis, « et je sais ma rivale! »
Paulus l'examina de toutes les façons.

« Je ne te connais pas, » dit-il; « qui me réclame?
« Que me demandes-tu?... » Cet amour d'une nuit,
Sans aller jusqu'au cœur, avait glissé sur lui.
Car l'homme est oublieux; le baiser d'une femme,
Hélas! plus promptement s'efface de notre âme
Que nos pas au désert, sur le sable qui fuit!

Quand l'enfant jusqu'au soir, dans la forêt profonde,
A fait voler sa flèche et tournoyer sa fronde,
Le carquois sur l'épaule, il revient tout joyeux.
Il ne sait pas qu'aux bois la biche vagabonde,
Rougissant alentour les buissons épineux,
Meurt, la sagesse aux flancs et des pleurs dans les yeux!

« — Ce que je veux, » dit-elle, « écoute : c'est la vie
« Que j'avais autrefois au fond de la cité,
« Tout ce que j'ai perdu, tout ce qu'un soir d'été
« Tu m'as pris en jouant. O démence et folie !
« J'ai versé tant de pleurs dans mes nuits d'insomnie
« Qu'il ne me connait plus et qu'il passe à côté !... »

Les sanglots étouffés soulevaient sa ceinture ;
« Melænis ! » dit Paulus en étendant la main.
Elle reprit : « Je suis la courtisane impure !
« La foule aux mille pieds, comme sur un chemin,
« A marché sur mon cœur ; mais, malgré sa souillure,
« J'en garde assez encor pour en mourir demain !

« Donc, j'ai pleuré longtemps, dans mon oubli perdue,
« Depuis que loin de moi ton amour s'envola.
« Les hommes, ô Paulus, ne savent pas cela...
« Une fois, tu passais, je te vis dans la rue,
« Tu me parus plus grand !... une force inconnue
« M'étreignit à la gorge, et tout mon corps trembla !.

« De ce jour, j'attachai mes pas aux tiens, sans cesse
« Tournant autour de toi, comme autour des flambeaux
« Le phalène inquiet ; et je sentais l'ivresse
« De me brûler le cœur à tes regards si beaux ;
« Mais tu fuyais toujours, et toute ma tendresse
« Fut pareille à ces fleurs que l'on jette aux tombeaux !

« Enfin ; laisse-moi donc continuer, la peine
« Se dissipe en parlant ; enfin, j'appris son nom,
« Qu'elle était jeune et fière, et de noble maison ;
« Puis je la vis... et comme un lion qu'on déchaîne,
« Je sentis dans mon sein rugir toute ma haine,
« Car elle était charmante, et tu l'aimais, dit-on !...

« — Je l'aime ! » dit Paulus, « malheur à qui la touche ! »
Et dans ses doigts crispés il serrait son poignard
Melænis, sans trembler, le couvait du regard,
Tandis qu'un rire amer serpentait sur sa bouche.
« Le lit des morts, » dit-elle, « est moins froid que ma couche.
« Que veut ton fer, Paulus ? il arrive trop tard !

« Écoute-moi plutôt, je n'ai plus de colère.
« Je suis douce à présent, et suppliante, voi !
« Tu ne le savais pas, car, par pitié pour moi,
« Tu m'aimerais un peu. Qu'ai-je encor sur la terre,
« Si tu me prends l'amour ?... Dans mon cœur solitaire,
« Le souvenir, c'est toi ! l'espérance, c'est toi !...

« Tu l'aimais, elle était belle, tu la regrettes,
« Et je comprends cela ; mais je sais bien comment
« Tu ne peux plus l'aimer ; étrange empressement
« Des hommes à railler les femmes inquiètes !
« A quoi bon ? je sais tout, oublions maintenant ;
« Viens ! nous serons joyeux ! Au sortir de tes fêtes,

« Sur ton front ruisselant et couronné, ma main
« Essuiera la sueur; tu m'aimeras peut-être!
« — Laisse-moi! » dit Paulus, « j'obéis au destin
« Sans contrainte et sans peur, mon amour va paraître!
« — Mais l'édile est puissant! » — « Mais César est le maître!
« — Et sa fille oserait? » — « Je l'épouse demain! »

La danseuse, à ces mots, haletante, éperdue,
Se dressa comme un arc dont la corde est rompue.
« Je le défends, » dit-elle, et, lui prenant le bras :
« Que me fait ton César? je ne le connais pas!
« C'est une étrange erreur, si l'on me croit vaincue,
« Et si quelqu'un ici pense arrêter mes pas!

« Je n'ai point sur mon front semé la perle fine,
« Ni comme elle, au milieu des esclaves tremblants,
« Dans les bains parfumés amolli mes bras blancs;
« Mais un sang jeune et fort bruit dans ma poitrine,
« Et j'ai sucé le lait dont la louve latine,
« Sous le figuier antique abreuve ses enfants!

« Oh! si tu l'épousais, ce serait chose affreuse;
« Tu saurais ce que vaut la femme furieuse,
« Et la torche d'hymen, la torche aux cheveux d'or,
« Pourrait prêter sa flamme à ton bûcher de mort! »
— Elle est, pensa Paulus, plus folle qu'amoureuse;
Et, secouant la tête, il reprit son essor.

Melænis du regard le suivit en silence;
Il disparut bientôt au fond de la cité,
Comme un songe rapide, au réveil emporté...
Et, pliant sous le poids de sa tristesse immense,
Elle écouta partir sa dernière espérance,
Avec le bruit des pas, dans son cœur répété.

Le ciel était tout bleu, comme une mer tranquille;
De lourds rayons tombaient sur les pavés brûlants,
Ou se brisaient aux murs de marbre étincelants;
Et de ses ailes d'or frappant l'air immobile,
L'essaim des moucherons harcelait, par la ville,
Les portefaix couchés sous les portiques blancs.

Triste, elle gravissait le chemin des Carènes,
Devant elle, au hasard, laissant marcher ses pas;
Et son cœur agité par d'étranges combats
Se gonflait tour à tour de douleurs et de haines.
Ses pensers s'échappaient en phrases incertaines
Qui tremblaient sur sa lèvre et qu'on n'entendait pas.

La sueur à son front collait sa chevelure,
Ses yeux roulaient perdus dans l'orbite agrandi,
Et les enivrements du soleil de midi
Lui battaient à l'oreille avec un bruit d'armure;
Ainsi confusément gronde la nue obscure,
Avant que dans les cieux la foudre ait retenti.

Tout à coup, vis-à-vis de la *Borne qui sue*
Et vomit l'onde à flots, par six bouches d'airain,
Melænis s'arrêta, la tête dans sa main :
« Les dés en sont jetés!... il faut que je le tue ! »
Dit-elle, et promenant ses regards dans la rue,
Elle aperçut un bouge où l'on vendait du vin.

C'était une taverne à l'étroite ouverture,
Dont la porte donnait sur un long corridor.
La chanson des buveurs, comme un lointain accord,
S'échappait par lambeaux de l'antre qui murmure,
Et, près du seuil antique, on voyait en peinture,
Un grand ours au poil brun, coiffé d'un casque d'or.

Melænis aussitôt, rapide, palpitante,
Se plongea sous la voûte, ainsi qu'en un tombeau ;
Et le vieux cabaret à la dalle glissante
Devant la jeune fille ouvrant son noir caveau,
Parut la prendre au vol par sa porte béante,
Comme un serpent qui bâille engloutit un oiseau.

La danseuse tira le loquet de la salle,
Et debout près du seuil, sur les groupes épars,
Pour y trouver son homme, arrêta ses regards.
Parmi les bancs boiteux à la taille inégale,
Des jeunes gens frisés passaient par intervalle,
Versant le vin nouveau. Les cris de toutes parts

Se croisaient, se heurtaient sous la voûte fumeuse.
Des soldats, dans le fond, sur la table accoudés,
Pour le coup de Vénus faisaient rouler les dés;
D'autres chantaient César; puis une voix vineuse,
Dominant par éclats cette rumeur joyeuse,
Mêlait aux bruits confus ses hoquets saccadés.

C'était un muletier qui venait de Capoue.
Large, épais, rutilant, et les yeux effrontés;
Le vin qu'il avait bu lui colorait la joue,
Un tas de pots à sec roulaient à ses côtés :
« A manger, » criait-il, « la piquette m'enroue!
« J'ai l'Océan au ventre et ses dieux irrités!... »

L'hôte du lieu parut, la toge retroussée,
Et vers l'homme aux mulets il dirigea ses pas.
Riant dans la fumée, il portait sur deux plats
Un hachis de raisins et de viande pressée,
Plus un morceau de porc, une andouille épicée,
Et des pois gris nageant parmi des cervelas.

L'ivrogne, à cet aspect, se pâma de tendresse :
« Évohé! » cria-t-il, « salut à Jupiter! »
Puis il se mit à l'œuvre avec des dents de fer.
Il prenait, il mangeait, il reprenait sans cesse,
Jetant tout ce repas par-dessus son ivresse,
Comme ces grands palais qu'on bâtit dans la mer!

La pâle courtisane, immobile à sa place,
Contemplait gravement cette scène vorace :
« Il est perdu, dit-elle, et ne comprendrait pas ! »
Puis vers un jeune esclave elle fit quelques pas ;
C'était un beau garçon, sans barbe et plein de grâce :
« Que m'importe ! dit-elle, il faudrait un bon bras ! »

Elle allait furetant par la taverne humide
Et cherchant sous la toge, avec ses yeux brillants,
Un sein large et velu, des muscles bien saillants ;
Telle, au temps des amours, la cavale numide,
Flairant l'amant sauvage, à la croupe splendide,
Frissonne et sonde au loin les feuillages bruyants

Elle atteignit enfin le groupe militaire,
Hommes au cœur solide, à la tournure fière,
Et brûlés au soleil de toute nation ;
Elle en vit un surtout, un gros légionnaire,
Dont la voix, en parlant, sonnait comme un clairon ;
Il avait pour coiffure un grand casque, et pour nom

Pantabolus. Debout, superbe, dans sa gloire,
Aux soldats ébahis, il contait son histoire
Et haranguait la foule une coupe à la main ;
Son long glaive battait sur sa cuisse ; le vin
De rubis éclatants semait sa barbe noire...
« C'est lui ! » dit Melænis, en s'arrêtant soudain.

Au bruit que fit sa robe en frôlant la muraille,
Pantabolus tourna la tête, et curieux,
L'œil béant, suspendit ses récits de bataille;
Car notre homme abondait en exploits merveilleux,
Et (mieux que dans Plautus) il eût été de taille
A couper du revers un éléphant en deux.

« Par la cuisse d'Hercule, elle est charmante et belle! »
Cria Pantabolus, en s'abattant sur elle;
Puis caressant sa barbe et roulant ses regards :
« Vénus est toujours là, quand on parle de Mars!
« Elle aime les grands coups et le sang qui ruisselle,
« Les boucliers luisants, les casques et les chars!...»

Tout en parlant ainsi, sa main large et rugueuse
Sur sa vaste poitrine étreignait la danseuse :
« A moi! » dit-il; « A nous! » hurlèrent les soldats;
Et les yeux éclataient avides, et les bras
S'étendaient, comme on voit, hors de la roche creuse,
S'allonger les vautours à l'odeur des combats!

Ils quittèrent les bancs, furieux, pêle-mêle,
Et vers Pantabolus, la cohue à longs flots
Se roula, culbutant les tables et les pots;
Lui, saisit au hasard le pied d'une escabelle,
Et, devant Melænis, comme une sentinelle,
Se posa largement; on eût dit que son dos,

Mieux que celui d'Atlas, pouvait porter le monde.
« Au large ! » cria-t-il, et ses yeux pleins de sang
Brillaient sous ces cils noirs comme un feu rougissant
Sous les branches. Lancée avec un bruit de fronde,
L'escabelle en ses mains tournoyait à la ronde,
Et le cercle indécis allait s'élargissant.

Cette attitude fière et prête à la bataille
Suspendit brusquement l'attaque des soldats,
Ils se parlaient entre eux et murmuraient tout bas.
Soudain, Pantabolus, dressant toute sa taille,
S'éloigna, dédaigneux, de cette valetaille,
Et quand il fut s'asseoir, on ne le suivit pas !

Melænis le suivit : une joie inconnue
Éclatait sur son front par la douleur pâli,
Sa bouche demi-close où se creusait un pli
Riait étrangement ; sur son épaule nue
Roulait sa chevelure en boucles répandue,
Comme un flot écumeux sur un rocher poli.

« Bien ! dit-elle, voilà ce que je veux, l'audace ! »
Et lui serrant la main : « J'aime les hommes forts !
« Ton sein large est taillé pour porter la cuirasse,
« Ton bras se gonfle bien quand il tend ses ressorts. »
Et sa voix, en parlant, modulée avec grâce,
Comme des doigts lascifs lui parcouraient le corps !

Il ouvrit de grands yeux, haletant et stupide;
« Bois! » dit-elle; et prenant la patère à sa main,
Aux lèvres du soldat elle tendit le vin;
Puis s'échappant d'un bond, quand la coupe fut vide,
Elle imita pour lui la cordace rapide,
Avec le geste libre et le chant fescennin.

C'était un air étrusque aux paroles hardies,
Un refrain de taverne aimé des carrefours;
Sa voix brève heurtait les vieilles mélodies,
Ses pieds tombaient d'aplomb et cadencés toujours,
Tandis que ses deux mains sur sa tête arrondies,
De ses bras onduleux dessinaient les contours.

Soudain, elle saisit, entre ses doigts fébriles,
Un sistre tout poudreux qui s'accrochait au mur;
Sa main blanche courait sur les cordes mobiles,
Et l'instrument antique au son vibrant et dur,
Étincelait parfois en notes juvéniles,
Comme un bois pétillant qui brûle à l'âtre obscur.

Musique, bruit des pas, colliers, toge légère,
Cela tourbillonnait, ailé, joyeux, vermeil!
Un gai rayon, glissant comme l'aube au réveil,
D'une barre d'azur coupait la salle entière,
Et Melænis, baignée aux flots de la lumière,
Semblait, la lyre en main, danser dans le soleil!

« Viens ! » dit Pantabolus. — « Non, » répondit la belle,
Et sa pose enivrante était plus molle encor.
Le soldat n'y tint plus, d'un bond il fut près d'elle,
A sa taille glissaute attacha son bras fort ;
« Oh ! je t'aime ! dit-il, que sert d'être rebelle ?.., »
Et sa main vers le banc l'entraina sans effort ;

Elle s'assit sur lui ; son beau col qui se penche,
Tremblait, comme un roseau que le vent fait plier ;
Sa gorge s'écrasait sur l'armure d'acier,
Et les flots gracieux de sa tunique blanche
Inondant le soldat, ainsi qu'une avalanche,
Frôlaient la guêtre noire et le rude soulier.

« Si j'étais homme aussi, j'aimerais les batailles,
« Dit-elle, et sur mon front les panaches mouvants,
« La marche en plein soleil, l'assaut sur les murailles,
« La tente qu'on déploie et qui frissonne aux vents !... »
Le soldat la couvait sous ses yeux éclatants ;
Les mots qu'il entendait le prenaient aux entrailles.

« Tu dis vrai ! cria-t-il en agitant ses mains,
« Du temps de Cassius, j'ai vu de grandes guerres,
« Les Scythes vagabonds aux flèches meurtrières,
« Les Gélons demi-nus, les Sarmates lointains...
« C'était plaisir alors ! des légions entières
« Franchissaient le Danube, au pays des Germains ! »

Et tandis que sa voix s'en allait large et pleine,
Melænis le brûlait du feu de son haleine;
Puis se dressant, ainsi qu'un enfant curieux,
Dans le casque de cuivre elle mirait ses yeux,
Ou tirait à demi le glaive de sa gaine,
Pour y passer ses doigts, avec un cri joyeux!

Il se fit, tout à coup, un bruit épouvantable;
C'était le muletier qui roulait sous la table,
Et jurait congrûment par tous les noms connus,
Depuis Saturne ancien jusqu'au dieu Crépitus!
On le voyait ramper d'une façon louable
Parmi les pots cassés et les plats répandus.

Il se leva pourtant et se mit en posture;
Ses pieds, dans le chemin, heurtaient les escabeaux.
Il étendait ses bras ainsi que des rameaux,
Et, balançant la tête avec un sourd murmure,
S'appuyait aux lambris, comme une vigne mûre
Qui se soutient à peine et s'accroche aux ormeaux!

La taverne alentour se vidait; la nuit sombre
Arrivait par degrés. « Tiens! dit Pantabolus,
« Je ne sais pas ton nom, mais je ne vivrai plus
« Sans ta danse, et ton rire, et tes chansons sans nombre.
« Parle! un seul mot d'amour, embrassons-nous dans l'ombre
« — Non, » dit-elle, en baissant des yeux irrésolus.

« — Tu me détestes donc ? » — « Non, reprit-elle, pose
« Ta main, là, sur mon cœur, il en sait quelque chose ! »
Le bon Pantabolus crut trouver le défaut,
Mit l'escarcelle au vent, et la fit sonner haut ;
« Jamais ! » dit Melænis, puis après une pause :
« Soldat, garde ton or, c'est du fer qu'il me faut !

« Tu m'aimes, n'est-ce pas ? eh bien ! il est au monde
« Un homme que je hais, d'une haine profonde,
« Celui-là voit le jour !... » — « Comment l'appelle-t-on ? »
« — Celui-là n'eut pour moi ni pitié ni pardon,
« Celui-là !... je l'aimais !... que le ciel me confonde !...
« Je crois l'aimer encor ! » — « Son nom ! son nom ! son nom ! »

« — Cet homme, écoute bien, de mon amour se joue,
« Il en fait un haillon qu'il traîne dans la boue !
« Quand j'ai prié, quand j'ai pleuré, quand j'ai rampé,
« Il a ri ! Par une autre il était occupé !
« Il me le faut, demain, mort ; veux-tu ? Je l'avoue,
« Je t'aime ! Prends ta lame, et qu'il soit bien frappé ! »

« — Son nom ! » dit le soldat. — « C'est Paulus qu'on l'appelle. »
« — Eh bien ! mort à Paulus ! » — « Écoute, reprit-elle,
« C'est Paulus, le préfet du prétoire, celui
« Que l'empereur adore et qui règne après lui. »
« — Mais... » dit Pantabolus. — « Mais, ton âme chancelle !
« Je vois bien que sur toi je me trompe aujourd'hui ! »

Elle voulut partir; comme dans une chaîne,
Pantabolus tremblant la retint dans ses bras.
« Laisse-moi! lui dit-elle, il me faut son trépas!
« Crois-tu que j'aie un cœur si large?... Cette haine
« Doit en sortir d'abord, pour que l'amour y vienne!
« Tu sais tout : lui vivant, je ne te connais pas!...

« Mais si l'on te disait qu'en baisers de ma bouche
« Je payerai sa blessure et tous ses cris d'effroi!
« Mais si l'on te disait, pour que cela te touche,
« Que cet homme, après tout, est mon maître et mon roi;
« Qu'il veille, gardien sombre, au chevet de ma couche!
« Qu'il faut marcher sur lui pour arriver à moi!

« Que lui mort, nous pouvons nous aimer sans partage,
« Qu'il est de douces nuits, et des jours sans nuage!
« Qu'il serait dur vraiment qu'un autre nous gênât!
« Et que l'amour vaut bien qu'on ose l'attentat!
« — Va, fit Pantabolus, j'accepte le message!
« — Demain? » dit Melænis. — « Demain! » dit le soldat.

Elle tendit sa lèvre au gros légionnaire.
« Nous nous verrons ici, dit-elle, c'est juré! »
Puis glissant de ses bras, elle bondit à terre;
L'hôtelier, sur le seuil, paraissait affairé,
Il repassait le gain de la journée entière;
Il avait le nez rouge et le front balafré.

Quand Melænis reprit le chemin de Suburre,
La lune, au fond du ciel, ébauchait sa figure,
Le soleil descendait, et ses derniers rayons
Jetaient un manteau rouge à l'épaule des monts;
Elle glissait rapide à l'œil, à l'aventure,
Comme pour fuir son cœur. Au faîte des maisons,

Le vent du soir tordait la fumée en spirale,
Et, fixant sur le seuil la barre transversale,
L'échoppe des marchands se fermait à grand bruit;
Quelques rares flambeaux brillaient par intervalle,
Tandis qu'on entendait, sur la brise qui fuit,
Cet adieu qu'en partant le jour jette à la nuit!...

Comme elle s'engageait dans une voie obscure
Qui serpente et se tord au pied de l'Esquilin,
Une réflexion vint la frapper soudain :
« Si le soldat tremblait, dit-elle, qui m'assure
« Que le fer jusqu'au fond fouillera la blessure,
« Et que Paulus, au cœur, sera percé demain?... »

Mais elle tressaillit d'une joie inconnue,
Et ses yeux, qui sondaient les maisons de la rue,
Lancèrent tout à coup un regard triomphant;
Un jeune esclave noir passait en ce moment,
Avec un vase plein sur son épaule nue :
« Staphyla! » cria-t-elle. — « En face! » dit l'enfant.

Staphyla! Staphyla! la vieille Campanienne,
Qui va hochant la tête et murmure tout bas
Des mots mystérieux que l'on ne comprend pas!...
Melænis y courut, puis, respirant à peine,
Elle frappa trois coups à la porte de chêne,
Et dans la grande salle on entendit des pas.

La sorcière allongea, par un étroit passage,
Son front, qu'avait rayé l'ongle du désespoir,
Sa peau mate tranchait sur son costume noir;
Ses cheveux longs encor, mais blanchis avant l'âge,
Tombaient plus en désordre autour de son visage
Qu'en cette nuit fameuse, où Paulus vint la voir.

« Qui frappe? » — « Ouvre sans peur, dit la danseuse pâle,
« C'est l'amour outragé!... c'est la vengeance aussi
« — Qu'ils entrent, fit la vieille, on les connait ici! »
Et, dans l'ombre, grinça la porte de la salle,
Et leurs pieds, tour à tour, frappant la froide dalle,
Éveillaient maint écho sous le dôme noirci.

Pour peu que mon lecteur ait la mémoire agile,
Il reverra, d'un trait, la maison de Staphyle,
Tout ce monde effrayant qui se tord sur les murs,
Se suspend aux cloisons, bruit aux coins obscurs;
Et la lampe de fer, dont le rayon mobile
Fait danser, aux lambris, mille groupes impurs!

Rien n'était donc changé; seulement, la poussière,
Manteau que l'oubli donne aux choses de la terre,
Couvrait la table antique et le vase sculpté;
Tandis que, se berçant au plafond solitaire,
L'araignée aux longs bras, partout avait jeté
Sur les squelettes nus, un linceul argenté!

Les lieux prennent leur part de la tristesse humaine,
Et nous laissons au mur l'ombre de notre cœur;
On jugeait, en entrant, que la magicienne
Courbait son front plus bas, sous le poids du malheur;
La pierre des pavés semblait suer la peine,
Et tout l'antre gémir d'une immense douleur!

Melænis s'arrêta : « Toi, qui sais tout sur terre
« Et dont l'art souverain marche au niveau des dieux,
« Je l'aimais!... j'étais folle! il a ri de mes feux!...
« Venge-moi!... » Puis, soudain, pour aider sa prière,
Elle jeta de l'or, luisant dans la poussière;
La vieille, à cet aspect, crispa ses doigts nerveux;

Un feu rapide et clair jaillit de sa prunelle :
« Ces philtres, ces onguents, tout est pour toi, dit-elle,
« Parle! et sa main glacée entraînait Melænis;
« Veux-tu voir, en un jour, ses jeunes ans ternis?
« Son front chauve, creusé d'une ride éternelle?
« Et tout son corps tremblant sur ses pieds engourdis?...

« J'ai le cumin sauvage et l'herbe de Colchide
« Qui font pâlir la face et s'éteindre les yeux.
« Du serpent Sepédon j'ai le venin fameux :
« Quatre gouttes au plus de ce poison fluide
« Changent l'adolescent en un vieillard livide,
« Qui va, le dos courbé, sans barbe et sans cheveux.

« S'il traverse les flots, si son coursier l'entraîne,
« S'il tend, près du foyer, sa coupe à l'échanson,
« Ma fille ! avec trois mots j'arrêterai sans peine
« Son vaisseau sur la mer, son cheval dans la plaine,
« Ou d'un cercle fatal, fermant son horizon,
« J'enchainerai ses pieds au seuil de sa maison !

« — Non ! cria Melænis, ce n'est point mon affaire !
« Avant d'avoir sa mort il me faut son amour !
« — Alors, je puis t'offrir, répliqua la sorcière,
« Dans une peau de grue, un poumon de vautour,
« Ou ce pourpier charnu, cueilli dans l'onde amère,
« Qu'on mêle à l'orge blond et qu'on dessèche au four. »

Puis la vieille, joignant les gestes aux paroles,
De sa torche rougeâtre éclairait les fioles,
Les coupes, les bassins suspendus aux lambris :
« Voici le sang caillé d'une chauve-souris,
« Voici des dents d'aspic avec leurs alvéoles
« (Mais ces charmes ne vont qu'aux femmes) ; tout compris,

« C'est un philtre d'amour ! » demanda la sibylle.
La danseuse reprit : « Qu'il soit aussi de mort ! »
Et jetant sur la table une autre pièce d'or :
« Je veux qu'il m'aime et puis qu'il meure ! » — « C'est facile,
« Il faut, dit Staphyla, quelque recette habile,
« Qui le pousse à la tombe en le brûlant d'abord !

« Mais tu dois, avant tout, te guérir de ta peine ;
« Je vais mêler, pour toi, dans une coupe pleine,
« La cendre de vipère à l'huile de cyprès,
« Puis la chèvre brûlée au feu d'un mort, après...
« — Non, » reprit l'autre. — « Après, » dit la magicienne
Qui, pour toute infortune, avait des philtres prêts,

« Tu prendras la clupée, une pierre assez belle,
« Que cherchent les pêcheurs à la lune nouvelle,
« Et qu'on trouve en fondant la tête d'un poisson ;
« Puis tu regarderas avec attention
« L'oiseau Charadrius, dont la puissance est telle,
« Qu'on guérit, à le voir, de toute passion !...

« — Je ne veux pas guérir ! cria la jeune fille ;
« Commençons !... l'heure échappe !... et le temps est compté !... »
La sorcière fait trêve à sa loquacité
Et plante, sur le banc, la torche qui pétille :
« Quel est son nom d'abord, son âge et sa famille ?...
« — Son nom ?... dit Melænis, je l'ai trop répété !

« Son âge ?... il va mourir !... sa famille ?... qu'importe !...
« Qu'il soit esclave ou roi, ma haine est assez forte
« Pour briser, en tombant, sa couronne ou ses fers !
« — Alors, dit la sibylle, agissons d'autre sorte,
« Évoque-le toi-même, et, fût-il aux enfers,
« Il viendra !... Sur cette eau reste les yeux ouverts !

« Penche-toi, sans parler, regarde au fond !... » Staphyle,
Tout en disant ces mots, dans un coin ténébreux
Prit un baquet étrange, au ventre spacieux,
Et, gémissant de peine, avec sa main débile,
Elle vida dedans une amphore d'argile
Dont le flot, sous la lampe, étincelait aux yeux !

•

Ensuite elle plongea dans la cuve profonde
Un miroir argenté, qui rayonna sous l'onde ;
Puis, courant par la salle, elle mit près du bord
Des flambeaux résineux, couverts de poudre encor,
Et l'on eût vu, tandis qu'ils brûlaient à la ronde,
Sur la nappe d'azur trembler des cercles d'or !...

Le reste de la chambre était perdu dans l'ombre,
Quelques tisons fumeux craquaient dans le foyer,
Et le glapissement du renard familier
Troublait seul, par instants, la solitude sombre...
La vieille marmottait des paroles sans nombre,
Et courbée à demi sur des lames d'acier,

Suivait, d'un doigt tremblant, mainte ligne bizarre,
Alphabet monstrueux d'un langage inconnu.
Près d'elle est Melænis — le baquet les sépare —
Elle jette sur l'eau son regard éperdu,
Dans l'immobilité de l'aigle ou de l'avare
Qui fixe le soleil ou contemple un écu!

Les deux têtes, que frappe une flamme incertaine,
Se détachent en plein, sur le fond rembruni;
Face à face, à deux pas, le sort avait uni
Les deux extrémités de la misère humaine;
Ce voyage à travers la douleur et la haine,
L'une le commençait, l'autre l'avait fini!...

« Que vois-tu? » - « Rien encore! » - « Il viendra! » dit Staphyle.
Le silence se fit solennel et profond;
Et de nouveau la vieille, avec sa voix tranquille :
« Que vois-tu!... » — « Je vois l'eau qui tourbillonne au fond!...
« — Il viendra! » Melænis se penchait immobile,
Et le doute à l'espoir se mêlait sur son front.

Mais soudain Staphyla vit pâlir son visage,
Un frisson secoua ses membres, et ses yeux
Brillèrent : « L'eau se trouble!... et c'est comme un nuage
« Qui tourne!... quelque chose a paru dans les feux!...
« Dieux!... c'est lui!... cria-t-elle en se dressant, l'image!...
« Là!... mais tout fuit... Le philtre! il le faut! je le veux!...

« Sa lèvre dédaigneuse essayait un sourire...
« Je l'ai bien vu, ma mère, il me raillait encor!...
« Allons!... » Puis entrainant la vieille avec effort :
« Plus de grâce, à présent, c'est l'heure qu'il expire! »
On eût dit à la voir, la bacchante en délire,
Quand sonnent le tambour et la cymbale d'or.

La sorcière éteignit les torches. L'âtre antique
Resplendit tout à coup d'une flamme magique,
Que la vieille excita sous son souffle glacé.
Dans un vase d'airain, sur les tisons dressé,
Sang des morts, noirs venins, plante au suc exotique,
Tout bouillonne et frémit, pêle-mêle entassé;

Et Staphyla, parfois, dans la marmite pleine,
Jette des ossements pris aux dents d'une chienne,
Des cailloux qu'en tombant, la foudre a calcinés,
Et de longs clous ravis aux croix des condamnés,
La nuit, lorsque le vent qui pleure dans la plaine,
Fait craquer du gibet les grands bras décharnés!

Puis rêveuse, elle écoute, ainsi que des augures,
Brûler en pétillant les feuilles de laurier,
Et dans la cendre éparse alentour du foyer
— Selon les bruits du feu, variant ses postures —
Elle trace des ronds et d'étranges figures,
Avec un bâton blanc, fait en bois d'olivier.

Melænis à côté, regardait la fumée
Sortir en longs filets du philtre bouillonnant;
Quand soudain Staphyla, pâle et l'œil rayonnant,
Se leva d'un seul bond, la main d'un fouet armée,
Et tira de sa boîte, à deux crochets fermée,
La toupie au flanc creux, qui bruit en tournant :

« Va! dit-elle, agitant les sifflantes lanières,
« Dans ton cercle sonore enferme son destin,
« Tourne, tourne toujours!... sur le mont Esquilin,
« La lune aux pieds d'argent, glisse dans les bruyères,
« Et les morts, inquiets sur leurs couches de pierres,
« Se dressent, écoutant ton murmure lointain!

« Qu'il tombe avant le jour! que dans la nuit glacée,
« Il ait, pour tout linceul, comme un sombre inconnu,
« L'aile du vautour fauve et l'ombre du ciel nu!
« Tourne! tourne!... » Et sa voix haletante, insensée,
Sa chevelure grise, à son front hérissée,
Ses yeux sanglants, ses doigts crispés, son bras tendu,

Tout passait, tout grinçait, ainsi qu'un rêve étrange,
Devant la courtisane immobile d'effroi...
« Tourne! tourne plus fort!... c'est l'amour qui se venge!
« Le feu flambe au foyer! l'air siffle autour de moi!
« A la lèvre du vase écume le mélange!
« O cieux, lancez la foudre! ô terre, entr'ouvre-toi! »

Mais sa voix s'éteignit, arrêtée au passage,
Une froide sueur sillonna son visage,
Et le fouet à ses mains échappa brusquement ;
Elle se tint d'abord, droite et sans mouvement,
La lèvre en sang, l'œil fixe, et couvert d'un nuage,
Puis, sur les durs pavés, s'affaissa lourdement.

« A l'aide ! à moi ! » cria la danseuse effarée.
L'écho seul répondit, et l'antre spacieux,
Ainsi qu'un grand tombeau, resta silencieux !
Alors, comme ferait une mère éplorée
A son enfant qui meurt, sur son sein gracieux
Elle appuya la tête, âpre et décolorée.

Elle la réchauffait sous son souffle tremblant,
Et de ses doigts légers soulevait sa paupière :
« Pourquoi dormir toujours ?... éveille-toi, ma mère !
« — Où suis-je ? dit Staphyle, oh ! j'ai le front brûlant,
« Les pieds glacés ! Enfant de la vieille sorcière,
« Adieu !... je vais mourir ! Fantômes au pas lent,

« Avec vous, sur les monts où le cyprès frissonne,
« Je glisserai demain sous le pâle croissant.
« O larves des tombeaux, préparez ma couronne !
« D'un agneau nouveau-né faites couler le sang !
« Terre, adieu ! j'ai vécu ! Durant les nuits d'automne,
« Je ne m'asseoirai plus au foyer rougissant !

« Je n'écouterai plus le vent gémir dans l'ombre,
« Je n'irai plus cueillir seule, au fond des grands bois,
« L'herbe qui fait aimer. Adieu, retraite sombre
« Où sur les maux passés j'ai pleuré tant de fois!
« O nature! nature aux mystères sans nombre,
« Je puis fermer mes yeux, ils ont surpris tes lois!

« Je sens un souffle ardent qui m'arrache à la terre!
« Je veux mêler mon âme à l'Océan vermeil!
« J'irai dans les rameaux du cèdre solitaire,
« Dans la brume des nuits, dans les feux du soleil!...
« Terre, adieu! j'ai vécu! » La voix de la sorcière
Vibrait étrangement, et son regard, pareil

Au flambeau qui s'éteint, envoyait plus de flamme;
Quelque chose de grand planait sur cette femme.
Enfin, se roidissant par un dernier effort :
« Ma fille, approche-toi, voici venir la mort!
« Je confie à ta foi le secret de mon âme;
« Sois discrète!... fit-elle en hésitant encor.

« — Pourquoi, dit Melænis, chasser toute espérance;
« J'appellerai, j'irai!... » Mais la vieille : « Silence!
« La destinée est sourde, on ne l'arrête pas!
« Ce frisson de mon corps, c'est le froid du trépas.
« C'est l'éternelle nuit qui sur mes yeux s'avance!... »
« — Parle! » dit Melænis, en se penchant si bas

Que ses cheveux bouclés frôlaient la moribonde.
La sorcière reprit : « En quelque lieu du monde
« Qu'il se cache à tes yeux, fût-ce chez l'empereur,
« Tu chercheras demain Paulus gladiateur!...
(Melænis tressaillit d'une angoisse profonde.)
« Tu lui diras : Ta mère est morte sur mon cœur!...

« — Toi, sa mère! » cria la danseuse en démence;
Le front de Staphyla prit un air soucieux.
« Tu connais donc Paulus. — Je le connais. — Tant mieux!
« Pour qu'il ne rougît point d'apprendre sa naissance,
« Vingt ans, dis-lui cela, j'ai gardé le silence,
« J'ai refoulé mon cœur, j'ai fait taire mes yeux!

« Dis-lui que son regard, dis-lui que sa parole,
« Quand il venait me voir, poussé par quelque ennui,
« Me faisaient du bonheur pour tout un jour! Dis-lui
« Que mes pleurs ont lavé ma jeunesse frivole,
« Et que ce dernier cri d'une âme qui s'envole
« N'eut pour témoins que toi, le silence et la nuit! »

Sa voix s'affaiblissait, et son souffle débile
Râlait, comme le vent dans les feuillages morts!
De longs frémissements lui parcouraient le corps;
Enfin, elle reprit : « S'il cherche par la ville
« Son père, écoute bien, c'est Marcius l'édile!... »
Melænis se dressa comme avec des ressorts.

« Son père !... Marcius !... grands dieux ! l'ai-je entendu ?... »
La sorcière à sa voix se levait par degrés.
« Oh ! fit-elle en ouvrant des yeux démesurés,
« Achève !... » — « Je ne puis ! » — « Parle ! » — « Je t'ai perdue !
« C'est ton fils que j'aimais !... » — « C'est mon fils que je tue ! »
Elle heurta son front entre ses poings serrés,

Puis elle retomba, la tête sur la dalle,
Avec un cri si fort qu'il fit trembler la salle !
Et l'on n'entendit plus que le soupir lointain
Du liquide écumant dans son vase d'airain,
Tandis que du foyer la lueur sépulcrale
Jetait sur le cadavre, un reflet incertain.

CHANT CINQUIÈME.

O frère de l'Amour, Hyménée! Hyménée!
Dieu couronné de fleurs, jeune homme aux blonds cheveux,
Toi dont la main secoue un flambeau résineux!
Toi qui conduis l'amant à la vierge étonnée,
Quand aux sons du crotale et de la flûte aimée,
L'étoile de Vénus palpite dans les cieux!

Pour toi la jeune fille, en respirant à peine,
Va cueillir dans les champs son chapeau de verveine;
Elle tremble, elle hésite, elle écoute en chemin,
Les bois, les prés, les flots au murmure incertain,
Et regarde, en rêvant, la ceinture de laine
Que l'époux, sur ses pieds, fera tomber demain.

Elle ne viendra plus dans les campagnes blondes
Jouer avec ses sœurs, aux rayons du soleil!
Car les temps sont passés des courses vagabondes,
Des plaisirs enfantins; demain, à son rèveil,
Elle sera l'épouse aux angoisses profondes,
Par qui vit la famille et le foyer vermeil.

Elle sera mêlée aux mères sérieuses,
Chaste, grave, et parfois guidant avec fierté
Un beau groupe d'enfants qui saute à son côté,
Tandis que, contemplant leurs têtes gracieuses,
Le père, à ses cils noirs sent des larmes joyeuses
Glisser, comme la pluie, après un jour d'été.

Oh! qui dira la paix, et le bonheur tranquille!
Muse, qui chantera, dans des vers assez doux,
La maison reluisante, et les baisers d'époux!
Les pénates, au feu, séchant leur corps d'argile!
Et l'essaim des valets, et le cercle immobile
Des aïeux, sur le seuil, rongés du temps jaloux!

Elles vivaient ainsi, les mères d'Étrurie,
Celles du Latium et du pays sabin,
Gardant comme un trésor, loin du tumulte humain,
Le travail, la pudeur, les dieux et la patrie!
Elles n'attendaient pas qu'un prèteur d'Illyrie
Vînt tenter leur vertu des colliers à la main!

Laissons l'amant rôder près des murs de sa belle,
Et, les cheveux mouillés par les pleurs de la nuit,
Faire, sous le ciel noir, hurler le chien fidèle,
Comme un voleur furtif que la crainte poursuit.
J'aime mieux pour entrer, la porte que l'échelle,
J'aime mieux pour sortir, le calme que le bruit.

L'amant, c'est le chasseur qui marche par la plaine,
Hâve et noir de poussière, avec son lévrier;
L'époux majestueux ressemble au cuisinier
Qui, sans battre les bois, a sa marmite pleine;
Tous deux, filet en main, vont cherchant leur aubaine :
L'amant pêche à la mer et l'époux au vivier.

Quand les temps sont partis de la jeunesse folle,
Quand il n'a plus de jour à jeter au destin,
L'homme, essoufflé, s'asseoit sur le bord du chemin,
Entre l'avenir sombre et le passé frivole,
Alors l'épouse vient, l'épouse qui console
Et relève son âme en lui tendant la main!...

« Des perles! » dit Bacca, courant par les cuisines,
Plus ardent que Vulcain au bord de ses fourneaux :
« J'aime dans les pois gris l'éclat des perles fines!
« Arrosez la polente avec le vin de Cos;
« Ces huitres seraient mieux sous des herbes marines.
« Pressez le feu; Chrysale, a-t-on vu mes turbots?

« — Non, maitre ! » — « Par Bacchus ! c'est une raillerie !
« Fiez-vous pour souper au vaisseau d'un préteur !
« Jamais gabarre à flot n'eut pareille lenteur !
« Herclé !... pas de turbots !... le jour qu'on se marie ! »
Et le bon cuisinier tordait avec furie
Ses cheveux grisonnants, sur son front en sueur.

C'était un homme osseux et maigre de figure,
Bien que tout cuisinier classique soit orné
D'un ventre respectable et d'un chef bourgeonné ;
Mais lui ne rôtissait que pour la gloire pure.
Tel bâtit des palais qui couche sur la dure,
Tel barde des faisans qui n'a pas déjeuné !...

Et les broches tournaient, de bécasses chargées,
Et la cigogne blanche aux ailes allongées
Couvait des œufs de paon, dans des corbeilles d'or ;
De grands poissons d'azur qui semblaient vivre encor
Nageaient dans le safran, tandis que deux rangées
D'huitres et d'escargots se pressaient sur le bord.

Une rumeur montait, incessante et profonde,
De valets affairés que la sueur inonde,
De vaisselle sonore et de poèlons d'airain,
Frémissant sur le feu comme le flot marin :
« Allons ! criait Bacca pour exciter son monde,
« Vous boirez, à la noce, un tonneau de bon vin !

« A-t-on vu mes turbots?... » — « Pas encor, » dit Chrysale.
« — Bombax!... » C'était le mot terrible et redouté;
Les marmitons tremblaient et Bacca devint pâle:
« S'ils arrivent trop tard, c'est une indignité!
« Au Tibre!... il en est temps! courez sans intervalle!...
« J'ai vécu cinquante ans par mon nom respecté;

« J'ai fait de grands repas et des fêtes splendides,
« Où, couronnés de fleurs et la coupe à la main,
« Cent convives joyeux mangeaient jusqu'au matin!
« De la Bretagne froide aux régions torrides,
« Quand nous avions soupé, trois mondes étaient vides!
« Et les dieux à Bacca devaient une autre fin!...

« — Les turbots! » dit Chrysale en enfonçant la porte
Plutôt qu'il ne l'ouvrit, tant sa joie était forte;
Puis, auprès du vieux maître arrivant en deux bonds:
« Je les ai vus moi-même! ils sont dodus et ronds!
« Mais le préteur est mort en voyage! » — « Qu'importe!
« Dit Bacca radieux, si les turbots sont bons!... »

La villa de Tibur avait un air de fête,
Les murs de marbre blanc semblaient frémir d'amour;
S'il n'était pas si tard nous en ferions le tour;
Mais voici Marcia qui passe sa toilette:
Dans les miroirs d'argent, sa beauté se reflète,
Et l'ambre et les parfums voltigent alentour!

Avez-vous vu parfois, sur une coupe antique,
Entre deux beaux festons d'acanthe sinueux,
Diane chasseresse avec ses longs cheveux,
Quand elle sort de l'onde, et, baigneuse pudique,
Livre aux nymphes des bois sa gorge magnifique,
Et ses pieds nus, mouillés par les flots amoureux!

Telle, et plus jeune encor, près d'une eau qui murmure,
Dans un bassin de marbre aux contours ciselés,
Frémissante, et les yeux par ses grands cils voilés,
Marcia souriait; sous sa blanche parure,
Une esclave avec art attachait la ceinture,
L'autre les brodequins de perles étoilés.

Ses longs cheveux tombaient comme ceux des vestales,
Séparés par le fer en six tresses égales,
L'anneau serrait son doigt, et du coffre odorant,
Les matrones tiraient le voile de safran,
Avec la pièce d'or des fêtes nuptiales,
Et le fuseau qui dit : « Travaillez en aimant! »

Ainsi qu'un arc tendu, sur son œil qui pétille,
Son sourcil se courbait par le pinceau tracé;
Entre ses dents d'émail un souffle cadencé
Glissait comme la brise au bord d'une coquille;
Un petit serpent vert dont la tête frétille
Entourait son bras nu, d'un bracelet glacé.

Des toiles de Milet, des tuniques traînantes,
Parmi les beaux colliers sur les tables épars,
Déroulaient à longs plis leurs teintes chatoyantes;
Les couronnes de fleurs riaient de toutes parts,
C'était un bruit confus d'étoffes ondoyantes,
Et mille reflets d'or à troubler les regards.

« Salut! » dit le bouffon en entrant dans la salle,
Avec une façon de tête triomphale,
Et portant, comme Amour, la torche et le carquois:
« Je me marie aussi, je viens faire mon choix;
« Celle-ci me plairait, mais elle est un peu pâle;
« Cette autre serait mieux plus haute de deux doigts! »

Et Coracoïdès, comme un patron sans gêne,
Devant chaque suivante agitait son flambeau;
Puis, saisissant le bras d'une esclave africaine:
« Par Castor! cria-t-il, c'est le meilleur morceau!
« Je préfère aux seins blancs les poitrines d'ébène,
« C'est le cœur, après tout, qui leur monte à la peau!

« J'aime ces yeux d'argent, ce nez dont les deux ailes
« S'étalent, cette bouche, aux bords gonflés et ronds,
« Qui semble avoir mangé des mûres. Nous verrons
« Des contrastes charmants et des choses nouvelles;
« Ensemble, ce sera superbe : nous ferons
« Des enfants blancs et noirs, comme les hirondelles. »

Et vers sa sombre épouse il tendait, en parlant,
Une poire de coing, d'après l'antique usage :
« Dans neuf mois la grenade !... ajouta le galant,
« Je tente la fortune, et me voue au ménage ;
« Tous les maris trompés ne font pas le tapage
« De Ménélas. Pour moi, je suis moins pétulant !... »

La suivante, immobile, écoutait cette histoire,
Sans montrer au dehors la moindre émotion ;
La pudeur libyenne est une fiction,
On ne saurait rougir, quand on a la peau noire :
« Hélas ! dit Marcia, joignant ses mains d'ivoire !
« Quel malheur de quitter un si gentil bouffon !

« Quand je t'aurai perdu, qui donc me fera rire ?
« Mon pauvre petit nain, je ne te verrai plus
« Imiter, en dansant, le faune ou le satyre !...
« Mais, pourquoi, reprit-elle, abandonner Paulus ?
« Viens avec nous !... » Le nain se tenait, sans mot dire,
Et roulait, au hasard, des yeux irrésolus.

Enfin, la tête basse, et d'une voix câline,
« Bacca vient-il aussi ? » — « Non, » dit-elle en riant.
« — C'est que... fit le bouffon, pâle et balbutiant,
« J'aime le vieux Bacca ! C'est une âme divine !... »
Et Coracoïdès, qu'un double instinct domine,
Sentait sourdre en lui-même un combat effrayant.

Le cœur et l'estomac luttaient de violence :
Il adorait Paulus, et la bécasse au vin,
Et voyait s'échapper, ainsi qu'un songe vain,
Les ragoûts safranés, l'ivresse et la bombance!...
On l'eût pris volontiers pour un chien qui balance
Entre la voix du maître et l'odeur du festin.

Cependant sur les monts la nuit tendait ses voiles,
L'astre cher aux époux se levait dans les cieux;
On entendait, au loin, les jeunes gens heureux
Qui jetaient, tous en chœur, leurs chansons aux étoiles.
« Il vient!... » dit Marcia, baissant les riches toiles
Dont le mince tissu voltigeait sur ses yeux.

C'était le chant d'hymen, la flûte, les cymbales,
Et le pétillement des torches dans la nuit;
Le cortège amoureux s'avançait... et le bruit
Montait, comme la mer, en bruyantes rafales.
Déjà sonnent les pieds sur le pavé des salles;
Hyménée!... Hyménée!... On approche... c'est lui!

C'est lui, dans son manteau de pourpre tyrienne!
Beau, jeune, ivre d'espoir, et défiant les pleurs.
Sous leur toge de fête aux riantes couleurs,
Ses amis, alentour, effeuillaient la verveine,
Et tout frottés d'onguents, selon la mode ancienne,
Cinq enfants secouaient des flambeaux et des fleurs.

« Caia !... Thalassius !... Hyménée !... Hyménée !... »
Ainsi chantaient cent voix montant à l'unisson;
Des esclaves portaient la quenouille ordonnée,
Le coffret odorant, l'eau sainte, la toison,
Et la graisse de loup, dont l'épouse bien née
Doit frotter, en entrant, le seuil de sa maison.

Les matrones à part, sous leur voile pudique,
Pour le dernier conseil se réservaient encor.
Ce jour-là, jusqu'au bout, l'édile fut très fort,
La lèvre souriante et d'un air pacifique,
Il tenait, pour signer, le sigillum antique,
Ancus avec Numa, l'aqueduc et le port!

Ce fut lui qui, prenant le rôle de la mère,
Étreignit au départ la belle sur son cœur,
Et laissant échapper la larme de rigueur,
La retint dans ses bras comme il convient de faire;
Car déjà deux enfants, ceints de myrte et de lierre,
Entrainaient par la main, l'épouse du rhéteur.

C'est alors qu'au milieu des pompes érotiques
On entendit des cris dans l'ombre du jardin,
Et la voix des valets courant sous les portiques :
« Elle est folle !... arrêtez !... » Mais sur ses gonds d'airain
La porte tressaillit, et, cessant les cantiques,
La foule, comme un flot, se replia soudain...

Calme plein de terreur qui couve la tempête!
Melænis, en silence, apparut sur le seuil;
On eût dit une morte échappée au cercueil;
Entre les rangs pressés, sans retourner la tête,
Elle allait à pas lents et tachait de son deuil
L'or et la pourpre en feu sur les robes de fête :

« Éteignez ces flambeaux! cessez vos chants joyeux!
« Avant d'unir ici l'inceste à l'adultère,
« Souvenez-vous des morts, et respectez les dieux! »
Sa voix sur tous les fronts roulait comme un tonnerre :
« Arrêtez! » Et du bras les séparant tous deux :
« Paulus, voici ta sœur! Marcia, c'est ton frère!

« — Son frère!... dit la foule, étrange évènement!
« Qui l'eût cru? qui l'eût dit? est-ce un fourbe? est-ce un traitr
« — C'est faux! hurla Paulus, cette danseuse ment!
« J'arracherai son masque et la ferai connaître!... »
Melænis, de la main, l'écarta gravement :
« Ici, chez Marcius, je n'écoute qu'un maître!

« Vois tous tes conviés, ils pâlissent d'effroi!
« C'est que ta mère est morte, et la vieille sybille
« N'a pas de tombe encor sur son cadavre froid!...
« — Staphyla! » fit Paulus. — « Ta mère! » Mais l'édile :
« Ai-je bien entendu! qui parle de Staphyle?...
« — Vieillard, dit Melænis en s'avançant, c'est moi!

« Moi, qui seule ai reçu sa parole dernière,
« Moi, qui seule en mes bras soutins son front glacé,
» Moi, dont les yeux ont vu, comme au bord d'un cratère,
« Les abîmes d'un cœur où l'amour a passé !...
« Et je m'étonne encor que le fils et le père
« N'aient pas frémi, dans l'âme, au cri qu'elle a poussé !

« Donc, s'il te reste au cœur, quelque trace incertaine,
« Quelque écho du passé qui murmure tout bas,
« Souviens-toi, Marcius, de cette Campanienne,
« Qui partit en serrant son fils entre ses bras.
« — Dieux ! fit l'édile en pleurs, ma jeunesse lointaine
« Accourt comme un fantôme au-devant de mes pas !

« Je comprends maintenant ma haine et ma tendresse ;
« Mon fils, embrasse-moi ! cette femme a raison :
« Quel que soit le transport dont l'aiguillon nous presse ;
« Le sang ne connaît pas de modération,
« Et je fus, tour à tour, pardonne à ma faiblesse,
« Ton père par l'amour et par l'aversion !... »

Les gens qui soupent bien ont l'âme épanouie,
Rien n'est tendre et naïf comme un buveur joyeux ;
Ce fut, sur ma parole, un tableau curieux
De voir le gros coupable, à la face élargie,
Ainsi qu'un jouvenceau tomber dans l'élégie
Et se meurtrir le sein pour un crime amoureux.

Il riait, il pleurait, et tournant par la salle,
De sa fille à son fils courait incessamment;
— Melænis avait fui pendant cet intervalle, —
Et Marcia, sans voix comme sans mouvement,
Égalait en pâleur sa robe nuptiale :
« O ma sœur ! adieu donc !... » dit Paulus tristement.

Il avait ce visage, à peindre difficile,
Qu'il est fin de cacher sous un pan du manteau.
Marcia, Melænis, la sorcière, l'édile,
Tout s'agitait ensemble au fond de son cerveau,
Et chaque souvenir, fugitif et mobile,
Lui passait sur le front comme une ombre sur l'eau.

Hélas ! le vide aux mains et le doute dans l'âme,
Il voyait tout à coup, formidable réveil,
Pâlir son Eurydice au seuil du jour vermeil !
Devant ses longs regards, sans larmes et sans flamme,
La sœur se dessinait gravement, et la femme
Fondait, comme la neige aux rayons du soleil !

Il partit, il quitta la salle et les convives;
Ces fronts parés de fleurs lui faisaient mal à voir;
Il voulait l'air, l'espace, et, comme aux ondes vives,
Tremper sa tête en feu dans les brises du soir.
Mais la fête obstinée, en notes fugitives,
Courait autour de lui; là-bas, sous le ciel noir,

Les pâtres, suspendus au versant des collines,
Chantaient pour son hymen les strophes fescennines ;
Les villages dansaient, et Paulus aux abois,
Sous ses pieds, en passant faisait craquer les noix
Dont on avait semé les routes Tiburtines :
« O Vénus !... cria-t-il, d'une tremblante voix,

« A quoi bon dans les cieux, comme une raillerie,
« Sur mon front abattu secouer ton fanal ?
« Ne pouvais-tu du moins, refusant le signal,
« Cacher pour cette nuit ta lumière chérie ?...
« Hélas ! j'irai tout seul dans ma chambre fleurie,
« M'étendre, en sanglotant, sur le lit nuptial !

« Les gais musiciens, parmi les feux sans nombre,
« Attendent le cortège et les époux nouveaux,
« Les flûtes se tairont et la nuit sera sombre.
« Marcia ! Marcia ! devant les cinq flambeaux
« Je ne déferai pas ta ceinture !... et dans l'ombre,
« Je ne sentirai pas de tes cheveux si beaux

« Rouler les flots épars !... Mon seul bien sur la terre,
« Quoi ! mort ! évanoui ! disparu sans retour !
« Que faire maintenant de ce cœur plein d'amour ?
« De mon sang ? de ma vie ? O misère ! misère !
« Un autre sur son sein l'étreindra quelque jour ;
« Un autre quelque jour ne sera pas son frère !...

« — Paulus ! dit une voix, quelqu'un te reste encor ! »
Le jeune homme eflaré fit un pas en arrière :
« Oh ! je le sais trop bien !... dit-il avec effort,
« C'est mon mauvais génie envoyé sur la terre !
« Parle ! que te faut-il à cette heure dernière ?
« Je suis tombé si bas, que je me ris du sort !...

« — Paulus, dit Melænis, je t'aime avec démence !
« Je t'aime avec fureur ! Ma haine et ma vengeance,
« Tu n'as donc pas compris que c'était de l'amour ?
« Hélas ! courbant le front sous mon fardeau trop lourd,
« J'ai baisé tes pieds nus, et tu fus sans clémence !
« J'ai frappé ta poitrine, et ton cœur était sourd !...

« Tu connais maintenant cette longue torture
« Qui fait le jour sans joie et la nuit sans sommeil ;
« Tu sais le sang qui bout, à la lave pareil,
« La bouche qui frémit, la tempe qui murmure ;
« Oh ! tu peux mesurer mon mal à ta blessure,
« Et dire ce qu'on souffre au moment du réveil ! »

Elle avait dans la voix une musique étrange ;
Et Paulus l'écoutait, comme les matelots
La sirène qui chante, assise au bord des flots.
Depuis quelques instants, dans le ciel sans mélange,
Des nuages flottaient ainsi que des îlots,
Et parfois, un éclair glissait comme une frange

A l'horizon plus noir. Ce que sentait Paulus,
Ce n'était pas l'amour ni l'ivresse insensée,
Mais l'engourdissement de toute la pensée,
Mais la froide sueur sur ses membres perclus.
Comme en un songe affreux, sa poitrine oppressée
S'épuisait pour crier en spasmes superflus!

Une puissance occulte envahissait son âme,
Des tonnerres lointains roulaient au fond des cieux :
« Qu'es-tu donc? lui dit-il en ouvrant de grands yeux,
« Où prends-tu cette voix qui charme et cette flamme
« Qui, dans tes longs regards, brille comme une lame?
« Quel effrayant destin nous enchaina tous deux?...

« — Que t'importe, ô Paulus! s'écria la danseuse,
« Aimons-nous! aimons-nous! cela seul est réel!
« Viens cacher nos baisers dans la nuit orageuse!
« Notre torche d'hymen, c'est la tempête au ciel!
« Nous fuirons; nous aurons quelque retraite ombreuse
« Pour y faire, à nos cœurs, un exil éternel!...

« Viens! qu'attends-tu? partons! Pour nos désirs immenses,
« Paulus, la vie est courte, et le monde est étroit.
« C'est un souffle fatal qui me pousse vers toi.
« Notre bonheur est fait de pleurs et de vengeances,
« Et cet amour terrible aura des violences
« Pleines de volupté, de délire et d'effroi! »

Sa voix tomba; le vent soulevait la poussière,
La tempête grondait, et je ne sais comment,
Mais leurs bouches en feu s'unirent lentement;
Tour à tour voilés d'ombre, ou baignés de lumière,
Ils se tenaient debout, sous le ciel écumant,
Et s'embrassaient tous deux aux éclats du tonnerre!

Mais tout à coup, le bruit d'un pas retentissant
Frappa l'ombre, un fer nu brilla près d'un visage.
« A moi! je suis blessé!... » dit Paulus frémissant.
Puis il tomba d'un bloc, sans parler davantage,
Et la danseuse vit, aux lueurs de l'orage,
Un soldat qui fuyait, avec son glaive en sang!

Ce que fit Melænis après cette aventure,
Je l'ignore, ô lecteur! Vint-elle au cabaret
Trouver Pantabolus et payer la blessure?
Dansa-t-on cette nuit aux bouges de Suburre?
J'ai cherché vainement; l'hôtelier, fort discret,
N'a pas, même à prix d'or, dévoilé le secret.

Commode, l'empereur, eut une fin tragique;
Trahi par ses amis, malgré son nom divin,
Hercule rendit l'âme, étranglé dans son bain.
Quant à Pantabolus, il partit pour l'Afrique,
Fut fait centurion, tomba d'un coup de pique,
Et regretta surtout les filles et le vin.

Aux festins du patron, s'arrondissant la panse,
Stellio vécut vieux et devint gras à lard.
Le muletier prit femme et se pendit plus tard.
Le bon Polydamas, le maître d'éloquence,
Comme il se promenait un jour sans méfiance,
Mourut d'un barbarisme entendu par hasard.

Bacca fut l'inventeur de la sauce troyenne,
Ou la poussa, du moins, à sa perfection.
Le bouffon se noya dans la marmite pleine,
Un soir qu'à la cuisine il volait un bouillon.
Marcia? — le bruit court qu'elle se fit chrétienne.
Marcius? — il creva d'une indigestion!

DERNIÈRES
CHANSONS

POÉSIES POSTHUMES

PRÉFACE

I

On simplifierait peut-être la critique si, avant d'énoncer un jugement, on déclarait ses goûts ; car toute œuvre d'art renferme une chose particulière tenant à la personne de l'artiste et qui fait, indépendamment de l'exécution, que nous sommes séduits ou irrités. Aussi notre admiration n'est-elle complète que pour les ouvrages satisfaisant à la fois notre tempérament et notre esprit. L'oubli de cette distinction préalable est une grande cause d'injustice.

Avant tout, l'opportunité du livre est contestée. « Pourquoi ce roman ? à quoi sert un drame ? qu'avons-nous besoin ? etc. » Et, au lieu

d'entrer dans l'intention de l'auteur, de lui faire voir en quoi il a manqué son but et comment il fallait s'y prendre pour l'atteindre, on le chicane sur mille choses en dehors de son sujet, en réclamant toujours le contraire de ce qu'il a voulu. Mais si la compétence du critique s'étend au delà du procédé, il devrait tout d'abord établir son esthétique et sa morale.

Aucune de ces garanties ne m'est possible à propos du poète dont il s'agit. Quant à raconter sa vie, elle a été trop confondue avec la mienne, et là-dessus je serai bref, les mémoires individuels ne devant appartenir qu'aux grands hommes. D'ailleurs n'a-t-on pas abusé du « renseignement ? » L'histoire absorbera bientôt toute la littérature. L'étude excessive de ce qui faisait l'atmosphère d'un écrivain nous empêche de considérer l'originalité même de son génie. Du temps de Laharpe, on était convaincu que, grâce à de certaines règles, un chef-d'œuvre vient au monde sans rien devoir à quoi que ce soit, tandis que maintenant on s'imagine découvrir sa raison d'être, quand on a bien détaillé toutes les circonstances qui l'environnent.

Un autre scrupule me retient : je ne veux pas démentir une réserve que mon ami a constamment gardée.

A une époque où le moindre bourgeois cherche un piédestal, quand la typographie est

comme le rendez-vous de toutes les prétentions et que la concurrence des plus sottes personnalités devient une peste publique, celui-là eut l'orgueil de ne montrer que sa modestie. Son portrait n'ornait point les vitrines du boulevard. On n'a jamais vu une réclamation, une lettre, une seule ligne de lui dans les journaux. Il n'était pas même de l'académie de sa province.

Aucune vie cependant ne mériterait plus que la sienne d'être longuement exposée. Elle fut noble et laborieuse. Pauvre, il sut rester libre. Il était robuste comme un forgeron, doux comme un enfant, spirituel sans paradoxe, grand sans pose ; — et ceux qui l'ont connu trouveront que j'en devrais dire davantage.

II

Louis-Hyacinthe BOUILHET naquit à Cany (Seine-Inférieure) le 27 mai 1822. Son père, chef des ambulances dans la campagne de 1812, passa la Bérésina à la nage en portant sur sa tête la caisse du régiment, et mourut jeune par suite de ses blessures ; son grand-père maternel, Pierre Hourcastremé, s'occupa de législa-

tion, de poésie, de géométrie, reçut des compliments de Voltaire, correspondit avec Turgot, Condorcet, mangea presque toute sa fortune à s'acheter des coquilles, mit au jour les *Aventures de messire Anselme,* un *Essai sur la faculté de penser,* les *Étrennes de Mnémosyne,* etc., et après avoir été avocat au bailliage de Pau, journaliste à Paris, administrateur de la marine au Havre, maître de pension à Montivilliers, partit de ce monde presque centenaire, en laissant à son petit-fils le souvenir d'un bonhomme bizarre et charmant, toujours poudré, en culottes courtes, et soignant des tulipes.

L'enfant fut placé à Ingouville, dans un pensionnat, sur le haut de la côte, en vue de la mer ; puis, à douze ans, vint au collège de Rouen, où il remporta dans toutes ses classes presque tous les prix, — bien qu'il ressemblât fort peu à ce qu'on appelle un bon élève, ce terme s'appliquant aux natures médiocres et à une tempérance d'esprit qui était rare dans ce temps-là.

J'ignore quels sont les rêves des collégiens, mais les nôtres étaient superbes d'extravagance, — expansions dernières du romantisme arrivant jusqu'à nous, et qui, comprimées par le milieu provincial, faisaient dans nos cervelles d'étranges bouillonnements. Tandis que les cœurs enthousiastes auraient voulu des amours dramatiques,

avec gondoles, masques noirs et grandes dames évanouies dans des chaises de poste au milieu des Calabres, quelques caractères plus sombres (épris d'Armand Carrel, un compatriote) ambitionnaient les fracas de la presse ou de la tribune, la gloire des conspirateurs. Un rhétoricien composa une *Apologie de Robespierre*, qui, répandue hors du collège, scandalisa un monsieur, si bien qu'un échange de lettres s'en suivit avec proposition de duel, où le monsieur n'eut pas le beau rôle. Je me souviens d'un brave garçon, toujours affublé d'un bonnet rouge ; un autre se promettait de vivre plus tard en mohican, un de mes intimes voulait se faire rénégat pour aller servir Abd-el-Kader. Mais on n'était pas seulement troubadour, insurrectionnel et oriental, on était avant tout artiste ; les pensums finis, la littérature commençait ; et on se crevait les yeux à lire aux dortoirs des romans, on portait un poignard dans sa poche comme Antony, on faisait plus : par dégoût de l'existence, Bar*** se cassa la tête d'un coup de pistolet, And*** se pendit avec sa cravate ; nous méritions peu d'éloges, certainement ! mais quelle haine de toute platitude ! quels élans vers la grandeur ? quel respect des maîtres ! comme on admirait Victor Hugo !

Dans ce petit groupe d'exaltés, Bouilhet était le poète, poète élégiaque, chantre de ruines et

de clairs de lune. Bientôt sa corde se tendit et toute langueur disparut, — effet de l'âge, puis d'une virulence républicaine tellement naïve qu'il manqua, vers les vingt ans, s'affilier à une société secrète.

Son baccalauréat passé, on lui dit de choisir une profession ; il se décida pour la médecine, et, abandonnant à sa mère son mince revenu, se mit à donner des leçons.

Alors commença une existence triplement occupée par ses besognes de poète, de répétiteur et de carabin. Elle fut pénible tout à fait, lorsque, deux ans plus tard, nommé interne à l'Hôtel-Dieu de Rouen, il entra sous les ordres de mon père, dans le service de chirurgie. Comme il ne pouvait être à l'hôpital durant la journée, ses tours de garde la nuit revenaient plus souvent que ceux des autres ; il s'en chargeait volontiers, n'ayant que ces heures-là pour écrire ; — et tous ses vers de jeune homme, pleins d'amour, de fleurs et d'oiseaux, ont été faits pendant des veillées d'hiver, devant la double ligne des lits d'où s'échappaient des râles, ou par les dimanches d'été, quand le long des murs, sous sa fenêtre, les malades en houppelande se promenaient dans la cour. Cependant ces années tristes ne furent pas perdues ; la contemplation des plus humbles réalités fortifia la justesse de son coup d'œil, et il connut

l'homme un peu mieux pour avoir pansé ses plaies et disséqué son corps.

Un autre n'aurait pas tenu à ces fatigues, à ces dégoûts, à cette torture de la vocation contrariée. Mais il supportait tout cela gaiement, grâce à sa vigueur physique et à la santé de son esprit. On se souvient encore, dans sa ville, d'avoir souvent rencontré au coin des rues ce svelte garçon d'une beauté apollonienne, aux allures un peu timides, aux grands cheveux blonds, et tenant toujours sous son bras des cahiers reliés. Il écrivait dessus rapidement les vers qui lui venaient, n'importe où, dans un cercle d'amis, entre ses élèves, sur la table d'un café, pendant une opération chirurgicale en aidant à lier une artère ; puis il les donnait au premier venu, léger d'argent, riche d'espoir, — vrai poète dans le sens classique du mot.

Quand nous nous retrouvâmes, après une séparation de quatre années, il me montra trois pièces considérables.

La première, intitulée *le Déluge,* exprimait le désespoir d'un amant étreignant sa maîtresse sur les ruines du monde près de s'engloutir :

Entends-tu sur les montagnes
Se heurter les palmiers verts?
Entends-tu dans les campagnes
Le râle de l'univers?

Il y avait des longueurs et de l'emphase, mais d'un bout à l'autre un entrain passionné.

Dans la seconde, une satire contre *les Jésuites,* le style, tout différent, était plus ferme.

O prêtres de salons, allez sourire aux femmes;
Dans vos filets dorés prenez ces pauvres âmes!
. . . . . .
Et ministres charmants au confessionnal
Tournez la pénitence en galant madrigal!
Ah! vous êtes bien là, héros de l'Évangile,
Parfumant Jésus-Christ des fleurs de votre style
Et faisant chaque jour, martyrs des saintes lois,
Sur des tapis soyeux le chemin de la croix?
. . . . . .
Ces marchands accroupis sur les pieds du Calvaire
Qui vont tirant au sort et lambeau par lambeau
Se partagent, Seigneur, ta robe et ton manteau;
Charlatans du saint lieu, qui vendent, ô merveille,
Ton cœur en amulette et ton sang en bouteille!

Il faut se remettre en mémoire les préoccupations de l'époque, et observer que l'auteur avait vingt-deux ans. La pièce est datée 1844.

La troisième était une invective « *à un poète vendu* » qui rentrait tout à coup dans la carrière.

A quoi bon réveiller ton ardeur famélique?
Poursuis par les prés verts ta chaste bucolique!
Sur le rivage en fleur où dort le flot vermeil,
Archange, enivre-toi des feux de ton soleil!
Chante la Syphilis sous les feuilles du saule?
Le manteau de Brutus te blesserait l'épaule,

Et ton âme naïve et ton cœur enfantin
Viendraient, peut-être encore, accuser le Destin!
Le Destin qui t'a pris. . . . . .
. . . . . .
Va! c'est l'âpre Plutus qui marche la main pleine
Et cote en souriant la conscience humaine!
Le Destin! c'est le sac dont le ventre enflé d'or
Est si doux à palper dans un joyeux transport;
C'est la Corruption qui, des monts aux vallées,
Traîne aux regards de tous ses mamelles gonflées!
C'est la Peur! c'est la Peur! fantôme au pied léger
Qui travaille le lâche à l'heure du danger!
. . . . . .
Ton Apollon, sans doute, en sa prudente course
Pour monter au Parnasse a passé par la Bourse?
Dans ce ciel politique, où souvent on peut voir
Le soleil du matin s'éteindre avant le soir,
La lunette en arrêt, promènes-tu ton rêve
De Guizot qui pâlit à Thiers qui se lève,
Et, sur le temps mobile, aujourd'hui règles-tu
Ta foi barométrique et ta souple vertu?
. . . . . .
Arrière l'homme grec dont les strophes serviles
Ont encensé Xerxès le soir des Thermopyles!

et la suite, du même ton, rudoyait fort le ministère.

Il avait envoyé cette pièce à la *Réforme,* dans l'illusion qu'elle serait insérée. On lui répondit par un refus catégorique, le journal jugeant inopportun de s'exposer à un procès — pour de la littérature.

Ce fut dans ce temps-là, vers la fin de 1845, à la mort de mon père, que Bouilhet quitta

définitivement la médecine. Il continua son métier de répétiteur, puis, s'associant à un camarade, se mit à faire des bacheliers. 1848 ébranla sa foi républicaine ; et il devint un littérateur absolu, curieux seulement de métaphores, de comparaisons, d'images, et pour tout le reste, assez froid.

Sa connaissance profonde du latin (il écrivait dans cette langue presque aussi facilement qu'en français) lui inspira quelques-unes des pièces romaines qui sont dans *Festons et Astragales;* puis le poème de *Melænis* publié par la *Revue de Paris,* à la veille du coup d'État.

Le moment était funeste pour les vers. Les imaginations, comme les courages, se trouvaient singulièrement aplaties, et le public, pas plus que le pouvoir, n'était disposé à permettre l'indépendance de l'esprit. D'ailleurs le style, l'art en soi, paraît toujours insurrectionnel aux gouvernements et immoral aux bourgeois. Ce fut la mode, plus que jamais, d'exalter le sens commun et de honnir la poésie ; pour vouloir montrer du jugement, on se rua dans la sottise ; tout ce qui n'était pas médiocre ennuyait. Par protestation, il se réfugia vers les mondes disparus et dans l'extrême Orient ; de là les *Fossiles* et différentes pièces chinoises.

Cependant la province l'étouffait. Il avait be-

soin d'un plus large milieu, et, s'arrachant à ses affections, il vint habiter Paris.

Mais à un certain âge, *le sens* de Paris ne s'acquiert plus; des choses toutes simples, pour celui qui a humé, enfant, l'air du boulevard, sont impraticables à un homme de trente-trois ans qui arrive dans la grande ville avec peu de relations, pas de rentes et l'inexpérience de la solitude. Alors de mauvais jours commençèrent.

Sa première œuvre, *Madame de Montarcy,* reçue à correction par le Théâtre-Français, puis refusée à une seconde lecture, attendit pendant deux ans, et ne parvint sur la scène de l'Odéon qu'au mois de novembre 1856.

Ce fut une représentation splendide. Dès le second acte les bravos interrompirent souvent les acteurs; un souffle de jeunesse circulait dans la salle; on eut quelque chose des émotions de 1830. Le succès se confirma. Son nom était connu.

Il aurait pu l'exploiter, collaborer, se répandre, gagner de l'argent. Mais il s'éloigna du bruit, pour aller vivre à Mantes dans une petite maison, à l'angle du pont, près d'une vieille tour. Ses amis venaient le voir le dimanche; sa pièce terminée, il la portait à Paris.

Il en revenait chaque fois avec une extrême lassitude, causée par les caprices des directeurs,

les chicanes de la censure, l'ajournement des rendez-vous, le temps perdu, — ne comprenant pas que l'Art dans les questions d'art pût tenir si peu de place ! Quand il fit partie d'une commission nommée pour détruire les abus au Théâtre-Français, il fut le seul de tous les membres qui n'articula pas de plaintes sur le tarif des droits d'auteur.

Avec quel plaisir il se remettait à sa distraction quotidienne : l'apprentissage du chinois, car il l'étudia pendant dix ans de suite, uniquement pour se pénétrer du génie de la race, voulant faire plus tard un grand poème sur le Céleste Empire ; ou bien, les jours que le cœur étouffait trop, il se soulageait par des vers lyriques de la contrainte du théâtre.

La chance, favorable à ses débuts, avait tourné ; mais la *Conjuration d'Amboise* fut une revanche qui dura tout un hiver.

Six mois plus tard, la place de conservateur à la bibliothèque municipale de Rouen lui fut donnée. C'était le loisir et la fortune, un rêve ancien qui se réalisait. Presque aussitôt, une langueur le saisit, — épuisement de sa lutte trop longue. Pour s'en distraire, il essaya de différents travaux, il annotait Dubartas, relevait dans Origène les passages de Celse, avait repris les tragiques grecs, et il composa rapidement sa dernière pièce, *Mademoiselle Aïssé.*

Il n'eut pas le temps de la relire. Son mal (une albuminurie connue trop tard) était irrémédiable, et le 18 juillet 1869, il expira sans douleur, ayant près de lui une vieille amie de sa jeunesse, avec un enfant qui n'était pas le sien, et qu'il chérissait comme son fils.

Leur tendresse avait redoublé pendant les derniers jours. Mais deux autres personnes se montrèrent simplement atroces, — comme pour confirmer cette règle qui veut que les poètes trouvent dans leur famille les plus amers découragements ; car les observations énervantes, les sarcasmes mielleux, l'outrage direct fait à la Muse, tout ce qui renfonce dans le désespoir, tout ce qui vous blesse au cœur, rien ne lui a manqué, — jusqu'à l'empiètement sur la conscience, jusqu'au viol de l'agonie !

Ses compatriotes se portèrent à ses funérailles comme à l'enterrement des hommes publics, les moins lettrés comprenant qu'une intelligence supérieure venait de s'éteindre, qu'une grande force était perdue. La presse parisienne tout entière s'associa à cette douleur ; les plus hostiles même n'épargnèrent pas les regrets ; ce fut comme une couronne envoyée de loin sur son tombeau. Un écrivain catholique y jeta de la fange.

Sans doute, les connaisseurs de vers doivent déplorer qu'une lyre pareille soit muette pour

toujours ; mais ceux qu'il avait initiés à ses plans, qui profitèrent de ses conseils, qui enfin connaissaient toute la puissance de son esprit, peuvent seuls se figurer à quelle hauteur il serait parvenu.

Il laisse, outre ce volume et *Aïssé,* trois comédies en prose, une féerie, et le premier acte du *Pèlerinage de Saint-Jacques,* drame en vers et en dix tableaux.

Il avait en projet deux petits poèmes : l'un intitulé *le Bœuf* pour peindre la vie rustique du Latium ; l'autre, *le Dernier Banquet,* aurait fait voir un cénacle de patriciens qui, pendant la nuit où les soldats d'Alaric vont prendre Rome, s'empoisonnent tous dans un festin, en disant la grandeur de l'antiquité et la petitesse du monde moderne. De plus, il voulait faire un roman sur les païens du Ve siècle, contre-partie des *Martyrs,* mais avant tout son conte chinois, dont le scénario est complètement écrit ; enfin, comme ambition suprême, un poème résumant la science moderne et qui aurait été le *de Naturâ rerum* de notre âge.

III

A qui appartient-il de classer les talents des contemporains, comme si on était supérieur à

tous, de dire : Celui-ci est le premier, celui-là le second, cet autre le troisième? Les revirements de la célébrité sont nombreux. Il y a des chutes sans retour, de longues éclipses, des réapparitions triomphantes. Ronsard, avant Sainte-Beuve, n'était-il pas oublié? Autrefois Saint-Amant passait pour un moindre poète que Jacques Delille. *Don Quichotte, Gil Blas, Manon Lescaut, la Cousine Bette* et tous les chefs-d'œuvre du roman n'ont pas eu le succès de *l'Oncle Tom.* J'ai entendu dans ma jeunesse faire des parallèles entre Casimir Delavigne et Victor Hugo; et il semble que « notre grand poète national » commence à déchoir. Donc il convient d'être timide. La postérité nous déjuge. Elle rira peut-être de nos dénigrements, plus encore de nos admirations; — car la gloire d'un écrivain ne relève pas du suffrage universel, mais d'un petit groupe d'intelligences qui à la longue impose son jugement.

Quelques-uns vont se récrier que je décerne à mon ami une place trop haute. Ils ne savent pas plus que moi celle qui lui restera.

Parce que son premier ouvrage est écrit en stances de six vers, à rimes triplées, comme *Namouna,* et débute ainsi :

De tous ceux qui jamais ont promené dans Rome
Du quartier de Suburre au mont Capitolin,

Le cothurne à la grecque et la toge de lin,
Le plus beau fut Paulus,

tournure pareille à cette autre :

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde,
Je veux dire Paris, le plus grand débauché
C'était Jacques Rolla.

Sans rien voir de plus, et méconnaissant toutes les différences de facture, de poétique et de tempérament, on a déclaré que l'auteur de *Mélœnis* copiait Alfred de Musset ! Ce fut une condamnation sans appel, une rengaîne, — tant il est commode de poser sur les choses une étiquette pour se dispenser d'y revenir.

Je voudrais bien n'avoir pas l'air d'insulter les dieux. Mais qu'on m'indique, chez Musset, un ensemble quelconque où la description, le dialogue et l'intrigue s'enchaînent pendant plus de deux mille vers, avec une telle suite de composition et une pareille tenue dans le langage, une œuvre enfin de cette envergure-là ? Quel art il a fallu pour reproduire toute la société romaine d'une manière qui ne sentit pas le pédant, et dans les bornes étroites d'une fable dramatique !

Si l'on cherche dans les poésies de Louis Bouilhet l'idée mère, l'élément génial, on y

trouvera une sorte de naturalisme, qui fait songer à la Renaissance. Sa haine du commun l'écartait de toute platitude, sa pente vers l'héroïque était rectifiée par de l'esprit ; car il avait beaucoup d'esprit, — et c'est même une face de son talent, presque inconnue ; il la tenait un peu dans l'ombre, la jugeant inférieure. Mais, à présent, rien n'empêche d'avouer qu'il excellait aux épigrammes, quatrains, acrostiches, rondeaux, bouts-rimés et autres « joyeusetés » faites par distraction, comme débauche. Il en faisait aussi par complaisance. Je retrouve des discours officiels pour des fonctionnaires, des compliments de jour de l'an pour une petite fille, des stances pour un coiffeur, pour le baptême d'une cloche, pour le passage d'un souverain. Il dédia à un de nos amis blessé en 1845, un ode sur le patron de *la Prise de Namur* où l'emphase atteint au sublime de l'ennui. Un autre ayant abattu d'un coup de fouet une vipère, il lui expédia un morceau intitulé : *Lutte d'un monstre et d'un artiste français,* qui contient assez de tournures poncives, de métaphores boîteuses et de périphrases idiotes pour servir de modèle ou d'épouvantail. Mais son triomphe c'était le genre Béranger ! Quelques intimes se rappelleront éternellement *le Bonnet de coton,* un chef-d'œuvre célébrant « la gloire, les belles, et la philosophie », à faire crever

d'émulation tous les membres du Caveau[1] !

Il avait le don de l'amusement, — chose rare chez un poète. Que l'on oppose les pièces chinoises aux pièces romaines, *Néera* au *Lied-normand, Pastel* à *Clair de Lune, Chronique de printemps* à *Sombre Églogue, le Navire* à *une Soirée,* et on reconnaîtra combien il était fertile et ingénieux.

Il a dramatisé toutes les passions, dit les plaintes de la momie, les triomphes du néant, la tristesse des pierres, exhumé des mondes, peint des peuples barbares, fait des paysages de la Bible et des chants de nourrices. Quant à la hauteur de son imagination, elle paraît suffisamment prouvée par les *Fossiles,* cette œuvre que Théophile Gautier appelait « la plus difficile, peut-être, qu'ait tentée un poète ! » j'ajoute : le seul poème scientifique de toute la littérature française qui soit cependant de la poésie. Les stances à la fin sur l'homme futur montrent de quelle façon il comprenait les plus transcendantes utopies ; et sa *Colombe* restera peut-être comme la profession de foi historique du XIXe siècle en matière religieuse. A travers cette sympathie universelle, son individualité perce nettement ; elle se manifeste par des accents lugubres ou ironiques dans *Dernière*

1. Voir à la fin du volume.

Nuit, A une femme, Quand vous m'avez quitté, boudeuse, etc., tandis qu'elle éclate d'une manière presque sauvage dans *la Fleur rouge,* ce cri unique et suraigu.

Sa forme est bien à lui, sans parti pris d'école, sans recherche de l'effet, souple, vénémente, pleine et imagée, musicale toujours. La moindre de ses pièces a une composition. Les rejets, les entrelacements, les rimes, tous les secrets de la métrique, il les possède ; aussi son œuvre fourmille-t-elle de bons vers, de ces vers tout d'une venue et qui sont bons partout, dans *le Lutrin* comme dans *les Châtiments.* Je prends au hasard :

— S'allonge en crocodile et finit en oiseau. »[1]
— Un grand ours au poil brun, coiffé d'un casque d'or.
— C'était un muletier qui venait de Capoue.
— Le ciel était tout bleu, comme une mer tranquille.
— Mille choses qu'on voit dans le hasard des foules.

Et celui-ci pour la sainte Vierge.

Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Car il est classique dans un certain sens. *L'Oncle Million* entre autres, n'est-il pas d'un français excellent ?

Des vers ! écrire en vers. Mais c'est une folie !
J'en sais de moins timbrés qu'on enferme et qu'on lie !

1. Pour décrire un ptérodactyle.

Morbleu ! qui parle en vers ? la belle invention !
Est-ce que j'en fais, moi ? l'imagination,
Est-ce que j'en ai, moi ? Fils de mes propres œuvres,
Il m'a fallu, mon cher, avaler des couleuvres
Pour te donner un jour le plaisir émouvant
De guetter, lyre en main, l'endroit d'où vient le vent !
Ces frivolités-là sagement entendues
Sont bonnes, si l'on veut, à nos heures perdues ;
Moi-même, j'ai connu dans une autre maison
Un commis bon enfant qui tournait la chanson.
. . . . . .

et plus loin :

Mais je dis que Léon n'est pas même un poète !
Lui, poète, allons donc ! que me chantez-vous là,
Moi qui l'ai vu chez nous, pas plus haut que cela !
Comment ? qu'a-t-il en lui qui passe l'ordinaire ?
C'est un écervelé, c'est un visionnaire,
C'est un simple idiot, et je vous réponds, moi,
Qu'il fera le commerce, ou qu'il dira pourquoi !

Voilà un style qui va droit au but, où l'on ne sent pas l'auteur ; le mot disparaît dans la clarté même de l'idée, ou plutôt, se collant dessus, ne l'embarrasse dans aucun de ses mouvements, et se prête à l'action.

Mais on m'objectera que toutes ces qualités sont perdues à la scène, bref qu'il : « n'entendait pas le théâtre ! »

Les soixante-dix-huit représentations de *Montarcy,* les quatre-vingts d'*Hélène Peyron* et les cent cinq de *la Conjuration d'Amboise,* témoi-

gnent du contraire. Puis il faudrait savoir ce qui convient au théâtre, — et d'abord reconnaître qu'une question y domine toutes les autres : celle du succès, du succès immédiat et lucratif.

Les plus expérimentés s'y trompent, — ne pouvant suivre assez promptement les variations de la mode. Autrefois on allait au spectacle pour entendre de belles pensées en beau langage ; vers 1830, on a aimé la passion furieuse, le rugissement à l'état fixe ; plus tard, une action si rapide que les héros n'avaient pas le temps de parler ; ensuite la thèse, le but social ; après quoi est venue la rage des traits d'esprit ; et maintenant toute faveur semble acquise à la reproduction des plus niaises vulgarités.

Certainement Bouilhet estimait peu les thèses, il avait en horreur « les mots », il aimait les développements et considérait le réalisme, ou ce qu'on nomme ainsi, comme une chose fort laide. Les grands effets ne pouvant s'obtenir par les demi-teintes, il préférait les caractères tranchés, les situations violentes, et c'est pour cela qu'il était bien un poète tragique.

Son intrigue faiblit, quelquefois, par le milieu. Mais dans les pièces en vers, si elle était plus serrée, elle étoufferait toute poésie. Sous ce rapport, du reste, *la Conjuration d'Amboise*

et *Mademoiselle Aïssé* marquent un progrès, — et, pour qu'on ne m'accuse pas d'aveuglement, je blâme dans *Madame de Montarcy* le caractère de Louis XIV trop idéalisé, dans *l'Oncle Million* la feinte maladie du notaire, dans *Hélène Peyron* des longueurs à l'avant-dernière scène du 4e acte, et dans *Dolorès* le défaut d'harmonie entre le vague du milieu et la précision du style ; enfin ses personnages parlent trop souvent en poètes, ce qui ne l'empêchait pas de savoir amener les coups de théâtre, exemples : la réapparition de Marceline chez M. Daubret, l'entrée de dom Pèdre au 3e acte de *Dolorès,* la comtesse de Brisson dans le cachot, le commandeur à la fin d'*Aïssé,* et Cassius revenant comme un spectre chez l'impératrice *Faustine.* On a été injuste pour cette œuvre. On n'a pas compris, non plus, l'atticisme de *l'Oncle Million,* la mieux écrite peut-être de toutes ses pièces, comme *Faustine* en est la plus rigoureusement combinée.

Elles sont toutes, au dénouement, d'un large pathétique, animées d'un bout à l'autre par une passion vraie, pleines de choses exquises et fortes. Et comme il est bien fait pour la voix, cet hexamètre mâle, avec ses mots qui donnent le frisson, et ces élans cornéliens pareils à de grands coups d'aile !

C'est le ton épique de ses drames qui causait

l'enthousiasme aux premières représentations. Du reste, ces triomphes l'enivraient fort peu, car il se disait que les plus hautes parties d'une œuvre ne sont pas toujours les mieux comprises, et qu'il pouvait avoir réussi par des côtés inférieurs.

S'il avait fait en prose absolument les mêmes pièces, on eût, peut-être, exalté son génie dramatique. Mais il eut l'infortune de se servir d'un idiome détesté généralement. On a dit d'abord « pas de comédie en vers ! » plus tard « pas de vers en habit noir ! » pour en venir à cet axiome : « pas de vers au théâtre ! » quand il est si simple de confesser qu'on n'en désire nulle part.

Mais c'était sa véritable langue. Il ne traduisait pas de la prose. Il pensait par les rimes, — et les aimait tellement qu'il en lisait de toutes les sortes, avec une attention égale. Quand on adore une chose, on en chérit la doublure ; les amateurs de spectacle se plaisent dans les coulisses ; les gourmands s'amusent à voir faire la cuisine ; les mères ne rechignent pas à débarbouiller leurs marmots. La désillusion est le propre des faibles. Méfiez-vous des dégoûtés ; ce sont presque toujours des impuissants.

IV

Lui, — il pensait que l'Art est une chose sérieuse, ayant pour but de produire une exaltation vague, et même que c'est là toute sa moralité. J'extrais d'un cahier de notes les trois passages suivants :

« Dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions, sans nous proposer les dernières en exemples. »

PIERRE CORNEILLE.

« L'Art, dans ses créations, ne doit penser à plaire qu'aux facultés qui ont vraiment le droit de le juger. S'il fait autrement, il marche dans une voie fausse. »

GŒTHE.

« Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent (dans un beau style), tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi

utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit public que celles qui peuvent faire le fond du sujet. »

BUFFON.

Ainsi l'Art, ayant sa propre raison en lui-même, ne doit pas être considéré comme un moyen. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développemet de telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire ; car les dénouements ne sont point des conclusions ; d'un cas particulier il ne faut rien induire de général ; — et les gens qui se croient par là progressifs vont à l'encontre de de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi. Aussi Bouilhet se gardait-il de *l'art prêcheur* qui veut enseigner, corriger, moraliser. Il estimait encore moins *l'art joujou* qui cherche à distraire comme les cartes, ou à émouvoir comme la cour d'assises ; et il n'a point fait de *l'art démocratique,* convaincu que la forme, pour être accessible à tous, doit descendre très bas, et qu'aux époques civilisées on devient niais lorsqu'on essaie d'être naïf. Quant à *l'art officiel,* il en a repoussé les avantages, parce qu'il aurait fallu défendre des causes qui ne sont pas éternelles.

Fuyant les paradoxes, les nosographies, les curiosités, tous les petits chemins, il prenait la

grande route, c'est-à-dire les sentiments généraux, les côtés immuables de l'âme humaine, et, comme « les idées forment le fond du style », il tâchait de bien penser, afin de bien écrire.

Jamais il n'a dit :

Le mélodrame est bon, si Margot a pleuré,

lui qui a fait des drames où l'on a pleuré, ne croyant pas que l'émotion pût remplacer l'artifice.

Il détestait cette maxime nouvelle qu' « il faut écrire comme on parle ». En effet, le soin donné à un ouvrage, les longues recherches, le temps, les peines, ce qui autrefois était une recommandation est devenu un ridicule, — tant on est supérieur à tout cela, tant on regorge de génie et de facilité !

Il n'en manquait pas, cependant ; ses acteurs l'ont vu faire au milieu d'eux des retouches considérables. L'inspiration, disait-il, doit être amenée et non subie.

La plastique étant la qualité première de l'Art, il donnait à ses conceptions le plus de relief possible, suivant le même Buffon qui conseille d'exprimer chaque idée par une image. Mais les bourgeois trouvent, dans leur spiritualisme, que la couleur est une chose trop matérielle pour rendre le sentiment ; — et puis le

bon sens français, d'aplomb sur son paisible bidet, tremble d'être emporté dans les cieux, et crie à chaque minute « trop de métaphores ! » comme s'il en avait à revendre.

Peu d'auteurs ont autant pris garde au choix des mots, à la variété des tournures, aux transitions, — et il n'accordait pas le titre d'écrivain à celui qui ne possède que certaines parties du style. Combien des plus vantés seraient incapables de faire une narration, de joindre bout à bout une analyse, un portrait et un dialogue !

Il s'enivrait du rhythme des vers et de la cadence de la prose qui doit, comme eux, pouvoir être lue tout haut. Les phrases mal écrites ne résistent pas à cette épreuve ; elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur, et se trouvent ainsi en dehors des conditions de la vie.

Son libéralisme lui faisait admettre toutes les écoles ; Shakespeare et Boileau se coudoyaient sur sa table.

Ce qu'il préférait chez les Grecs, c'était l'*Odyssée* d'abord, puis l'immense Aristophane, et parmi les latins, non pas les auteurs du temps d'Auguste (excepté Virgile), mais les autres qui ont quelque chose de plus roide et de plus ronflant, comme Tacite et Juvénal. Il avait beaucoup étudié Apulée.

Il lisait Rabelais continuellement, aimait Corneille et Lafontaine, — et tout son romantisme ne l'empêchait pas d'exalter Voltaire.

Mais il haïssait les discours d'académie, les apostrophes à Dieu, les conseils au peuple, ce qui sent l'égout, ce qui pue la vanille, la poésie de bouzingot, et la littérature talon-rouge, le genre pontifical et le genre chemisier.

Beaucoup d'élégances lui étaient absolument étrangères, telles que l'idolâtrie du XVIIe siècle, l'admiration du style de Calvin, le gémissement continu sur la décadence des arts. Il respectait fort M. de Maistre. Il n'était pas ébloui par Proud'hon.

Les esprits sobres, selon lui, n'étaient rien que des esprits pauvres ; et il avait en horreur le faux bon goût, plus exécrable que le mauvais, toutes les discussions sur le Beau, le caquetage de la critique. Il se serait pendu plus tôt que d'écrire une préface. Voici qui en dira plus long ; c'est une page d'un calepin ayant pour titre *Notes et projets* — Projets !

« Ce siècle est essentiellement pédagogue. Il n'y a pas de grimaud qui ne débite sa harangue, pas de livre si piètre qui ne s'érige en chaire à prêcher ! Quant à la forme, on la proscrit. S'il vous arrive de bien écrire, on vous accuse de n'avoir pas d'idées. Pas d'idées, bon Dieu ? Il

faut être bien sot, en effet, pour s'en passer au prix qu'elles coûtent. La recette est simple; avec deux ou trois mots : « avenir, progrès, société », fussiez-vous Topinambou, vous êtes poète ! Tâche commode qui encourage les imbéciles et console les envieux. O médiocratie fétide, poésie utilitaire, littérature de pions, bavardages esthétiques, vomissements économiques, produits scrofuleux d'une nation épuisée, je vous exècre de toute les puissances de mon âme ! Vous n'êtes pas la gangrène, vous êtes l'atrophie ! Vous n'êtes pas le phlegmon rouge et chaud des époques fiévreuses, mais l'abcès froid aux bords pâles, qui descend, comme d'une source, de quelque carie profonde ! »

Au lendemain de sa mort, Théophile Gautier écrivait : « Il portait haut la vieille bannière déchirée en tant de combats, on peut s'y rouler comme dans un linceul. La valeureuse bande d'Hernani a vécu. »

Cela est vrai. Ce fut une existence complètement dévouée à l'idéal, un des rares desservants de la littérature pour elle-même, derniers fanatiques d'une religion près de s'éteindre — ou éteinte.

« Génie de second ordre, » dira-t-on. Mais ceux du quatrième ne sont pas maintenant si

communs ! Regardez comme le désert s'élargit ! un souffle de bêtise, une trombe de vulgarité nous enveloppe, prêt à recouvrir toute élévation, toute délicatesse. On se sent heureux de ne plus respecter les grands hommes, et peut-être allons-nous perdre, avec la tradition littéraire, ce je ne sais quoi d'aérien qui mettait dans la vie quelque chose de plus haut qu'elle. Pour faire des œuvres durables, il ne faut pas rire de la gloire. Un peu d'esprit se gagne par la culture de l'imagination et beaucoup de noblesse dans le spectacle des belles choses.

Et puisqu'on demande à propos de tout une moralité, voici la mienne :

Y a-t-il quelque part deux jeunes gens qui passent leurs dimanches à lire ensemble les poètes, à se communiquer ce qu'ils ont fait, les plans des ouvrages qu'ils voudraient écrire, les comparaisons qui leur sont venues, une phrase, un mot, — et, bien que dédaigneux du reste, cachant cette passion avec une pudeur de vierge, je leur donne un conseil :

Allez côte à côte dans les bois, en déclamant des vers, mêlant votre âme à la sève des arbres et à l'éternité des chefs-d'œuvre, perdez-vous, dans les rêveries de l'histoire, dans les stupéfactions du sublime ! Usez votre jeunesse aux

bras de la Muse ! Son amour console des autres, et les remplace.

Enfin, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir d'autre utilité, et que vous soyez résolus à toutes les avanies, prêts à tous les sacrifices, cuirassés à toute épreuve, lancez-vous, publiez !

Alors, quoiqu'il advienne, vous verrez les misères de vos rivaux sans indignation et leur gloire sans envie ; car le moins favorisé se consolera par le succès du plus heureux ; celui dont les nerfs sont robustes soutiendra le compagnon qui se décourage ; chacun apportera dans la communauté ses acquisitions particulières ; et ce contrôle réciproque empêchera l'orgueil et ajournera la décadence.

Puis, quand l'un sera mort — car la vie était trop belle, — que l'autre garde précieusement sa mémoire pour lui faire un rempart contre les bassesses, un recours contre les défaillances, ou plutôt comme un oratoire domestique où il ira murmurer ses chagrins et détendre son cœur. Que de fois, la nuit, jetant les yeux dans les ténèbres, derrière cette lampe qui éclairait leurs deux fronts, il cherchera vaguement une ombre prêt à l'interroger : « Est-ce ainsi ?

que dois-je faire? réponds-moi! » — Et si ce souvenir est l'éternel aliment de son désespoir, ce sera, du moins, une compagnie dans sa solitude.

GUSTAVE FLAUBERT.

20 Juin 1870.

DERNIÈRES

CHANSONS

POÉSIES POSTHUMES

I

Imité du chinois.

IN-KIAO-LĪ.

Sous des déguisements divers,
Plâtre cu fard, selon ton envie,
Masque tes mœurs, cache ta vie,
Sois honnête homme, en fait de vers!

Un seul beau vers est une source
Qui, dans les siècles, coulera.
Dix ans, peut-être, on pleurera
Quelques mots trop prompts à la course.

La strophe aux gracieux dessins,
Où l'œil, en vain, cherche une faute,
N'est pas d'une valeur moins haute
Que la relique de nos saints.

Mais aussi, point de flatteries
Pour l'inepte ou le maladroit!
Le pur lettré seul a le droit
D'en arranger les broderies.

Tout poème perd ses appas
Dans les bassesses du parlage.
Si nous traversons un village,
Causons-y, — mais n'y chantons pas!

II

La Colombe.

Quand chassés, sans retour, des temples vénérables,
Tordus au vent de feu qui soufflait du Thabor,
Les grands Olympiens étaient si misérables
Que les petits enfants tiraient leur barbe d'or;

Durant ces jours d'angoisse où la terre étonnée
Portait, comme un fardeau, l'écroulement des cieux,
Un seul homme, debout contre la destinée,
Osa, dans leur détresse, avoir pitié des dieux.

C'était un large front, — un Empereur, — un sage,
Assez haut sur son trône et sur sa volonté
Pour arrêter du doigt tout un siècle au passage,
Et donner son mot d'ordre à la Divinité.

Or, un soir qu'il marchait avec ses capitaines,
Incliné sous ce poids de l'avenir humain,
Il aperçut, au fond des brumes incertaines,
Un vieux temple isolé, sur le bord d'un chemin;

Un vieux temple isolé, plein de mornes visages,
Un de ces noirs débris, au souvenir amer,
Qui dorment échoués sur la grève des âges,
Quand les religions baissent comme la mer.

Le seuil croulait; la pluie avait rongé la porte;
Toute la lune entrait par les toits crevassés.
Au milieu de la route, il quitta son escorte,
Et s'avança, pensif, au long des murs glacés.

Les colonnes de marbre, à ses pieds, abattues,
Jonchaient de toutes parts les pavés précieux;
L'herbe haute montait au ventre des statues,
Des cigognes rêvaient sur l'épaule des dieux.

Parfois, dans le silence, éclatait un bruit d'aile,
On entendait, au loin, comme un frisson courir;
Et, sur les grands vaincus penchant son front fidèle,
Phœbé, froide comme eux, les regardait mourir.

Et comme il restait là, perdu dans ses pensées,
Des profondeurs du temple il vit se détacher,
Avec un bruit confus de plaintes cadencées,
Une lueur tremblante et qui semblait marcher.

Cela se rapprochait et sonnait sur les dalles.
C'était un grand vieillard qui pleurait en chemin,
Courbé, maigre, en haillons, et traînant ses sandales,
Une tiare au front, une lampe à la main.

Il cachait sous sa robe une blanche colombe;
Dernier prêtre des dieux, il apportait encor
Sur le dernier autel la dernière hécatombe...
Et l'Empereur pleura, — car son rêve était mort!

Il pleura, jusqu'au jour, sous cette voûte noire.
Tu souriais, ô Christ, dans ton paradis bleu,
Tes chérubins chantaient sur des harpes d'ivoire,
Tes anges secouaient leurs six ailes de feu!

Et du morne Empyrée insultant la détresse,
Comme au bord d'un grand lac aux flots étincelants,
Dans le lait lumineux perdu par la Déesse,
Tes martyrs couronnés lavaient leurs pieds sanglants.

Tu régnais, sans partage, au ciel et sur la terre;
Ta croix couvrait le monde et montait au milieu;
Tout, devant ton regard, tremblait, — jusqu'à ta mère
Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Mais tu ne savais pas le mot des destinées,
O toi qui triomphais, près de l'Olympe mort;
Vois : c'est le même gouffre... avant deux mille années
Ton ciel y descendra — sans le combler encor!

Tu connaitras aussi, ployé sous l'anathème,
La désaffection des peuples et des rois,
Si pauvre et si perdu que tu n'auras plus même,
Pour t'y coucher en paix, la largeur de ta croix!

Ton dernier temple, ô Christ, est froid comme une tombe;
Ta porte n'ouvre plus sur le vaste Avenir;
Voilà que le jour baisse et qu'on entend venir
Le vieux prêtre courbé, qui porte une colombe!

---

[11]

Confiance.

SONNET.

Quoi! sans te soucier de l'Océan qui gronde,
Tu veux ta place à bord, sur mon vaisseau perdu;
Et pour dire à Colomb qu'il a trouvé son monde,
Tu n'attends pas, enfant, qu'il en soit revenu!

Dans tes bras frémissants j'ai mis ma tête blonde.
J'ai bu ton souffle en feu, dans mon sein répandu;
Et, comme le pêcheur voit la perle sous l'onde,
Dans ton regard charmant j'ai vu ton cœur à nu.

Sois bénie, à jamais, pour cette foi sublime!
Sans redouter les flots je braverai l'abîme,
Puisque j'ai ton amour, comme une étoile, aux cieux,

Et mon nom restera, triomphant et sonore,
Afin que, dans mille ans, la terre sache encore,
O mon ange adoré, la couleur de tes yeux!

IV

Soldat libre.

Soldat libre, au léger bagage,
J'ai mis ma pipe à mon chapeau,
Car la milice où je m'engage
N'a ni cocarde ni drapeau.

La caserne ne me plaît guère,
Les uniformes me vont peu;
En partisan, je fais la guerre,
Et je campe sous le ciel bleu.

La Liberté, que l'on croit morte
Pour quelques heures de sommeil,
Près de moi se chauffe à la porte
De ma tente ouverte au soleil.

Je suis sourd au clairon d'un maitre,
La consigne expire à mon seuil;
Nul, hormis Dieu, ne peut connaitre
Ce grand secret de mon orgueil.

Parmi les champs de poésie
Je fourrage, sans mission;
Le capitaine est Fantaisie,
Le mot du guet Occasion!

Et, loin de la poussière aride
Où sont marqués les pas humains,
Je cours, sur un cheval sans bride,
Dans des campagnes sans chemins!..

V

A Rosette.

Mai sourit au firmament,
Mai, le mois des douces choses;
Ton aveu le plus charmant
Est venu le jour des roses.

Pour témoins de ce bonheur
Nous avons pris, ô ma belle,
Le premier lilas en fleur,
Et la première hirondelle.

Le vallon sait notre amour,
Les grands bois sont nos complices;
Les lis gardent, loin du jour,
Ton secret, dans leurs calices!

Les papillons nuancés
Et les vertes demoiselles
Portent tes serments tracés
Sur la poudre de leurs ailes.

L'étreinte des lierres frais,
Verts chaînons que rien ne rise,
Figure, dans les forêts,
L'ardeur que tu m'as promise.

Et pour qu'à notre dessein
Ton souvenir soit fidèle,
Sur les rondeurs de ton sein,
Tous les nids ont pris modèle.

Oh! ne trahis pas ta foi!
Regarde, mon cœur, regarde :
Tout l'azur a l'œil sur toi,
Et tout le printemps te garde!

Si tu venais à mentir,
Les muguets, aux fines branches,
Feraient tous, pour m'avertir,
Tinter leurs clochettes blanches;

Les limaçons consternés,
Comme des prophètes mornes,
Par les chemins détournés,
Me suivraient avec des cornes;

Et les oiseaux, dans la nuit,
Se heurtant à ma fenêtre,
Me rapporteraient le bruit
De ta rigueur prête à naître!

Hélas! hélas! les beaux jours
N'ont qu'un temps, comme les roses.
J'ai peur des grands étés lourds
Et des grands hivers moroses!

Ces mois-là n'ont rien promis,
Et tous les crimes s'y peuvent,
Sans que les blés endormis
Ou les glaçons froids s'émeuvent.

O mon ange! ô mon trésor!
Cher bonheur que Dieu me donne,
Jure-moi d'aimer encor,
Lorsque jaunira l'automne!

Jure-moi !... — Mais tu souris
De mes alarmes trop fortes...
Viens !... les rameaux sont fleuris,
Oublions les feuilles mortes !

VI

Tecum abeam libens!
HORAT.

Oh ! serait-ce vrai, ma belle,
Ce qu'un prêtre m'a conté,
Qu'une torture éternelle
Suit la douce volupté,
Que la blanche main des femmes
Sans cesse attire nos âmes
Au fond des gouffres ardents,
Et qu'au ténébreux empire
On doit payer un sourire
Par des grincements de dents ?

Ta lèvre en doux mots abonde
Et tu riras de mes fers,
Juliette, dans ce monde,
Astarté, dans les enfers !

Oui, — je le sens, dans mon âme
Satan pour sœur te réclame
Aux rivages embrasés;
Car ton regard est de flamme,
Et brûlants sont tes baisers!

Calmes dans leur allégresse,
Jamais les élus aux cieux
N'ont bu cette ardente ivresse
Qui pétille dans tes yeux;
Pour eux jamais, ô ma belle,
Tant d'amour ne chargea l'aile
Du timide séraphin,
Et l'éternelle ambroisie
Contient moins de poésie
Qu'une goutte de ton vin!

Démon! démon! que m'importe
Que par une dure loi
Le ciel me ferme sa porte
Si j'ai l'enfer avec toi?
Fille des sombres phalanges,
Rions des craintes étranges
Qui planent sur les tombeaux;
J'aurais plutôt peur des anges,
Quand les diables sont si beaux!

VII

Sérénade.

LES MUSICIENS.

Le soir a tendu ses voiles.
Éveillons, à petit bruit,
La plus blanche des étoiles
Qui manque au front de la nuit.

UN CHANTEUR.

J'ai dans mon cœur une belle
Que j'adore nuit et jour ;
Une lampe est devant elle,
La lampe de mon amour !

Dans cette chapelle austère
Que desservent mes douleurs,
Tous mes rêves sont à terre,
Effeuillés comme des fleurs.

La Détresse, en cape noire,
Tient, goutte à goutte amassés
Dans un bénitier d'ivoire,
Tous les pleurs que j'ai versés !

Le seul encensoir qui fume
A l'autel silencieux,
C'est mon âme qui s'allume
Sous le rayon de tes yeux.

Apaise enfin ta colère,
Toi que Dieu fit pour charmer;
Va, c'est un crime de plaire
Quand on ne veut pas aimer!

LES MUSICIENS.

Le soir a tendu ses voiles,
Éveillons, à petit bruit,
La plus blanche des étoiles
Qui manque au front de la nuit.

VIII

Soir d'Été.

Amis, je veux me perdre au fond du bois sonore.
La lune des sentiers argente le gazon;
Et, comme dans la coupe un vin qui s'évapore,
Déjà monte la brume aux bords de l'horizon.

La bruyante cité, près du fleuve étendue,
Allonge ses grands ponts comme des bras sur l'eau.
Tout soupire et s'endort; et, là-bas sous la nue,
Vénus en souriant agite son flambeau.
Oh! laissez-moi bondir, moi dont l'âme est brisée,
Sous ces feuillages verts où palpitent les nids!
J'aime dans mes cheveux des gouttes de rosée
Et tout autour de moi l'odeur des foins jaunis!

Qui de nous, qui de nous n'a gardé dans son âme,
Chaste et dernier trésor du cœur désenchanté,
Le reflet d'un beau soir et le nom d'une femme,
Un amour à vingt ans par une nuit d'été!
Ne vous souvient-il pas qu'elle était jeune et belle,
Que son collier sonnait sur son col onduleux,
Que l'écharpe à son dos frissonnait comme une aile,
Et que de longs cils noirs ombrageaient ses yeux bleus.
Ne vous souvient-il pas qu'en montant les collines,
Sa main sur votre main doucement s'appuyait,
Et que son sein tremblait sous les dentelles fines
Comme un oiseau farouche en son nid inquiet?
Ne vous souvient-il pas des marguerites blanches,
Oracles odorants effeuillés sous vos doigts,
Et des merles malins qui, blottis sous les branches,
Au bruit de vos baisers s'éveillaient dans les bois?
Oh! n'entendez-vous pas, quand tout dort sous la nue,
De sa voix près de vous frémir encor le son?...
Elle vient, elle vient par la longue avenue,
Et l'écho du rocher répète sa chanson.

Sur le noir de la nuit, sa robe se détache;
Incertaine, elle écoute et se penche en rêvant;
Et son front, tour à tour, se dévoile ou se cache
Sous ses cheveux épars que soulève le vent.
Regardez : c'est l'amour, c'est l'espoir, c'est la vie!
C'est le bonheur réel loin de vous emporté,
C'est la blonde jeunesse et tout ce qu'on envie
Vous souriant encor dans un rêve enchanté.
C'est ce qu'apporte à ceux qui dorment sous la terre
Le souffle des forêts, des ondes et des fleurs,
Ce que l'oiseau gazouille au cyprès solitaire,
Ce que l'essaim bourdonne au pied du saule en pleurs,
Oh! ce qui fait parfois que, sous la lune sombre,
Des antiques linceuls s'agitent les lambeaux,
Et que les morts jaloux vont soulevant dans l'ombre,
De leurs bras décharnés, la pierre des tombeaux.

1847.

IX

La Fleur rouge.

A moi seul!... pour moi seul!... Oh! toute ma pensée
Fixe, ardente et jalouse, allait, en frémissant,
Vers cette fleur de pourpre, à ta gorge placée
Comme une goutte de ton sang;

Chaude émanation, larme rouge, venue
Des sources de ce cœur où tu m'as fait puiser,
Et que j'aurais voulu, sur ta poitrine nue,
Boire, à genoux, dans un baiser!

Ta robe, autour de toi, flottait comme un nuage;
Tes cheveux déroulés m'embaumaient en passant;
Mais je suivais toujours, sur les bords du corsage,
L'étoile au disque rougissant.

A moi seul!... pour moi seul! J'ai la fleur. O folie!
O rêve!... humide encor des tiédeurs de ta peau;
Et cette fleur n'est pas de celles qu'on oublie,
Ou qu'on attache à son chapeau!

Au plus suave endroit de mon plus cher poète,
Demain, dans quelque beau volume à tranche d'or,
Grave, religieux, et découvrant ma tête,
J'ensevelirai mon trésor;

Afin que — tous les deux ayant cessé de vivre —
Quelque couple, ici-bas, jeune et tendre, à son tour,
Devine notre histoire, en exhumant du livre
Le squelette de notre amour!

X

Les Neiges d'antan

I

Ce siècle froid et sérieux
Ne croit plus aux folles chimères;
Ils sont passés les temps joyeux
Dont nous ont parlé nos grand'mères!

Quand l'Amour sensible et bien né,
Secouant des branches fleuries,
Souriait, tout enrubanné,
Dans la fraîcheur des bergeries,

Et, le soir, sous les marronniers,
Pressait la belle qui menace,
Mince, dans sa robe à paniers,
Comme une anguille, dans sa nasse.

Siècle heureux, de bisque nourri,
Dont la morale sans lisières
Se consolait des Dubarri,
Avec la vertu des rosières!

Comme on prenait des airs penchés
Pour mener paître dans la plaine
Quatre moutons endimanchés
Dont on avait frisé la laine!

Et comme, à l'ombre des ormeaux,
C'était une charmante chose
D'entendre au loin vos chalumeaux,
Bergers blonds, en culotte rose!

Pour fuir la cour du roi Pétaud,
Ou les croquants de mince étoffe,
On emportait dans son château
Son singe — avec son philosophe.

Et c'était fête, tous les jours,
Grâce aux amabilités jointes
Du petit chien qui fait des tours
Et de l'abbé qui fait des pointes.

Oh! les soupers sur les balcons!
Les soupers fins, où la campagne
Semblait, au travers des flacons,
De la couleur du vin d'Espagne!

Oh! l'esprit! oh! les bons caquets
Saupoudrés de littérature,
Quand on montait, par les bosquets,
Vers quelque temple à la Nature!

L'ombre, parfois, faisait oser.
Sous l'abri des grottes opaques,
On entendait plus d'un baiser...
Mis sur le compte de Jean-Jacques!

Les vers luisants, dans les gazons,
Brillaient comme des émeraudes;
Le vent emportait les chansons;
La nuit mouillait les têtes chaudes;

Et la bouteille, aux larges flancs
Où l'araignée a mis ses toiles,
Pour les convives chancelants
Doublait le nombre des étoiles!...

II

Hélas! hélas! — au gouffre ouvert
Tous sont tombés : — pas un qui bouge!
Un soir, à l'heure du dessert,
Vint à passer l'homme au bras rouge!

Ils se levèrent sans effort,
Le calme au front, l'orgueil dans l'âme,
Doux et polis devant la Mort,
Comme auprès d'une grande dame.

Le jeune au vieux cédait le pas
Avec des grâces enfantines;
L'urbanité de leur trépas
Fit un salon des guillotines.

On eût dit, à les voir venir
Vers les sanglantes boucheries,
Qu'ils récitaient, pour mieux finir,
L'oraison des galanteries;

Et leur tête, en ces jours ardents
Où le peuple agitait sa foudre,
Tomba — le calembour aux dents —
Avec un nuage de poudre!..

XI

Le Bois qui pleure.

Tout est mort! — Vers d'autres climats
Les oiseaux vont chercher fortune,
Et la terre, sous les frimas,
Est blanche, au loin, comme la lune.

Le vent, pareil à cent taureaux,
Mugit au seuil de ma demeure;
Le givre a brodé mes carreaux;
A mon foyer, la bûche pleure :

— « Je me souviens!... je me souviens?...
Au pied des monts... dans le bois sombre...
Mon front large, en ces jours anciens,
Faisait, à terre, une grande ombre!

« Oh! les cieux en pluie épandus,
Sur l'ébullition des sèves!
Oh! les ravissements perdus
Dans la profondeur de mes rêves!

« Et comme au bord des claires eaux
Frissonnait mon écorce grise,
Sous le pied leste des oiseaux
Ou les caresses de la brise!

« L'hiver venait, chassant l'été;
Tout s'abritait au toit des villes;
Seul, je gardais la majesté
Des existences immobiles!

« Et, dressant mon squelette noir
Sur la nudité des champs mornes,
Silencieux dans mon espoir
Des rajeunissements sans bornes,

« J'attendais ces temps plus heureux
Où, sur mes branches découvertes,
Le chant des merles amoureux
Ferait pousser des feuilles vertes!

« Plus de nids!... plus de vents dans l'air,
Secouant à flots mon feuillage!
La hache a, comme un pâle éclair,
Frappé mon tronc durci par l'âge;

« Et, traîné des vallons charmants
Au chantier brutal des banlieues,
J'ai senti mes os, par moments,
Crier sous la scie aux dents bleues!... »

— La pauvre bûche pleure encor;
Mais déjà, dans ses mille étreintes,
Le feu, comme un grand poulpe d'or,
Fait, sans pitié, mourir ses plaintes!

L'âme légère du vieux bois,
Moitié brise et moitié rosée
Libre pour la première fois,
Flotte sur la cendre embrasée!...

XII

Le Sang des Géants.

Quand les Géants, tordus sous la foudre qui gronde,
Eurent enfin payé leurs complots hasardeux,
La Terre but le sang qui stagnait autour d'eux
Comme un linceul de pourpre étalé sur le monde.

On dit que, prise alors d'une pitié profonde,
Elle cria : « Vengeance ! » et, pour punir les dieux,
Fit du sable mouvant sortir le cep joyeux
D'où l'orgueil indompté coule à flots, comme une onde.

De là cette colère et ces fougueux transports,
Dès que l'homme, ici-bas, goûte à ce sang des morts
Qui garde, jusqu'à nous, sa rancune éternelle.

O vigne! ton audace a gonflé nos poumons,
Et, sous ton noir ferment de haine originelle,
Bout encor le désir d'escalader les monts!

XIII

L'Aloès.

Il poussait, à l'écart, plein d'un immense ennui,
Sinistre, hérissé, comme pour les querelles.
L'abeille, en frissonnant, se détournait de lui;
Les fleurs le regardaient et chuchotaient entre elles.

— « D'où vient qu'il est morose et n'épanouit pas
Son calice odorant sous le baiser des brises?
Au mois des papillons, a-t-il peur des frimas? »
Demandait la pervenche aux jacinthes surprises.

— « Il est donc sourd? » disaient les rosiers éclatant;
— « Aveugle? » murmurait l'œillet à rouge crête;
« Il n'entend pas tinter la cloche du printemps,
Il ne voit pas le ciel dans ses habits de fête! »

Au bruit de leurs discours, le monstre qui dormait
Leva sa tête étrange, avec un long murmure,
Et, tout autour de lui, de la base au sommet,
Son feuillage acéré sonna comme une armure:

— « Pauvres petites fleurs, que je verrai mourir,
« Je ne suis pas gonflé d'une sève ordinaire,
« Mon calice effrayant met un siècle à s'ouvrir,
« Et mes éclosions sont des coups de tonnerre ! »

XIV

Une Soirée.

Dix-huit ans ! – Vous croyez ?.. c'est le plus !.. Blanche et rose,
Comme un pêcher fleuri que l'eau du ciel arrose,
Sous ses cheveux bouclés, elle allongeait son cou
Et ses grands regards bleus allaient on ne sait où.

C'était un bal mêlé d'art ;

Une demoiselle
Mûre, et pour « ces messieurs » déployant un beau zèle,
Avec des soubresauts de la tête et du corps,
Sur un piano sourd varlopait des accords...
En cercle, l'œil béant, près de la cheminée,
Les mamans avalaient la musique ordonnée,
Et l'enfant blanche et rose, en extase, écoutait...
Car, la main sur son cœur, un notaire chantait !

Il chantait — oublieux du contrat qui sommeille —
Je ne sais quel bateau, quelle étoile vermeille.
Quels chérubins frisés voltigeant dans l'azur!
C'était si doux! c'était si vrai! c'était si pur!
Les âmes y versaient tant d'amour! « La Madone »
Rimait si gentiment avec « la fleur qu'on donne »,
Que j'avais peur de voir, pendant ce frais débit,
Germer des plumes d'ange au dos de son habit!...
Un employé rêveur murmurait : « Fantaisies!... »

— O misère!... en dépit des fausses poésies,
Malgré l'air bête et lourd du Monsieur qui chantait,
L'enfant songeait, l'enfant écoutait, palpitait.
Son pauvre petit cœur gonflé de convoitises
Partait pour l'infini — sur l'aile des sottises.
Et ce salon bourgeois, dont on se souviendra,
Prenait, à ses regards, des splendeurs d'Alhambra!

XV

Sombre Églogue.

LE VOYAGEUR.

L'ombre sans lune a couvert la campagne;
Où t'en vas-tu, Pâtre silencieux?

LE PATRE.

O Voyageur, le souci m'accompagne,
Et, quand tout dort, je marche sous les cieux.

LE VOYAGEUR.

Sans voix qui bêle et sans grelot qui sonne,
Ton noir troupeau s'allonge dans la nuit!...

LE PATRE.

O Voyageur, ne le dis à personne,
Il est muet le troupeau qui me suit!

LE VOYAGEUR.

Ce ne sont donc ni des bœufs ni des chèvres
Que tu conduis, ô Pâtre, avant le jour?
Ce chalumeau tout usé par tes lèvres
Ne sait donc pas quelque refrain d'amour?

LE PATRE.

J'ai dans ma flûte un refrain lamentable;
J'ai dans mon âme un hymne de douleurs
Qui fait, en cercle, autour de mon étable,
Tomber les nids et se faner les fleurs!

LE VOYAGEUR.

Mais... ce troupeau! qu'ai-je vu?... je frissonne!...
Spectres hideux, à la tombe échappés!

LE PATRE.

O Voyageur, ne le dis à personne,
C'est le troupeau de mes désirs trompés!

LE VOYAGEUR.

Ciel! comme on voit, là-bas, grandir la foule!
Leur nombre échappe à mes regards perclus!

LE PATRE.

Ne compte pas! chaque instant qui s'écoule
Derrière moi, laisse un monstre de plus.

LE VOYAGEUR.

Quel Dieu t'enchaine à ce troupeau farouche?
Viens, ô Berger, dans nos vallons fleuris,
Un rossignol chante au bord de ma couche,
Mon toit de paille est tout bordé d'iris!...

LE PATRE.

Oh! Voyageur, dans tes vallons fidèles
Je ne veux pas montrer ce front pâli.
Nous allons paître au champ des asphodèles,
Nous allons boire aux fleuves de l'oubli!

XVI

Musique.

Quand le vieil Amphion, la cithare à la main,
Bâtissait les remparts de la ville thébaine;
Quand le bon Josué, soufflant à perdre haleine,
Ébranlait Jéricho de sa trompe d'airain;

Certe ils avaient tous deux le rythme souverain,
Bien qu'un effet contraire ait couronné leur peine;
Et tous deux ont touché, poète et capitaine,
A des buts différents, par le même chemin.

Amphion! Josué! musiciens antiques!
Le temps n'a pas brisé vos instruments magiques,
Prévoyant qu'après vous d'autres s'en serviraient.

Mais, hélas! dans nos jours aux Muses difficiles,
Pour un ou deux chanteurs qui bâtiraient des villes,
Comme on en peut nommer qui les renverseraient!

XVII

Europe.

Quand, sur le grand taureau, tu fendais les flots bleus,
Vierge phénicienne, Europe toujours belle,
La mer, soumise au Dieu, baisait ton pied rebelle,
Le vent n'osait qu'à peine effleurer tes cheveux !

Un amant plus farouche, un monstre au cou nerveux
T'emporte, maintenant, dans sa course éternelle ;
La rafale, en fureur, te meurtrit de son aile ;
La vague, à ton flanc pur, colle ses plis baveux !

Tes compagnes, de loin, pleurent sur le rivage,
Et, jetant leur prière à l'océan sauvage,
Dans la paix du Passé veulent te retenir.

Mais tu suis, à travers l'immensité sans bornes,
Pâle, et les bras crispés à l'airain de ses cornes,
Ce taureau mugissant qu'on nomme l'Avenir !...

XVIII

La Source.

Ils diront, mesurant la profondeur de l'onde
Et l'horizon bleuâtre où la vague se perd :
« Quel est ce fleuve étrange, épandu sur le monde,
Pur comme le cristal et grand comme la mer?

Sans doute, il vient des monts avec un bruit immense;
Il tombe des sommets où l'aigle fait son nid;
Ou du fond des déserts il s'allonge en silence,
Comme un serpent d'azur sur le sable jauni! »

Ni des monts escarpés! ni du désert aride!
Passez votre chemin, voyageurs curieux;
La source du grand fleuve est cette perle humide
Que j'ai bue au départ, en baisant ses beaux yeux!

XIX

Baiser de Muse.

Je l'ai gardé ce bon baiser de Muse!
Comme une perle, il rayonne à mon front;
Et désormais, qu'on me flatte ou m'accuse,
Sans l'effacer les soucis passeront.

Je l'ai gardé ce baiser de poète!
Comme un bon vin qui réchauffe au départ,
Quand sur le seuil, au chant de l'alouette,
Le cheval brun hennit dans le brouillard!

Je l'ai gardé dans mon âme sereine
Comme un espoir et comme un souvenir...
Alain Chartier eut un baiser de reine,
Mais de plus haut un baiser peut venir!

Je l'ai gardé, comme ces amulettes
Qui font le cœur plus solide; — et pourtant,
Bien qu'il soit sot de songer à ses dettes,
Que je voudrais vous le rendre au comptant!

XX

A ma belle Lectrice.

Oh! votre voix sonnait brève, lente ou pressée,
Suivant les passions et les rythmes divers,
Puis, s'échappant soudain légère et cadencée,
Sautait, comme un oiseau, sur les branches du vers!

Moi — j'écoutais — perdu dans de lointains concerts,
Ma pauvre poésie à vos lèvres bercée :
Heureux de voir glisser mon âme et ma pensée
Dans votre souffle ardent qui remuait les airs!

Et j'oubliai bientôt — pardonnez mon délire!
Paulus et Mélænis, Commodus et l'Empire,
Pour regarder les plis de votre vêtement,

Votre front doux et fier, votre prunelle noire,
Songeant que j'étais fou de réveiller l'histoire,
Quand j'avais sous les yeux un poème charmant!

Février 1852.

XXI

Sur la première page d'un Album.

Quoi! vous voulez que, le premier,
Au seuil blanc de ce beau cahier,
Je me pavane et me prélasse

Juste à l'endroit prétentieux
Où doivent tomber tous les yeux,
Sitôt qu'on entre dans la place?

Ma foi! sans chercher d'argument
Je m'exécute bravement;
Les gens en riront, mais qu'importe?

Mes vers mis de cette façon
Peuvent servir de paillasson :
« Essuyez vos pieds à la porte! »

XXII

L'Amour noir.

Filles de Jupiter, vierges aux longues tresses,
Je dirai de Vulcain les antiques détresses,
Et quel bâtard céleste arriva le premier
Avant l'enfant Amour et le filet d'acier!

Quand Vénus au dieu Mars, sous les pins de Sicile,
Pour la première fois fut pliante et facile,
Le boiteux immortel, le forgeron divin
Jura — les dieux puissants ne jurent pas en vain —
Que sa vengeance atroce et fatale à connaitre
Écraserait d'un coup l'enfant encore à naitre,
Et qu'il imiterait, pour ce fils odieux,
Saturne aux dents de fer, dévorateur des dieux.
Phébus l'avait instruit, Phébus qui tout éclaire.

Mais l'époux, dans son cœur, enferma sa colère;
Et quand, le soir, coupable et le visage en feu,
La Déesse rentra dans la forge du dieu,
Elle le vit, de loin, qui, selon sa coutume,
Domptait les durs métaux, penché sur son enclume,
Et qui, jusqu'à la fin, — sûr de se contenir, —
Sans un nuage au front, la regardait venir.

Ce fut aux profondeurs d'un antre solitaire
Qu'enfanta, loin du jour, la divine adultère,
Tandis que les Sylvains et les vierges des bois
Chantaient à l'unisson pour étouffer sa voix.
Cependant, par les monts et les vastes prairies,
Comme un lion qui rôde autour des bergeries,
Le dieu, le dieu jaloux qui sait le temps venu,
Tâche à surprendre un cri de l'enfant inconnu.
Un faune aux pieds fourchus et dont la voix chevrote
L'avait, tout vagissant, emporté dans sa grotte.
L'entrée en était basse et peu facile à voir;
Un lierre la couvrait de son feuillage noir,
Et, comme des lutteurs mêlant leurs bras énormes,
Cent arbres tortueux, entrelacés, difformes,
Gardiens du seuil, abri des corbeaux croassants,
En dérobaient l'approche au regard des passants.
Cinq ans, l'enfant vécut près du faune; les chèvres
D'elles-mêmes portaient leur tétine à ses lèvres;
La vigne, en verts festons sur le bord des chemins,
Penchait sa grappe lourde au niveau de ses mains,
Et les abeilles d'or, formant de longues chaînes,
Le guidaient, à grand bruit, jusqu'au creux des vieux chênes.
Puis, il connut les dons de l'innocente paix,
La danse des Sylvains, sous les halliers épais,
Les tambours grelottants, la flûte aux roseaux lisses,
Tous les jeux, et parfois — l'enfance a ses malices —
Quand midi tout en flamme invitait au sommeil,
Pour un nid de colombe, ou pour un fruit vermeil,
De leurs antres secrets sachant les avenues,

Le traître, au chèvre-pieds, livrait les nymphes nues;
Le vieux faune en riait dans sa barbe; et parfois
On entendait un bruit sinistre dans les bois —
Bruit lointain, bruit profond, qui venait de la terre;
Et l'enfant s'arrêtait dans son jeu solitaire;
Et le faune disait, en frissonnant aussi :
« O mon fils adoré, si tu sortais d'ici!...
« Si tu quittais nos bois!... reste sous nos bois sombres,
« Où les pins sourcilleux te couvrent de leurs ombres! »
Mais l'enfant, malgré lui, rentrant à petits pas,
Songeait à ce bruit sourd qu'on entendait là-bas,
Curieux et mêlant, dans son âme interdite,
L'audace de son père aux langueurs d'Aphrodite.

Impatient du joug où la peur le soumet,
Seul, furtif, une nuit que le faune dormait,
Il quitta l'antre obscur, et, sans un guide au monde,
S'en alla, tout petit, par la forêt profonde,
Si léger sous les bois et respirant si bas
Que les oiseaux couchés ne se réveillaient pas.
Son pied nu, son pied blanc, dans ses vives secousses,
Comme un éclair qui passe, éclatait sur les mousses,
Quand, pareil au nageur qui rame avec ses mains,
Le Dieu fendait le flot des halliers sans chemins.
Tantôt, sans s'arrêter, la lune qui voyage
D'un regard nonchalant sondait le noir feuillage;
Tantôt, couvrant les pins de ses voiles plus lourds,
La nuit redescendait implacable, — et toujours,
Comme un appel lointain, comme un rendez-vous sombre,

Le grand bruit inconnu retentissait dans l'ombre.
Mais déjà, des buissons s'échappant par milliers,
Les daims, les loups chenus, les renards familiers,
Et le lézard jaunâtre et la couleuvre bleue,
Suivaient l'enfant céleste, en remuant la queue.

Or le bruit rappelait, plus clair à chaque pas,
Le choc de cent guerriers que l'on ne voyait pas.

Soudain, derrière un mont qui penchait sur la route,
Une chose effrayante apparut — une voûte
Morne, affreuse, insondable et se tordant au bord,
Avec des jets de pourpre et des pâleurs de mort;
Un nuage montait, ondoyant et farouche,
Comme si la montagne, ouvrant sa large bouche,
Eût vomi, vers les dieux, tout l'Enfer; — et c'était
De cette bouche-là que ce grand bruit sortait!

Les animaux frappés d'une terreur profonde
Avaient fui. L'enfant seul, vers la voûte qui gronde,
Entre les rocs fumeux se perdant à moitié,
Marcha, la tête haute, et ferme sur son pié;
Et ce qu'il aperçut, dans la caverne austère,
Nul ne l'a vu, de ceux qui vivent sur la terre.

Au plus profond de l'antre, éclatant, furieux,
Tel qu'un soleil sinistre enchaîné par les cieux,
Un brasier formidable, aux vigueurs éternelles,
Flamboyait; — et, du gouffre horribles sentinelles,

Vingt géants soucieux qui portaient à leur front
Un œil, comme la lune, immobile et tout rond,
Dans le tressaillement de la flamme qui bouge,
Apparaissaient — au loin ; noirs sur le foyer rouge.
Ainsi que d'une éponge, ornement de la mer,
On voit, en la pressant, sortir le flot amer,
Vingt marteaux étaient là qui faisaient, sur l'enclume
Du fer gorgé de feu jaillir l'ardente écume;
On entendait parfois, à quelque coin obscur,
Siffler, comme un serpent, la scie aux dents d'azur,
Ou rugir, indigné, dans sa cuve ordinaire,
Le soufre en fusion qui sera le tonnerre;
Épouvantable ruche et ténébreux essaim...
L'enfant eut peur; un cri s'échappa de son sein.
A ce cri frais et pur, dans la caverne sourde
Les sombres travailleurs, tournant leur tête lourde,
Sur le milieu du seuil virent, tout pâle encor,
Le petit dieu couvert de ses longs cheveux d'or,
Comme un rayon du ciel tombé dans la fournaise,
Comme un souffle des monts plein d'une odeur de fraise,
Comme un printemps fleuri qui les venait charmer.
« Qu'il est beau !... » — Les plus forts savent le mieux aimer
« Qu'il est beau !... » disaient-ils, et dans l'antre qui fume
Les marteaux oubliés s'endormaient sur l'enclume,
Et ce grand bruit de forge entendu dans les bois
S'interrompit, alors, pour la première fois!
Ce furent des éclats de joie involontaire,
Des chansons de nourrice à secouer la terre,
Quand l'enfant, déjà fait à leurs fronts surhumains,

Passa de l'un à l'autre, entre leurs larges mains.
Ils touchaient, enivrés de sa candeur divine,
Ses sourcils délicats, ses cheveux, sa peau fine
Et ses membres pareils à de frêles roseaux,
Avec les peurs qu'on a pour les petits oiseaux.
Puis, de ce même airain dont les foudres sont faites,
Ils forgeaient des anneaux et des colliers de fêtes,
Cent jouets monstrueux dont ils couvraient l'enfant,
Et tous poussaient, en chœur, un rire triomphant
A le voir, raidissant la douceur de ses formes,
Chanceler sous le poids de ces hochets énormes.

Vulcain parut au seuil.

Quand par un soir d'été,
Au bas d'un mont, non loin d'une antique cité,
Le char des moissonneurs s'arrête, lourd de gerbes,
Les propos familiers, le rire aux dents superbes,
Éclatent, les pieds nus frappent le vert gazon;
Des nuages errants le groupe se rassemble,
La cime des forêts palpite, le sol tremble,
Et les jeux et les cris tombent tous à la fois,
Pour écouter des cieux rouler la grande voix.

Ainsi tonna le maître emporté dans sa rage :

« Forgerons mal appris ! ouvriers sans courage,
Cœurs de cerf !... à quoi bon ces fourneaux allumés ?
Et ces fleuves de feu, sous la terre enfermés,

Qui des monts éternels brisent la rude écorce,
Si le marteau trop lourd pèse à vos bras sans force,
Ou si vous dédaignez pour de futiles jeux
L'amour des durs métaux, grave et profond comme eux,
Songez-vous qu'ici-bas l'homme au cœur sanguinaire
Ne reconnaît le ciel qu'au bruit de son tonnerre,
Et que des vieux Titans on verrait le retour,
Si nous laissions les dieux désarmés un seul jour?
J'ai suivi ces combats; j'en ai su les audaces,
Au sang des immortels pleuvant dans les espaces,
Quand déjà Pélion se levait sur Ossa!
Jupiter tint de moi la foudre qu'il lança,
Car c'est sur ma vertu que l'Olympe repose!
Assis, la coupe en main, dans une molle pose,
Les dieux ne songent guère aux armes qu'il leur faut,
Seul, je travaille en bas, quand ils boivent en haut! »

— Les géants consternés l'écoutaient en silence;
Soudain, de sa poitrine, un cri rauque s'élance,
Un rire impétueux, convulsif, étouffant;
Il sentit là sa proie, il avait vu l'enfant,
Et ce rire, inconnu dans l'antre séculaire,
Était plus effroyable encor que sa colère!

Enfin, les bras levés et le regard en feu :

« Soyez bénis sept fois, habitants du ciel bleu!
Quel qu'ait été mon zèle, aux époques passées,
Vous acquittez d'un coup les dettes amassées.

Et toi, plus que nous tous, immuable et serein,
Dieu caché, Dieu puissant, dont le temple est d'airain,
Je te rends grâce, ô Sort!... ton arrêt salutaire
Livre à l'époux blessé le fils de l'adultère!
Et vous, durs compagnons que j'aime tant à voir,
Gigantesques enfants de la Terre au flanc noir,
Par nos travaux communs, frères, je vous adjure
D'être témoins d'un Dieu qui venge son injure! »

A ces mots, écartant les Cyclopes troublés,
Il prit l'enfant divin par ses cheveux bouclés,
Et frémit, au dedans, d'une douleur amère,
A les voir doux et blonds, comme ceux de sa mère.

« Insensé! » cria-t-il en le poussant plus fort,
« Tu n'es pas assez Dieu pour affronter la mort!
Celui qui, d'un seul geste, ébranle l'Empyrée,
Le fils prédestiné, sorti des flancs de Rhée,
Ne serait pas le roi de la Terre et des Cieux,
S'il n'avait de Saturne évité les grands yeux,
En cachant sa faiblesse au fond d'un noir repaire;
Te crois-tu donc plus fort, issu d'un moindre père?
Qu'il accoure à ta voix!... » — L'enfant épouvanté
Sanglotait. — « Qu'il arrive, à vingt chevaux porté!
Son empire, ici-bas, est fait de violences.
Il a les javelots, les carquois et les lances,
Les boucliers épais, les casques sans défauts,
Les chars de guerre armés de glaives et de faux,
Ses béliers dont la tête ouvre les forteresses,

Le bruit de ses clairons doux au cœur des déesses;
Mais il ne pourrait pas, malgré tes cris d'effroi,
Dompter le feu divin qui n'obéit qu'à moi! »

Alors, l'enfant en main — sourd aux plaintes frivoles —
Comme un frondeur grégeois dans des lanières molles,
Fait tourner une pierre à l'entour de son front.
Il décrivit dans l'ombre un formidable rond,
Et, parmi les torrents de lave incendiaire,
Le précipita nu, la tête la première.
Telle, au gouffre marin tombe une étoile d'or;
Telle, en un tourbillon d'écume, on voit encor
Plonger, du haut des airs, la mouette aux blanches ailes.
Le soufre ardent jaillit en fauves étincelles,
Tandis qu'on entendait, sous le linceul baveux,
Siffler la chair qui brûle, et craquer les cheveux.

Cependant, par les cieux sans limite et sans voiles,
Sur des gazons semés d'une poudre d'étoiles,
Les fiers Olympiens, beaux éternellement
Dans l'orgueil de la force et du contentement,
Écoutaient d'Apollon sonner la grande lyre.
Les déesses, en foule, excitant leur délire,
La blonde Hébé, Cérès, reine des champs herbeux,
Junon, dont l'œil est grand comme celui des bœufs,
Minerve, espoir des forts, Vénus, charme du monde,
Du nectar écumant vidaient l'urne profonde.
Mais, ô Cypris, la coupe échappe de tes doigts,
Tu frémis, et soudain, haletante et sans voix :

« Mon enfant! » — Jupiter porte aux pieds des oreilles,
Vénus, au cœur! — Déjà six colombes pareilles
Sont prêtes; un frein d'or luit dans leurs becs rosés;
Elle part, elle vole aux fourneaux embrasés.

La voûte, à son aspect, s'écarta; — la lumière
S'abattit d'un seul coup dans la caverne entière;
Et, parmi les senteurs de la myrrhe et du nard,
La Déesse au front pâle apparut sur son char.
Sans un mot, sans un cri, touchant du pied la terre,
Elle atteignit d'un bond la fournaise... ô mystère!...
O prodige!... la lave au reflet jaune et bleu
Vient lécher son bras nu de ses langues de feu;
Et, soumis comme un chien qui flaire sa maîtresse,
Le brasier monstrueux doucement la caresse,
Poussant, jusqu'à ses mains, l'enfant mort à demi.

Vulcain désespéré dans son cœur a frémi;
Son amour croît encore, en la voyant si belle.
« Mon père est roi là-haut! tu l'apprendras, » dit-elle,
« J'y cours!... »
Et, dans un coin de son voile étoilé,
Elle emportait son fils hurlant et mutilé.
L'époux sentit son âme en deux parts divisée.
Déployant les douceurs d'une langue rusée,
Par des soumissions et des propos plus doux,
Va-t-il de la Déesse apaiser le courroux?
Ou, bravant tous les dieux dont la haine l'accable,
Couvrir d'un mur de fer sa forge inattaquable!

Soudain, le souvenir de ses malheurs passés
Fait trembler sur son front ses cheveux hérissés;
Et, retenant Vénus par sa longue tunique :

« Jupiter!... N'y va pas!... Si ma vengeance inique
A comme un ouragan sur ton fils éclaté,
C'est le Destin, plus fort que notre volonté!...
N'y va pas! n'y va pas!... Je garde la mémoire,
De ce temps douloureux, si fatal à ma gloire,
Où le fils de Saturne, horrible et sans pitié,
Du haut des cieux ouverts, me lança par le pié,
Si bien que, pantelant, épouvanté, livide,
Je roulai tout un jour par le désert du vide,
Maudissant à jamais l'audace de mon cœur!
Car qui pourrait lutter avec un tel vainqueur?
Nos projets contre lui sont vains et misérables!
Tais-toi!... je te ferai des dons considérables,
Et tu t'apaiseras, car c'est le mieux encor;
— Les présents couvrent tout; — dans ses balances d'or
Thémis, dont la raison sert de règle à la nôtre,
Met d'un côté l'injure, et les présents de l'autre;
Et c'est ainsi que vont les hommes et les dieux!
Et je te nommerai ces présents radieux,
Afin que ta poitrine en tressaille de joie;
Pour tes cheveux flottants, où tout mon cœur se noie,
Je te ferai moi-même, en argent ciselé,
Un bandeau, sur le rond de la lune moulé;
Et — j'en jure le Styx, si tu crains l'imposture! —
Je te ceindrai les flancs d'une belle ceinture,

Si pleine de vertus et de pouvoirs cachés,
Que les astres du ciel, sur ta tête penchés,
Palpiteront d'amour, dans les hauteurs sans bornes !...
Attends !... j'ai mis ma tête au trou des antres mornes,
J'ai vu dans mes travaux à quelles profondeurs
L'escarboucle de flamme enfouit ses splendeurs,
Et, bien mieux que Mercure aux mains fallacieuses,
Je peux surprendre au nid les pierres précieuses.
A quoi bon ! je suis lourd, je suis difforme et laid ;
Pour qu'on me veuille aimer, je n'ai pas ce qui plaît ;
Et de la terre aux cieux la fable serait sue,
Si j'ornais de colliers ma poitrine bossue !
C'est toi, l'amour !... C'est toi la grâce et la beauté !...
C'est pour toi que la terre, en sa fécondité,
Étage incessamment la floraison des choses.
Par-dessous les rubis, et par-dessus les roses !...
Tais-toi !... »

Le petit Dieu trépignait cependant.
Labouré par la flamme, à nu sous l'air mordant,
Son corps tout rabougri se tordait sur ses hanches ;
Ses yeux, sous son front noir, faisaient deux taches blanches,
Et son nez s'écrasait en large soupirail ;
Les lèvres dont la lave a terni le corail
Avançaient, comme un mufle, énormes et gonflées,
Tandis que, moutonnant à ses tempes brûlées,
Les cheveux, du zéphyr pour toujours oubliés,
Rappelaient, à les voir, la toison des béliers.

« Regarde !... » dit Vénus. Le cœur de la Déesse

Flottait entre les dons promis et sa tendresse.
Écrasé sous le poids des remords superflus,
Vulcain baissait la tête et ne répondait plus;
Quand, se frappant le front et relevant sa face :
« J'oubliais! Calme-toi! j'ai l'eau qui tout efface,
L'eau de paix et d'oubli qu'on trouve chez les morts.
Son pouvoir sur le cœur s'étend peut-être au corps?...
Le soir de notre hymen, Pluton me l'a donnée;
Je l'ai, depuis ce temps, hélas! abandonnée
Dans cette peau de chèvre, au flanc large et barbu...
Heureux si tu m'aimais — ou si j'en avais bu! »

Et sur l'enfant tout noir dont la tête est baissée,
Il verse du Léthé l'onde épaisse et glacée;
Vains efforts : la douleur persiste! Seulement
Le corps a secoué son engourdissement.
Il grandit; sur les os, dont les moelles frémissent,
Les nerfs sont déployés, les muscles s'affermissent.
Ce n'est plus l'humble enfant, — c'est un monstre emporté
Dans sa force première et dans sa puberté.
Tous le suivaient des yeux, les narines ouvertes.
Il flairait du dehors l'odeur des forêts vertes,
Et sa bouche qui rit, ténébreuse au dedans,
Montra, comme un éclair, la pâleur de ses dents.

Vulcain trembla; Vénus en eut peur, elle-même,
Et, de loin :

« O mon fils, ma douleur est extrême!

Quand j'irais de mon père embrasser les genoux,
Tu ne peux pas, si noir, habiter parmi nous!
Va-t'en vers ces pays inconnus des vieux âges,
Où le soleil plus proche a brûlé les visages.
Là vivent, dans un calme à ma gloire odieux,
Les Éthiopiens visités par les dieux,
Les Nubes vagabonds, nourris du miel des ruches,
Les mangeurs de serpents et les mangeurs d'autruches,
Et les hommes sans tête, et le peuple tout noir
Que l'on entend marcher, sous terre, sans le voir.
Un rempart sablonneux couvre au loin cette engeance.
Mon amour t'y suivra, comme aussi ma vengeance;
Pars!... ces peuples lointains dont tu seras le roi
N'ont pas courbé leur front sous ma puissante loi.
Abandonnés sans lutte aux pentes naturelles,
Ils ignorent le nom des ardentes querelles;
Aucun soupçon jaloux ne les vient consumer,
Nul n'a connu, chez eux, les angoisses d'aimer.
Il est temps de fléchir cet orgueil éphémère!
Tu dois un nouveau monde au culte de ta mère.
Pars!... j'armerai tes mains d'inévitables traits.
Du désert flamboyant à la nuit des forêts,
Dans la virginité des grandes solitudes,
Va semer les désirs et les inquiétudes,
Et que tout cœur dompté sente en lui des transports
Brûlants comme ces feux qui t'ont touché le corps! »

Elle dit. — Aussitôt les colombes fidèles,
Sautelant sous leur joug, avec un grand bruit d'ailes,

Attendent, pour partir, le signal de sa voix.

Mais, rougissant alors pour la première fois,
D'un mouvement de main plein de grâce ingénue,
Cypris, aux forgerons, cache sa gorge nue;
Et, sur son char de nacre, aux coquilles pareil,
En détournant la tête, étend son corps vermeil.
L'attelage, emporté comme un flocon de neige,
S'élance — mille oiseaux lui font un long cortège —
Tantôt fendant les cieux, tantôt rasant le sol,
Devers Chypre, à Paphos, il dirige son vol.

Là, cent parfums choisis brûlent pour la Déesse,
Là, sous un bois sacré que le zéphyr caresse,
Oublieux des clairons, Mars attend son retour,
Le cœur tout languissant d'un éternel amour...
Longtemps, le fils sans mère, immobile à sa place,
D'un regard consterné la suivit dans l'espace.
Mais quand le char, baigné par les feux du matin.
Disparut tout à coup à l'horizon lointain...
Sans un pleur de ses yeux, sans un cri de sa bouche,
Il sentit l'abandon tomber du ciel farouche;
Et, vers ce monde étrange où le sort le conduit,
Marcha sous le soleil, sombre comme la nuit!...

— Je te salue, ô toi, premier-né d'Aphrodite,
Dont le règne est perdu dans un autre univers!
Ton histoire aux humains n'a jamais été dite;
Nul poète amoureux ne t'a donné ses vers!

Ton nom puissant, formé de syllabes bizarres,
Est un de ceux qu'en vain les savants chercheront.
Il n'a sonné qu'au bruit des instruments barbares,
Autour d'un feu nocturne, où l'on dansait en rond!

Tu n'es pas cet enfant qui voltige à Cythère,
Parmi les bois de myrte et les rosiers fleuris,
Et qui, sa trousse au dos, va guidant par la terre
Le frais essaim des Jeux, des Grâces et des Ris!

Ton temple n'est ouvert, sur tes âpres rivages,
Qu'à des adorateurs prosternés et rampants;
Car tu sais la vertu des floraisons sauvages,
Et tes dards sont trempés au venin des serpents!

Dans tes jardins, ô Roi, les panthères en troupes
A côté des lions dorment sous le soleil;
D'immenses aloès tendent, comme des coupes,
Aux pithons monstrueux, leur calice vermeil;

Et quand, parfois armé de tes plus sûrs dictames,
Tu veux de ton empire explorer les détours,
Ton char sombre est conduit par des hippopotames
Dont on entend ronfler la narine aux poils courts.

Tu vas; sur ton chemin, bondissent les gazelles;
Le tigre, en miaulant, vient lécher ton pied noir;
Les pélicans goitreux, avec leurs lourdes ailes,
Du haut des cieux profonds descendent pour te voir.

Et pour te voir aussi, levant leurs fronts difformes,
Les crocodiles verts et les grands lézards mous
Coulent entre les pieds des éléphants énormes,
Hideux torrent d'écaille, aux sinistres remous!

Mais toi, silencieux comme la destinée,
Tu passes — étendu sur ton lit de roseaux —
Sans retourner jamais ta tête couronnée
De coquillages blancs et de plumes d'oiseaux!

XXII

Première Ride.

Aglaé n'est pas heureuse:
Elle a trouvé, ce matin,
Une ride qui se creuse
Dans les neiges de son teint.

Les Jeux ailés, les Dieux-mouches,
Tous les petits nains du ciel
Vont menant des deuils farouches
Pour ce cas essentiel.

Voici les Plaisirs moroses
Confits en dévotion;
Des yeux bleus aux lèvres roses
Descend leur procession.

Et de ses cheveux couverte,
Vénus, en pleurant bien haut,
Étend dans la fosse ouverte
L'Amour mort, ou peu s'en faut.

Sur sa couche de parade,
En pompe on l'ensevelit!...
— Pauvre Amour, vieux camarade,
Fais-moi place dans ton lit.

XXIV

Gelida.

Elle a, pour toute science,
La gaîté de ses vingt ans;
C'est la blonde Insouciance,
Aux yeux bleus, couleur du temps.

Pour lasser la patience
Des désirs les plus constants,
Son cœur a fait alliance
Avec ses cheveux flottants.

Sourde à l'hymne des tendresses,
Elle rit de ces détresses
Que rien ne peut consoler...

Et je crois que la coquette
Dans l'amour de Juliette
Passerait sans se brûler!

XXV

Les Chevriers.

L'Aube aux pieds d'argent descend des montagnes;
La Nuit s'est cachée au fond des grands bois;
Tous les nids d'oiseaux chantent à la fois.
Hardis chevriers, quittons nos compagnes!

Les sentiers couverts de mousse et de thym
Mettront sous nos pas un tapis superbe,
Et nous ferons choir en passant sur l'herbe
Du bout des rameaux, les pleurs du matin!

En marche! il est temps de quitter les plaines;
Déjà les coteaux ont le front vermeil.
Nous atteindrons bien le tour du soleil,
Avec nos sacs lourds et nos gourdes pleines!

Nous redescendrons, quand la nuit viendra,
Entonnant en chœur l'air connu des chèvres;
Et la douce Lune, un sourire aux lèvres,
En bel habit blanc, nous reconduira!

XXVI

Air de Chasse.

I

Le soleil va chasser la nuit;
Pâle Phœbé, reine aux longs voiles,
Il est temps de rentrer, sans bruit,
Ton troupeau de blanches étoiles!

Déjà des bois silencieux
L'aube pénètre le mystère...
Que fais-tu si tard dans les cieux,
Quand nous t'attendons sur la terre?

II

Elle vient! elle vient!... de son pied diligent
Entendez-vous, là-bas, le bruit léger dans l'herbe?
Mais ce n'est plus Phœbé par les cieux voyageant...

C'est Diane au cœur dur, Diane au front superbe!
Elle a ses blonds cheveux liés comme une gerbe,
Et sur son dos bruni sonne un carquois d'argent.

III

A nous, Déesse!... En chasse! en chasse!
Le bois s'emplit de cris ardents.
Les chiens sont fous. Voici la trace
Des sangliers aux longues dents!...

Au galop, courbés sous les branches,
Plus vite, allons! plus vite encor!
La mince flèche aux ailes blanches
Siffle, comme le vent du nord.

Nous courons, nous volons; — victoire!
Les épieux et les javelots!...
La bête en tient; — la mousse noire
Boit, par les monts, son sang à flots.

Elle tombe, à bout de colères;
Et sa blessure, en s'épanchant,
Rougit le lac aux ondes claires,
Comme fait un soleil couchant.

IV

Les cornets ont sonné, — la nuit vient, qu'on se presse!
Amis, la route est longue après les durs combats.

Six chevaux traîneront, fiers et pleins d'allégresse,
Le monstre hérissé, trop pesant pour nos bras.
Diane! en ton honneur nous brûlerons sa graisse!
Phœbé! remonte aux cieux pour éclairer nos pas!...

XXVII

L'Oiseleur.

Les plaines, au loin, de fleurs sont brodées.
Parmi les oiseaux et les papillons,
J'entends bourdonner l'essaim des Idées
Qui flotte au soleil en blancs tourbillons!

Comme un aigrefin méditant ses crimes,
Sans perdre un moment, j'apprête, en sournois,
Un beau trébuchet fait avec des rimes;
Et j'attends, — caché dans le fond des bois.

Toutes!... les voici toutes!... à la file!
Hésitant un peu, n'osant approcher.
Parfois un manant qui sort de la ville
Vient, d'un bruit de pas, les effaroucher.

Moi, je reste là, sans voix, sans haleine,
L'oreille et les yeux sur mon traquenard.

Si la gibecière est à moitié pleine,
Je rentre au logis, plus fier qu'un renard.

Et c'est sous mes doigts un bruit d'étincelles,
Quand j'ouvre le sac où tient mon trésor,
Et que je les prends, par le bout des ailes,
Pour les enfermer dans leurs cages d'or!...

XXVIII

Une Baraque de la Foire.

Oh! qu'il était triste, au coin de la salle!
Comme il grelottait, l'homme au violon!
La baraque en planche était peu d'aplomb,
Et le vent soufflait dans la toile sale.

Des bourgeois blasés — l'un d'eux s'en alla! —
Raillaient à plaisir ces vieilles sornettes,
Ainsi qu'il convient à des gens honnêtes
Qui sont revenus de ces choses-là!

Dans son ermitage, Antoine, en prière,
Se couvrait les yeux, sous son capuchon;
Les diables dansaient; — le petit cochon
Passait, effaré, la torche au derrière.

Découvrant sa gorge, et portant, je croi,
Sur son carton peint, la mouche assassine,
En grand falbala venait Proserpine,
Comme une princesse à la cour d'un roi.

Tout l'Enfer sautait au bout des ficelles.
— Dieu l'avait permis, très évidemment! —
Puis ce fut le tour du bleu firmament
Avec ses pétards et ses étincelles.

Le soleil tournait, plein de vérité
Chaque trou d'étoile était à sa place,
Des anges bouffis flottaient dans l'espace,
Pendus au plafond pour l'éternité.

— Oh! qu'il était triste! oh! qu'il était pâle!...
Oh! l'archet damné raclant sans espoir!
Oh! le paletot plus sinistre à voir
Sous les transparents aux lueurs d'opale!

Comme un chœur antique au sujet mêlé,
Il fallait répondre aux péripéties,
Et quitter soudain, pour des facéties,
Le libre juron, tout bas grommelé!...

Il fallait chanter! il fallait poursuivre
Pour le pain du jour, la pipe du soir,
Pour le dur grabat dans le grenier noir,
Pour l'ambition d'être homme et de vivre!

Mais parfois, dans l'ombre — et c'était son droit!
Il lançait, lui pauvre et transi dans l'âme,
Un regard farouche aux pantins du drame
Qui reluisaient d'or et n'avaient pas froid.

Puis — comme un rêveur dégagé des choses —
Sachant que tout passe et que tout est vain,
Sans respect du monde, il chauffait sa main
Au rayonnement des apothéoses!...

Novembre 1867.

XXIX

Dans le Cimetière de S***.

Toute chose, ici-bas, cherchant Dieu comme un pôle,
Se tourne, en frémissant, vers son dôme éternel:
Élancé dans les airs, le mont, sur son épaule,
Comme un pavillon bleu porte le vaste ciel.

Le cèdre du Liban, loin de la roche nue,
Pousse toute sa sève à flots tumultueux,
Géant désespéré qui, pour toucher la nue,
Hausse son front superbe et tord ses bras noueux.

Le temple a cent degrés; la tour solide et fière
D'un cercle de créneaux couronne la cité;
Et, comme un long serpent, dressant son col de pierre,
L'obélisque, d'un jet, perce l'immensité.

O cèdre! ô monts géants où l'aigle a sa patrie,
Temples, dômes, babels que bâtit notre orgueil,
Le plus proche des cieux est le sage qui prie
Dans le vallon des morts, les pieds sur un cercueil!

XXX

Lied normand.

(Reconstruit avec les débris d'une vieille chanson normande.)

Sous le chèvrefeuil,
Je vidais bouteille.
Trois amis en deuil
M'ont dit à l'oreille :

— Eh! bon! bon! bon! — qu'on nous verse encor!
Le vin, c'est du sang! — le cidre, de l'or!

« Prends bien garde à toi,
On te fauche l'herbe. »
— « Je n'ai pas d'effroi,
J'ai rentré ma gerbe! »

— Eh! bon! bon! bon! — qu'on nous verse encor!
Le vin, c'est du sang! — le cidre, de l'or!

Il prend son cheval,
Sa bride et sa selle,
Et court, par le val,
Au seuil de sa belle.

— Eh! bon! bon! bon! — qu'on nous verse encor!
Le vin, c'est du sang! — le cidre, de l'or!

Y trouve un garçon,
Qui faisait ripaille,
Lequel eut frisson,
De peur de bataille.

— Eh! bon! bon! bon! — qu'on nous verse encor!
Le vin, c'est du sang! — le cidre, de l'or!

— « Reste désormais
Près de cette femme;
Tu n'auras jamais
L'orgueil de mon âme!

— Eh! bon! bon! bon! — qu'on nous verse encor
Le vin, c'est du sang! — le cidre, de l'or!

— « Au fond de son cœur,
ai cueilli naguère
Une belle fleur
Qu'on ne trouve guère,

— Eh ! bon ! bon ! bon ! — qu'on nous verse encor !
Le vin, c'est du sang ! — le cidre, de l'or !

— « J'ai couché trois ans,
La nuit avec elle,
Dans de beaux draps blancs,
Garnis de dentelle.

— Eh ! bon ! bon ! bon ! — qu'on nous verse encor !
Le vin, c'est du sang ! — le cidre, de l'or !

— « Reste et sois joyeux !
J'ai trois enfants d'elle ;
L'un est à Bayeux,
L'autre à La Rochelle !

— Eh ! bon ! bon ! bon ! — qu'on nous verse encor !
Le vin, c'est du sang ! — le cidre, de l'or !

— « Le troisième, ici,
Dessous les charmilles !
Fait tout son souci
De courir les filles !...

— Eh ! bon ! bon ! bon ! — qu'on nous verse encor !
Le vin, c'est du sang ! — le cidre, de l'or !

— « Reste, beau vainqueur !
Moi qui suis leur père,
J'ai noyé mon cœur
Au fond d'un grand verre ! »

— Eh ! bon ! bon ! bon ! — qu'on nous verse encor !
Le vin, c'est du sang ! — le cidre, de l'or !

XXXI

L'Abbaye.

I

Une ruine immense et formidable à voir !

Le jour qui se levait, sur les tours au flanc noir
Étalait sa lumière, et, comme une ironie,
Faisait lutter sa joie avec cette agonie.

Pareille à quelque monstre oublié par les eaux
Dont le temps, sur la grève, a rongé les grands os,
La vieille basilique, avec des bruits funèbres,
Parfois, dans l'herbe haute égrenant ses vertèbres,

Livrait à la pitié du passant inconnu
La désolation de ses côtes à nu!...
Le toit, dont le squelette aux décombres s'appuie,
Ployait sous huit cents ans de soleil et de pluie;
Les fenêtres, au loin, dans les murs élevés,
S'ouvraient horriblement, comme des yeux crevés,
Tandis que — dominant la montagne prochaine,
Empanaché de lierre et plus touffu qu'un chêne,
Avec ses chérubins qui se penchaient sur nous,
Ses diables grimaçants, ses docteurs à genoux —
Le grand clocher muet, debout dans les airs libres,
Gardait, miné d'en bas, d'effrayants équilibres;
Si bien qu'on avait peur, en passant sous l'arceau,
D'un souffle de la brise ou du poids d'un oiseau,
Des enfants se roulaient, au pied des murs, dans l'herbe;
Mille insectes cachés faisaient un bruit superbe;
Les genêts d'or ouvraient leur bouquet éclatant,
Tout riait, tout chantait, tout vivait;
Des gazons répandus en touffes inégales,
Du rire des enfants et du cri des cigales,
Des fleurs, des nids joyeux, des buissons chevelus,
Quelque chose montait des temps qui ne sont plus.
Comme une odeur de tombe emplissait la vallée!

Une cloche tinta, misérable et fêlée.

C'était pour une morte, un doux être emporté
Qui dormait là, depuis un an, tout à côté,
Dans l'enclos qui verdoie, avec ceux du village.

Or, vers le bout du chœur moins effondré par l'âge,
Comme un radeau survit au vaisseau naufragé,
Quelques planches aidant, on avait ménagé
Un coin d'asile au culte, une chapelle, un bouge.
Trois femmes en haillons, sur le vieux seuil qui bouge,
Avec un mendiant hâve et défiguré,
Le rosaire à la main, attendaient le curé;
Et rêveur, à pas lents, pris de pitié sincère,
J'entrai. J'étais venu pour cet anniversaire.

II

Près du catafalque en drap noir
Jauni par des lueurs de cierge,
Un vieux bedeau me fit asseoir,
Un vieux bedeau vêtu de serge;

Et vers l'autel tout crevassé,
Entre deux drôles en galoches.
Le prêtre, œil cave et front glacé,
Se hâtait, au bruit faux des cloches.

Pendant que, du fond de son cœur,
Il versait le flot des prières,
On entendait siffler en chœur
Tous les nids cachés dans les pierres.

Un pinson des plus étourdis
Mêlait, perché sur un saint-georges,
Aux sanglots du *De profundis*
La chanson des blés et des orges.

D'autres, malgré l'évènement
De cette pompe mortuaire,
Se balançaient joyeusement
A la lampe du sanctuaire.

Et, changeant son rôle aujourd'hui,
Plein de caquets et de bruits d'aile,
Chaque pilier servait d'appui
A la maison d'une hirondelle.

Le pauvre confessionnal
Se cachait, triste et taciturne,
N'ayant plus à son tribunal
Que l'aveu du hibou nocturne.

Sur l'autel aux maigres décors,
Un grand christ oublié des masses
Montrait, tout le long de son corps,
Le baiser visqueux des limaces;

Et des insectes, étonnés
De ce tumulte avant dimanche,
Parmi les vieux bouquets fanés,
Se traînaient sur la nappe blanche,

Tandis qu'un frêne aux jets ardents,
Crevant la muraille entr'ouverte,
Pour voir ce qu'on fait là-dedans,
Passait, en haut, sa tête verte!...

— Les trois femmes et le vieillard,
Agenouillés au fond de l'antre,
Répondaient d'un ton nazillard
Au fausset enroué du chantre.

Et je songeais au siècle fort
Où, loin du doute et des scandales,
De ce vieux temple à demi mort
Un peuple entier baisait les dalles.

III

Voilà que tout à coup, dans l'air, autour de moi,
Sur mon front, sous mes pieds tout chancelants d'effroi,
Un changement se fit, — énorme et sans exemple:
La chapelle à grand bruit s'abîma dans le temple!
Et le temple lui-même, avec ses cent piliers,
Ses cent lustres pendus à ses cent madriers,
Sa voûte formidable où l'encens fait des ondes,
Son orgue, au loin, tonnant sur les foules profondes,
Dans toute sa grandeur, comme au jour qu'il est né.
Parut debout, vivant, terrible, illuminé!...

A deux pas de l'autel, sous le banc des chanoines,
Fume, dans l'air glacé, le troupeau gras des moines
Qui tous, la corde aux reins et le capuce au front,
Songent aux espaliers où les fruits mûriront.
Et, les yeux demi-clos, ruminent les histoires
Des longs repas servis dans les grands réfectoires.
Quand le carillon clair s'élance jusqu'au ciel
Pour quelque Épiphanie ou pour quelque Noël.
Seul, au plus haut du chœur, dans ses habits de fête,
Sous un dais de brocart, crosse en main, mitre en tête,
L'Abbé, de son fauteuil dont les deux bras sont d'or,
Se soulève à moitié pour le *Confiteor;*
Et, promenant partout son regard pacifique,
Dans un redoublement d'encens et de musique,
Au peuple, par bonté, se laisse voir un peu,
Rose comme une vierge — et calme comme un dieu.

Et là-bas, tout là-bas, comme au fond d'un abime,
Laboureurs et manants sur qui pèse la dîme,
Gardes-chasse étranglés dans l'étroit hoqueton,
Maigres pasteurs, debout sous leurs peaux de mouton,
Bons archers guerroyant pour les droits de l'Église,
Tous ceux qu'au même joug la misère égalise,
Contemplent, éperdus ainsi que des enfants,
Les beaux surplis brodés, les drapeaux triomphants,
Les vitres de couleur d'où les saints vous regardent;
Si bien que le temps pèse et que les heures tardent
Pour s'en aller, plus haut que le séjour mortel
Oublier leur néant, dans la grandeur du Ciel!...

Les hymnes, cependant, sous la nef emportées
S'élargissent au loin, par cent voix répétées,
Et, du portail plein d'ombre au chœur étincelant,
Dans l'écho des piliers remontent en roulant, —
Choc des vents déchaînés, bond d'une mer immense,
Bruit qui tantôt s'arrête et tantôt recommence
Selon le rythme antique — ou l'ordre souverain
Du chantre aux grands poumons qui mugit au lutrin.

IV

Non, c'est un rêve! c'est un rêve!
Le Temps ne se retourne pas!
Dans sa main de glace il enlève
Toutes les choses d'ici-bas.

Rentrez en foule sous ces dalles,
Pour ne plus jamais revenir,
Spectres de moines à sandales
Dont ne veut plus notre avenir!

Croulez, nefs où sont les vertiges,
Et que la splendeur du ciel bleu,
O cierges, sur vos longues tiges
Fasse pâlir vos fleurs de feu!

Assez de nuit et de mensonge!
Assez de peuples à genoux!
Deux mille ans... c'est trop pour un songe!
Réveillons-nous, réveillons-nous!

Vent des monts aux bruyantes ailes,
Voisin des astres radieux,
Pousse, au fond des noires chapelles,
Ton air libre où meurent les dieux!

A moi glaïeuls, genêts, orties!
A l'assaut, les verts escadrons!
Plantez au dos des sacristies
Vos échelles de liserons!

Grimpez sans peur au mur qui penche,
Noirs mulots, lézards aux pieds froids;
Sifflez, pinsons! — C'est la revanche
Des prés, des ondes et des bois.

Et toi, la mère universelle;
Toi, la nourrice aux larges flancs,
Dont le lait pur à flots ruisselle
Du haut des cieux étincelants;

Toi, qui marches fière et sans voiles
Sur les cultes abandonnés,
Et, par pitié, dans tes étoiles
Caches les dieux découronnés;

Toi, qui réponds aux calomnies
Des aveugles niant le jour,
Par des tonnerres d'harmonies
Et des cataclysmes d'amour;

Toi, qui proposes dès l'enfance,
A notre faible humanité,
Pour symbole ta confiance,
Pour évangile ta beauté,

Entre, ô Nature, avec ta joie,
Ton soleil et ton mouvement —
Et qu'on te laisse cette proie
A dévorer tranquillement!...

XXXII

Kronos.

Kronos, roi du passé, père des jours à naître,
Seul des Olympiens sur son trône est resté;
L'impitoyable faux au tranchant redouté
Tremble éternellement dans les mains du vieux maître,

Sa barbe, que le feu des étoiles pénètre,
Sous ses flocons d'argent couvre l'immensité;
Il jette aux dieux nouveaux un regard de côté,
Et se détourne d'eux, sans les vouloir connaître.

A quoi bon? rien n'est sûr, d'autres viendront encor...
N'a-t-il pas vu ses fils brisant leurs sceptres d'or,
Et l'Olympe encombré du débris de leurs armes?

Sur terre et dans les cieux, sachant que tout est vain,
Il pleure, épouvanté de ce néant divin —
Et la profonde mer n'est qu'une de ses larmes!

XXXIII

A la Lune.

O toi qui dans le vieux Paris,
Comme quelqu'un qu'on doit connaître,
Venais tout le long des toits gris
Me regarder par ma fenêtre;

Toi qui, du bout de tes rayons,
Répandais, veilleuse obstinée,
Tes pâles consolations,
Sur le noir de ma destinée!

Sœur de la terre, astre charmant,
Loin des cités où l'homme est chiche,
Quels bons coins sous le firmament
Je te ferais, — si j'étais riche!

Que de bois profonds j'offrirais,
O Lune, à tes pudeurs jalouses,
A tes ébats, que de lacs frais,
A tes langueurs, que de pelouses!

Oh! les frais coteaux pour s'asseoir!
Oh! le sable uni des terrasses
Où tu promènerais, le soir,
Tes pieds d'argent, aux blanches traces!

Comme, sans peur d'évènements,
On verrait, en lueurs superbes,
Tout ton collier de diamants
S'égrener dans les hautes herbes!

Et comme tu pourrais encor,
A l'abri des vertes arcades,
Balayer, de ta robe d'or,
L'escalier bruyant des cascades!

— « Pauvre ami, dit l'astre aux yeux doux,
La plus chère de mes retraites
Est encor le crâne des fous,
Ou la cervelle des poètes!... »

XXXIV

Chanson des Brises

(Faite pour une Féerie).

Réveillez-vous, arbres des bois!
Tressaillez toutes à la fois,
Forêts profondes!
Et, loin des rayons embrasés,
A la fraîcheur de nos baisers
Livrez vos ondes!

Aimez-nous!
Chantez tous,
Pins et houx,
Fougères!
Nous passons,
Nous glissons,
Nous valsons,
Légères!

Oh! comme, avec un bruit joyeux,
Nos ailes battent sous les cieux,
Grandes ouvertes!
Oh! le délire et la douceur
De se rouler dans l'épaisseur
Des feuilles vertes!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Quels doux sons!. .
Les chansons
Des pinsons,
Des merles!
Bois bénis,
Tous vos nids
Sont garnis
De perles!

Quand nous aurons, quelques instants,
Joué sous les berceaux flottants
De vos ramures,
Nous reviendrons dans les cités
Mêler un peu de vos gaités
A leurs murmures!

Ouvrez-vous
Devant nous,
Pins et houx,
Fougères!
Nous passons,
Nous glissons,
Nous valsons,
Légères!...

XXXV

Dernière Nuit.

Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit.
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul, dans la profonde nuit.

Derrière moi — si je tournais la tête,
Je le verrais, — un fantôme est placé :
Témoin fatal apparu dans ma fête,
Spectre en lambeaux de mon bonheur passé.

Mon rêve est mort, sans espoir qu'il renaisse.
Le temps m'échappe, et l'orgueil imposteur
Pousse au néant les jours de ma jeunesse,
Comme un troupeau dont il fut le pasteur.

Pareil au flux d'une mer inféconde,
Sur mon cadavre au sépulcre endormi
Je sens déjà monter l'oubli du monde
Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

Oh ! la nuit froide ! oh ! la nuit douloureuse !
Ma main bondit sur mon sein palpitant.
Qui frappe ainsi dans ma poitrine creuse !
Quels sont ces coups sinistres qu'on entend ?

Qu'es-tu ? qu'es-tu ? parle, ô monstre indomptable
Qui te débats, en mes flancs enfermé ?
Une voix dit, une voix lamentable :
« Je suis ton cœur, et je n'ai pas aimé ! »

XXXVI

Le Nid et le Cadran.

Près du cadran sonore où l'heure se balance,
L'hirondelle a bâti son fragile berceau ;
Entendez-vous deux bruits monter dans le silence ?
La voix du Temps se mêle aux chansons de l'oiseau ;

Sombre avertissement de l'heure qui s'envole,
Hymne charmant du nid qui palpite d'amour,
Duo mystérieux à la haute parole,
Que Dieu fait retentir sur le front de la tour.

Comment donc osas-tu, voyageuse hirondelle,
Aux mains de l'oiseleur suspendre ton destin ?
Quand l'hôte au front morose habite la tourelle,
Comment conter ta joie aux brises du matin ?

Chante, chante au soleil ta ballade amoureuse !
Les jours n'ont pas pour toi de tristes lendemains.
C'est à nous de pâlir quand l'heure à la voix creuse
Mesure à coups pressés l'orchestre des humains.

Chante, nid de l'oiseau ! j'aime à voir sous la nue
Rire à côté du Temps ta calme volupté
Et flotter dans les cieux mollement suspendue
Ta minute joyeuse à son éternité.

XXXVII

Les Zones de L'Ame.

L'âme — ainsi que la terre — a ses régions douces,
Ses climats tempérés qu'effleure le soleil :
Frais espoirs souriant comme un flot sur les mousses,
Voluptés sans angoisse et bonheurs sans réveil.

Elle a les passions de sa zone torride,
Ses amours, épandus comme un embrasement,
Ses âpres désespoirs, steppes au sable aride,
Que le vent du désir brûle éternellement.

Puis elle a ses torpeurs et ses déserts de glace,
Ses mornes souvenirs flottant de place en place,
Avec ses jours sanglants sur la neige étalés;

Mais ceux-là vous diront une lugubre histoire,
Qui, penchés au sommet de quelque promontoire,
Ont aperçu de loin ses pôles désolés.

XXXVIII

Apparition.

Près des colombes, sous les toits,
Au détour de la vieille rue,
Dans ma chambrette d'autrefois
Ma jeunesse m'est apparue;

Ses cheveux flottaient sur son cou
Libres et blonds comme les gerbes;
Ses yeux fixés on ne sait où
Étaient pleins de rayons superbes;

Au seuil du pauvre appartement
Elle dressait toute sa taille;
Et sa voix sonnait rudement,
Comme un clairon dans la bataille :

« Halte ici! passant curieux
Qui reviens, après dix années,
Troubler le silence pieux
Des murailles abandonnées! »

XXXIX

Au grand Tonneau d'Heidelberg.

Monstre des temps homériques,
Dans les nôtres déclassé;
Polyphème des barriques,
Dont l'œil au ventre placé

Provoque avec assurance
— Avortons d'un siècle obtus —
Nos tonneaux qui sont en France,
Étroits comme nos vertus!

Foudre géant, qu'à ta forme
On prendrait pour un vaisseau,
Du bon vin cercueil énorme
Dont je possède un morceau.

Je veux, plein d'un effroi vague,
Et m'agenouillant trois fois
— Comme un dévot dans sa bague
Met un fragment de la croix —

Sur un reposoir gothique,
Dans un coffret de satin,
Enchâsser ton bois mystique,
Tiède aussi d'un sang divin!

Heidelberg!... par tes féeries,
Par tes gnomes familiers,
Par tes noires brasseries
Où chantent tes écoliers,

Par ton château, sous les nues
Debout comme un souvenir,
Au nom des splendeurs connues
Et des gloires à venir,

Puisse au loin, joyeux cratère,
Ton fût, sur tes monts planté,
Envahir toute la terre
Sous un flot de volupté!

Et puisse la paix féconde,
Comme dans un saint anneau,
Un jour enfermer le monde
Au cercle de ton tonneau!...

XL

Berceuse philosophique.

Monsieur l'enfant qu'on attendait,
Soyez le bienvenu sur terre!
Vous dansez comme un farfadet,
En narguant la sagesse austère;

Car Dieu vous fit frais et vermeil,
Et votre mère en est ravie,
Et vous avez, sous le soleil,
L'éblouissement de la vie.

Déjà, pour vos repas de choix,
Tout travaille, ô tyran superbe :
L'abeille qui bourdonne au bois,
La vache qui mugit dans l'herbe.

Vous daignerez un peu plus tard,
Dans un carrosse en miniature,
Honorer d'un vague regard
Cet hommage de la nature.

Vous encouragerez un peu,
Comme il sied aux rois débonnaires,
Les oiseaux qui sont en tout lieu
Vos musiciens ordinaires.

Vous connaitrez les champs, les fleurs,
Les grands flots qu'un souffle balance,
Et la pelouse aux cent couleurs,
Molle aux pieds de Votre Excellence ;

Puis le ciel, admirable à voir,
Pavillon que Dieu vous décore
De taffetas bleu jusqu'au soir,
De velours brun jusqu'à l'aurore.

Un mot pourtant de l'avenir :
Tout vous flatte, ô maître du monde !
Toutes les mains, pour vous bénir,
Caressent votre tête blonde.

Et votre mère, en ses ébats,
Colle ses lèvres affolées
Aux traces de vos premiers pas
Sur la poussière des allées.

Car, Enfant, vous avez pour vous
Mieux que la force qui nous blesse,
La majesté des grands yeux doux,
Le droit divin de la faiblesse.

Goûtez-les bien, ces jours dorés
Faits de jeu, de rire et de danse !
Vous grandirez, vous grandirez
De décadence en décadence.

On vous ôtera sans merci
Votre pouvoir de sept années,
Et vous serez esclave aussi,
Dès que vos forces seront nées.

Vous connaîtrez, pauvre oisillon,
Après la cage, où l'ennui siège,
La jeunesse, ce tourbillon ;
L'amour, ce lac ; l'espoir, ce piège.

Par les monts, les bois et les prés,
L'œil éteint, l'âme inassouvie,
Sombre forçat, vous traînerez
La longue chaîne de la vie.

Pour vous, le Temps, en son décours,
Versera de ses mains funèbres
Sur la banalité des jours,
L'épouvantement des ténèbres.

Puis, vieil enfant, vous sortirez
Triste et nu de la vie amère;
Mais le berceau que vous aurez
Sera froid, sinistre et sans mère!...

XLI

Jasmin.

J'ai cueilli pour vous seule, à sa branche flétrie,
Ce jasmin par l'hiver oublié dans la tour.
J'ai baisé sa corolle, et mon âme attendrie
Dans la dernière fleur met son dernier amour.

Château de la Roche-Guyon.
185..

XLII

La Chanson des Rames.

Bois chenus! ah! vent d'automne!
L'oiseau fuit! ah! l'herbe est jaune!
Le soleil! ah! s'est pâli!
J'ai le cœur, ah! bien rempli!

Sous ma nef, ah! l'eau moutonne,
Et répond, Ah! monotone
A mon chant, Ah! si joli.

Quels regrets, ah! l'amour donne!
L'âge arrive, ah! puis l'oubli!

(L'empereur Vou-ti.)

XLIII

La Paix des Neiges.

Au fond du cabinet de soie,
Dans le pavillon de l'étang,
Pi-pi, po-po! le feu flamboie.
L'horloge dit : Ko-tang, ko-tang!

Au dehors, la neige est fleurie,
Et le long des sentiers étroits,
Le vent, qui souffle avec furie,
Disperse au loin ses bouquets froids.

Sous le givre qui les pénètre,
Les noirs corbeaux, en manteau blanc,
Frappent du bec à ma fenêtre,
Qu'empourpre le foyer brûlant.

Le soleil est pâle et sans force.
Du vieux poirier qui semble mort
Aucun bourgeon ne fend l'écorce,
Pointu comme une dent qui mord.

Seul le sorbier rouge, qu'assiège
Plus d'un loriot en passant,
Fait pleuvoir ses grains sur la neige;
On dirait des gouttes de sang.

Mais, au dos de ma tasse pleine,
Je vois s'épanouir encor
Dans leur jardin de porcelaine,
Des marguerites au cœur d'or.

Parmi les fraîches impostures
Des vermillons et des orpins,
Sur le ciel vermi des tentures
Voltigent des papillons peints.

Et mille souvenirs fidèles
Sortant du fond de leur passé,
Comme de blanches hirondelles,
Rasent tout bas mon seuil glacé.

La paix descend sur toute chose.
Sans amour, sans haine et sans Dieu,
Mon esprit calme se repose
Dans l'équilibre du milieu.

Loin de moi ces ardeurs jalouses
Des envieux dont le fiel bout!
J'ai dans ma maison deux épouses,
L'une assise, l'autre debout.

Et, très fort en littérature,
J'ai gagné, s'il faut parler net,
Quatre rubis à ma ceinture,
Un bouton d'or à mon bonnet.

Cependant la nuit, qui s'allonge
Mystérieuse à l'horizon,
Dans le filet fleuri d'un songe
Prend mon âme comme un poisson.

Et pour voir ce pays des sages
Où les grands vieillards sont cachés,
Je suis, sur le courant des âges,
La feuille rose des pêchers.

Mon œil se clôt, mon cœur se noie
Aux hasards du rêve inconstant.
Pi-pi, po-po ! le feu flamboie.
L'horloge dit : Ko-tang, ko-tang !

XLIV

Le Tung-whang-fung.

La fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles,
N'ouvre qu'à Ching-tu-fu son calice odorant ;
Et l'oiseau Tung-whang-fung est tout juste assez grand
Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.

Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit,
Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui ressemble,
Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble,
Si c'est la fleur qui chante, ou l'oiseau qui fleurit.

Et la fleur et l'oiseau sont nés à la même heure,
Et la même rosée avive chaque jour
Les deux époux vermeils, gonflés du même amour.
Mais quand la fleur est morte, il faut que l'oiseau meure.

Alors, sur ce rameau d'où son bonheur a fui,
On voit pencher sa tête et se faner sa plume.
Et plus d'un jeune cœur, dont le désir s'allume,
Voudrait, aimé comme elle, expirer comme lui.

Et je tiens, quant à moi, ce récit qu'on ignore
D'un mandarin de Chine, au bouton de couleur.
La Chine est un vieux monde où l'on respecte encore
L'amour qui peut atteindre à l'âge d'une fleur.

XLV

Vers Paï-lui-chi.

I

L'écho douze fois frappé
Par le vers sept fois coupé,
C'est la cadence opportune
D'un couplet bien échappé.

Ce galop sans halte aucune
Semble une bonne fortune
A tout poète trempé
D'une façon peu commune.

Et sur ce rhythme escarpé,
L'oiseau, d'ombre enveloppé,
Récite au clair de la lune
Les vers de Li-taï-pé.

II

Le flot hennit, le vent crie.
Matelots de ma patrie,
Vers l'empire du Milieu,
Emportez-moi, je vous prie.

Afin que je puisse un peu,
Avant le dernier adieu,
Écouter la sonnerie
Des couvents de Lao-tseu;

Tandis que dans la prairie
S'ouvre avec coquetterie
Ton cœur d'or bordé de bleu,
O fleur de la rêverie!

III

Hélas! le ciel m'a leurré,
Qui m'a mis, pauvre lettré,
Dans ce dur pays des Gaules
Par l'action dévoré!

Mon dos fléchit; mes épaules
Ne sauraient porter les pôles;
A tout géant plus carré
Je laisse remplir ces rôles,

Moi dont le but avéré
Serait de vivre, à mon gré,
Parmi l'herbe, au pied des saules,
En buvant du vin sucré !

IV

Young-hao ! plus de tristesse !
J'ai fui, j'ai quitté Lucrèce,
Je suis un gros mandarin
Tout gonflé de politesse.

Jusqu'au bout, calme et serein,
Je suivrai le même train,
Et quand la Mort, sombre hôtesse,
M'ouvrira son souterrain

Mon fils, par délicatesse,
Un jour — je ne sais quand est-ce —
Gardera dans un écrin
Les ongles de mon altesse.

V

Tandis qu'étalant aux yeux
Ses ornements précieux,
Retenu par vingt chainettes
Dans la chambre des aïeux,

Mon cercueil, aux planches nettes,
Luira comme les planètes,
Tout semé de camaïeux
Et tout garni de sonnettes;

Et les pères sérieux
Viendront prêcher en ces lieux,
A tous les enfants honnêtes,
La religion des Vieux.

VI

Ainsi mon cœur, qui s'englue
A la beauté superflue,
S'en va par monts et par vaux
Loin de la route voulue.

Ainsi, doublant mes travaux,
J'ai sur des rhythmes nouveaux,
Seul, d'une main résolue
Dévidé mes écheveaux.

O lecteur de race élue!
O sapience absolue!
O char à quatre chevaux!
Le tout petit te salue!

XLVI

L'Héritier de Yang-ti.

La révolte, de sang et de larmes suivie,
A brisé du talon le pouvoir qu'on envie,
Et Yang-ti, fils du Ciel, en cette nuit d'horreur,
Gît aux pieds de son trône, un couteau dans le cœur.

Son héritier, qu'attend une même agonie,
Prend un flacou fatal dont nul ne se méfie,
Le vide, et dit, tourné vers le dieu Fô : « Seigneur !

Fais que, dans les hasards d'une seconde vie,
Je ne renaisse pas au corps d'un empereur ! »

XLVII

Le Vieillard libre.

Prêt, dès l'aube, à déloger,
Je rentre avec la nuit noire.
J'ai dans mon puits de quoi boire,
Dans mon champ de quoi manger...

A l'Empereur suis-je pas étranger !...

(Auteur chinois inconnu.)

XLVIII

La Pluie venue du mont Ki-chan

(SONG-TCHI-OUEN).

Le vent avait chassé la pluie aux larges gouttes,
Le soleil s'étalait, radieux, dans les airs,
Et les bois, secouant la fraîcheur de leurs voûtes,
Semblaient, par les vallons, plus touffus et plus verts!

Je montai jusqu'au temple accroché sur l'abîme;
Un bonze m'accueillit, un bonze aux yeux baissés.
Là, dans les profondeurs de la raison sublime,
J'ai rompu le lien de mes désirs passés.

Nos deux voix se taisaient, à tout rendre inhabiles;
J'écoutais les oiseaux fuir dans l'immensité:
Je regardais les fleurs comme nous immobiles,
Et mon cœur comprenait la grande vérité!

XLIX

Le Navire.

Autour du noir vaisseau sous les cieux voyageant,
Le Vesper répand l'ombre avec la rêverie;
Et, comme un laboureur, la lune au soc d'argent
Creuse d'un blanc sillon les vagues d'Étrurie.

La voile aux plis nombreux tombe sur les haubans ;
A peine un léger souffle au loin frémit encore.
Tout se mêle et s'efface, et, courbés sur leurs bancs,
Les rameurs, dans la nuit, frappent le flot sonore.

Tout à coup par les airs un doux bruit a passé
Comme une voix de femme, harmonieuse et belle.
Est-ce un cri d'alcyon sur l'écueil balancé,
Ou quelque écho lointain des fêtes de Cybèle?

Brûlant comme l'amour, joyeux comme l'espoir,
Le chant roule, emporté sur les plaines humides;
Et le nocher surpris, dans la brume croit voir
Bondir le chœur dansant des blondes Néréides.

Déjà la rame échappe aux mains des matelots;
On écoute, — et la voix, qui lentement soupire,
Dans son réseau sonore enchaîne le navire
Comme un filet subtil étendu sur les flots :

« Suspends, suspends ton vol, carène aux blanches ailes,
Qui vas rasant les flots amers;
Tout repose, et la nuit sème ses étincelles
Dans le voile ondoyant des mers.

« Vénus à l'horizon, sur un lit de nuages,
A dénoué ses tresses d'or :
Jetez l'ancre de fer à nos joyeux rivages,
Nautonniers, c'est ici le port!

« Entendez-vous la brise enivrante et lascive
Glisser après les feux du jour?
Et la vague frémir aux lèvres de la rive,
Comme fait un baiser d'amour!

« Venez! doux sont nos chants et doux sont nos visages.
Les dieux marins aux cheveux verts,
Quand le soir, blanches sœurs, nous dansons sur les plages,
Tendent vers nous leurs bras ouverts.

« Venez! si le destin dans le fond de vos âmes
Retourne l'aiguillon fatal,
A vous l'amour! à vous des caresses de femmes
Dans une grotte de cristal!

« A vous, tous les secrets que cherche en vain la foule!
A vous nos récits merveilleux,
Où des jours effacés l'histoire se déroule
Comme un tissu mélodieux.

« Ce n'est point aux palais dans le cercle des villes,
Que dort la molle Volupté.
Elle aime les forêts et leurs dômes mobiles,
Où soupirent les nuits d'été.

« Elle aime les grands flots comme Vénus sa mère,
Quand, ouvrant l'océan vermeil,
Elle sortit un jour de son écume amère,
Nue et ruisselante au soleil.

« Ici, sous la colline, au doux bruit des fontaines,
Étendus sur des lits de fleurs,
Vous boirez chaque jour aux coupes toujours pleines,
L'oubli du temps et des douleurs. . .

« Oublier! oublier! c'est la sagesse, au monde!
Aimer! c'est la loi des mortels.
C'est pour l'amour joyeux que sur la vague blonde
Pendent les riants archipels. . .

« Où t'en vas-tu si loin, carène aux blanches ailes?
L'ombre est propice sous les cieux;
Heureux qui vient dormir aux bras des immortelles!
Il se relève égal aux dieux. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Un souffle impétueux entraînait le navire.
Il allait, il allait aux magiques îlots,
Comme va la colombe au serpent qui l'attire. —
Et les mâts s'inclinaient, et la rame en délire
D'elle-même frappait les flots.

L

Étude antique.

Il est jeune, il est pâle — et beau comme une fille.
Ses longs cheveux flottants d'un nœud d'or sont liés,
La perle orientale à son cothurne brille,
Il danse — et, secouant sa torche qui pétille,
A l'entour de son cou fait claquer ses colliers.

Tout frotté de parfums et la tête luisante,
Il passe en souriant et montre ses bras nus.
Un lait pur a lavé sa main éblouissante,
Et de sa joue en fleur la puberté naissante
Tombe aux pinces de fer du barbier Licinus.

Près des musiciens dont la flûte soupire,
De la scène, en rêvant, il écoute le bruit;
Ou, laissant sur ses pas les senteurs de la myrrhe,
Il se mêle au troupeau des femmes en délire,
Que le fanal des bains attire dans la nuit.

S'il a de ses sourcils peint le cercle d'ébène,
Ce n'est pas pour Néëre ou Lesbie aux bras blancs.
Jamais, jamais sa main chaude de votre haleine,
Vierges, n'a dénoué la ceinture de laine
Que la pudeur timide attachait à vos flancs.

Pour lui, le proconsul épuisera l'Empire;
Le prêtre comme aux dieux lui donnerait l'encens;
Le poète l'appelle ou Mopsus ou Tytire,
Et lui glisse en secret, sur ses tables de cire,
Le distique amoureux, aux dactyles dansants.

Par la ville, en tous lieux, autour de lui bourdonne
L'essaim des jeunes gens aux regards enflammés...
Et le sage lui-même, en s'arrêtant, frissonne
Quand son ombre chancelle et que son luth résonne
Au fauve soupirail des bouges enfumés

LI

Amour double.

Ami, tu disais toi-même :
— Et j'entends encor ta voix —
« Il ne se peut pas qu'on aime
Deux maîtresses à la fois! »

Tu m'as bien trompé!... regarde
L'effet d'un mot hasardeux :
J'ai vécu sans prendre garde,
Voilà que j'en aime deux!

Je ne sais pas trop laquelle
Me cause moins de souci ;
Car, si l'une est la plus belle,
L'autre est la plus belle aussi.

Où me fixer? comment faire?
Le doute a gagné mes yeux.
C'est l'une que je préfère,
C'est l'autre que j'aime mieux.

Et mon pauvre cœur qui flotte
De l'une à l'autre beauté
Semble un vaisseau sans pilote
Par tous les vents emporté.

— Amour, qui me dois connaître,
Pourquoi doubler mes douleurs
Il suffisait d'une, ô maître,
Pour me coûter bien des pleurs!...

LII

Parjure.

(Traduit d'Ovide, Élégie III; *Amours.*)

Comment croirais-je aux Dieux? Celle
Qui m'a trompé si souvent,
Sur ma vie! est aussi belle,
Aussi belle que devant!

Elle garde en son allure
La grâce des premiers jours.
Longue était sa chevelure,
Ses cheveux sont longs toujours.

Son pied, près du mien, se pose
Tout petit, comme autrefois.
Je la connus blanche et rose,
Blanche et rose je la vois.

Ses regards — ma bouche en grince! —
Ont leurs flammes au complet.
Elle était mince; elle est mince.
Elle plaisait; elle plaît.

Ainsi donc les jeunes filles
Ont droit de trahir les gens!
Ainsi donc aux plus gentilles
Les Dieux sont plus indulgents!

Naguère, en ses accolades,
Par nos yeux elle a juré.
Les siens ne sont pas malades;
Les miens ont tout enduré.

O Cieux, dont rit la cruelle,
Dites-nous par quelle loi,
Quand tout le crime est pour elle,
Toute la peine est pour moi?

Ou le mot dieu qu'on redoute
N'est qu'un mot sonore et creux,
Ou les Dieux, sans aucun doute,
Sont là-haut très amoureux.

Quand nous mentons, nous les hommes,
Phébus frémit dans les airs,
Et, sur tous tant que nous sommes,
Fait pleuvoir ses traits amers;

Neptune enfle la tempête,
Mars prend son glaive inhumain,
Minerve a le casque en tête,
Jupiter, la foudre en main.

Mais les Dieux ont peur des belles,
Des belles aux fronts vainqueurs.
Elles savent, les rebelles,
Qu'ils ont des yeux et des cœurs!

Ah!... si j'étais Dieu moi-même,
Je les laisserais mentir.
Je serais un dieu qu'on aime
Sans crainte et sans repentir!

— Toi, cependant, ma charmante,
Abuse un peu moins des Cieux,
Ou, s'il faut que ta voix mente,
Pitié pour mes pauvres yeux!

LIII

A une jeune Fille.

(Traduit d'Anacréon.)

La fille de Tantale, en sa forme nouvelle
Sur les bords phrygiens devint pierre, dit-on;
Et les Dieux ont donné le vol de l'hirondelle
A la fille de Pandion.

Que je sois ton miroir, pour que vers moi sans cesse
Tu penches ton beau front orné par les Amours!
Que je sois ta tunique, ô ma blanche maîtresse,
Pour que tu me portes toujours!

Que je sois dans ton bain l'onde pure et choisie
Pour presser ton beau corps dans mes plis amoureux
Que je sois le parfum, que je sois l'ambroisie
Pour embaumer tes longs cheveux!

Que je sois le collier qui sur ton sein ruisselle!
Le lien de ta gorge aux suaves appas!
Que je sois seulement ta sandale, ô ma belle,
Pour être foulé sous tes pas!

LVI

La Fille du Fossoyeur.

J'adore à présent l'héritière
Du vieux fossoyeur aux bras noirs.
Je suis fidèle tous les soirs,
Au rendez-vous du cimetière.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

Avec sa tresse qui retombe,
Ses yeux clairs et ses blanches dents,
La belle pousse là-dedans
Comme un rosier sur une tombe.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

Ah! la follette, la follette,
Qui faisant la nique au curé,
Emporte le *Dies iræ*
Dans son cri joyeux d'alouette.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

C'est sous la terre une querelle
Chaque fois qu'elle prend son vol.
Les croix de fer sortant du sol
Semblent des bras, tendus pour elle.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

Souvent même, dans l'ombre brune
Tout le long des chemins sablés,
On voit, tels que des cœurs troublés,
Les tombeaux battre sous la lune.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit

Quand l'enfant qui saute et qui piaffe
Va du « *bon père* » au « *bon époux* »,
Tout marbre, comme un billet doux,
Veut lui glisser son épitaphe.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

En rêvant je marche près d'elle :
« C'est la voisine, n'est-ce pas,
Dont on creuse le trou là-bas?
— Moi, je t'aime! », répond la belle.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

Mais déjà les morts en suaire
Vont après nous, à pas furtifs.
Je vois rôder entre les ifs
Ces roquentins de l'ossuaire.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

— « Mets tes bras à mon cou, mignonne!
Ils ont eu ce que nous avons;
Nous qui vivons, nous qui vivons,
Embrassons-nous, la vie est bonne!

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

Nos baisers, en ces lieux funèbres,
Pleins d'une large volupté,
Jusqu'au fond de l'éternité
Retentissent dans les ténèbres.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

Un jour — bientôt — quand? — je l'ignore.
A quatre pas de ta maison
J'irai dormir sous le gazon.
Que tu seras charmante encore!

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

Ce jour-là, ce jour-là, ma belle,
Au lieu d'œillet et de lilas,
Mon bouquet d'amoureux, hélas!
Sera fait de jaune immortelle.

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

A l'heure où, selon nos coutumes,
La maitresse attendait l'amant,
Je me mêlerai tristement
Au troupeau des galants posthumes

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit

Quelque autre aura ta foi complète.
Je te suivrai comme eux, ce soir,
Et tu t'amuseras à voir
Les soubresauts de mon squelette! »

Toc! toc! toc! on entend le bruit
Du vieux qui bêche dans la nuit.

LV

Abrutissement.

Les hommes sont si mauvais
Que, sans pleurer, je m'en vais
Du monde.
Pour la haine ou l'amitié
Je n'ai plus qu'une pitié
Profonde.

Au point de nous empester,
Chaque jour on voit monter
Les fauges.
Dans mon désespoir fougeux
Je ne crois pas plus aux gueux
Qu'aux anges.

J'ai souffert tant de tourments,
J'ai connu tant de serments
Frivoles,
Que j'évite avec grand soin,
Amour, les lieux où de loin
Tu voles!

Las d'aller, les bras pendants,
Des noirs coquins aux pédants
Moroses,
J'ai placé tout mon orgueil
A planter près de mon seuil
Des roses.

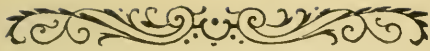
Je mange et je dors en chien.
Plus rien de noble et plus rien
D'austère!
Comme d'un cruchon fêlé,
Mon esprit s'en est allé
Par terre.

Tout, d'ailleurs, en ce séjour,
Suit le maître, et par amour
L'imite :
Et la nature a lutté
Avec ma stupidité
D'ermite.

Les arbres de mon jardin
Penchent d'un air anodin

Leurs têtes;
Et les bêtes dans ma cour
Deviennent de jour en jour
Plus bêtes.

Juin 1869.



NOTE DE LA PAGE 300

Voici quelques échantillons de ces poésies :

A VICTOR HUGO, ACADÉMICIEN.

O triste ambition que la grandeur nous donne :
Du plus vaste génie un hochet est l'écueil.
Le géant d'Austerlitz se baissa jusqu au trône,
Hugo jusqu'au fauteuil.

(*Septembre 1841.*)

A VOLTAIRE.

Sans en être écrasé, Voltaire a sur son dos
La haine des cafards avec l'amour des sots !

A MADAME ***

(*Qui avait une Vénus de Milo dans son boudoir*).

Si dans ce boudoir étoilé
Je vois le torse mutilé
De la fière amante d'Anchise,
O Muse, au regard enchanté,
C'est que devant votre beauté
Ses bras sont tombés de surprise !

ERREUR DES YEUX.

(*L'auteur s'étant trompé sur la couleur des yeux d'une dame, lui envoya en réparation le quatrain suivant :*)

Donc il est bleu comme la violette,
Ce long regard qui m'a rendu l'espoir !
Il est si doux que j'en perdais la tête,
Et si profond qu'il m'a semblé tout noir !

A UNE JEUNE FILLE MANQUANT DE CHARMES.

Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé !
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate ;
Et je vois, comme un merle en sa cage enfermé,
L'Amour entre tes os rêvant sur une patte !

Bouilhet avait fait beaucoup de vers de ce genre-là et de plus *salés*.

TABLE

FESTONS ET ASTRAGALES

Candaule 1
Clair de Lune 6
La Terre et les Étoiles 11
Les Rois du Monde 14
A une petite Fille. 19
Intérieur. 21
Puberté 22
Néera. 23
Printemps 24
Chansou d'Amour. 25
Flux et Reflux. 26
La Louve 27
Kuchink-Hanem 28
La Vierge de Sunam. 30
Quand vous m'avez quitté. 31
L'Hallali 33
A une Femme 34
J'aimai. Qui n'aime pas? 35
Au temps que j'etais pur 37
Double Incendie 41

Savez-vous pas. 42
La Plainte d'une Momie. 44
A Maxime du Camp 48
A Pradier 50
Sur un Bacchus de Lydie 53
Berceau 55
Les Flambeaux 57
Le Danseur Bathylle. 59
Vesper 62
Cigognes et Turbots. 63
A un Enfant 66
A un jeune Homme 67
Tou-Tsong. 68
Le Barbier de Pékin 69
Le Dieu de la Porcelaine 72
Le Lion. 75
A Mathurin Régnier 77
Le Secret 78
Bucolique 79
Le Galet 81
La Chanson du Marchand de Mouron 82
Le Crapaud 84
Marée montante 85
L'Esprit des Fleurs 89
Les Raisins. 90
Les Larmes de la Vigne. 91
Chatterie 93
Portrait 94
A R*** 95
A X 96
Le Laboureur 97
Mars 98
Jour sans Soleil 100
A M. Clogenson 101
L'Ilot. 104
Chronique du Printemps 105
La dernière Chanson. 108

Démolitions 110
Vestigia Flammæ. 112
Ceux qui viennent. 113
Le Poète aux Étoiles. 115
Les Fossiles. 119

MELÆNIS

CONTE ROMAIN

Chant premier. 153
— deuxième 168
— troisième 195
— quatrième 227
— cinquième 262

DERNIÈRES CHANSONS

POÉSIES POSTHUMES

PRÉFACE. 283

I. Imité du chinois 315
II La Colombe 317
III. Confiance. 320
IV. Soldat libre. 321
V. A Rosette 322
VI. *Oh! serait-ce vrai, ma belle?* . . . 325
VII. Sérénade 327
VIII Soir d'[illegible] 328
IX La Fleur rouge 330
X Les Neiges d'[illegible] 332

XI.	Le Bois qui pleure.	335
XII.	Le Sang des géants	338
XIII.	L'Aloès	339
XIV.	Une Soirée	340
XV.	Sombre Églogue	341
XVI.	Musique	344
XVII.	Europe	345
XVIII.	La Source	346
XIX.	Baiser de Muse.	347
XX.	A ma belle Lectrice	348
XXI.	Sur la première page d'un album	349
XXII.	L'Amour noir	350
XXIII.	Première Ride	366
XXIV.	Gelida.	367
XXV.	Les Chevriers	368
XXVI.	Air de chasse	369
XXVII.	L'Oiseleur	371
XXVIII.	Une Baraque	372
XXIX.	Dans le Cimetière de S'''	374
XXX.	Lied normand	375
XXXI.	L'Abbaye	378
XXXII.	Kronos	386
XXXIII.	A la Lune	387
XXXIV.	Chanson des brises.	389
XXXV.	Dernière Nuit	391
XXXVI.	Le Nid et le Cadran	392
XXXVII.	Les Zones de l'âme	393
XXXVIII.	Apparition	394
XXXIX.	Au grand Tonneau d'Heidelberg	395
XL.	Berceuse philosophique	396
XLI.	Jasmin.	399
XLII.	Chanson des rames.	400
XLIII.	Paix des neiges.	400
XLIV.	Le Tung-whang-fung.	403
XLV.	Vers Pai-lui-chi.	404
XLVI.	L'Héritier de Yang-ti.	408
XLVII.	Le Vieillard libre	428

XLVII. La Pluie venue du mont Ki-chan . . . 409
XLIX. Le Navire. 409
L. Étude antique 413
LI. Amour double 414
LII. Parjure. 416
LIII. A une jeune Fille. 418
LIV. La Fille du Fossoyeur 419
LV. Abrutissement 423

NOTE 427

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002515608b

PQ
2198
.B63F4 1880

BOUILHET, LOUIS
OEUVRES DE LOUIS BOUILHET

15045